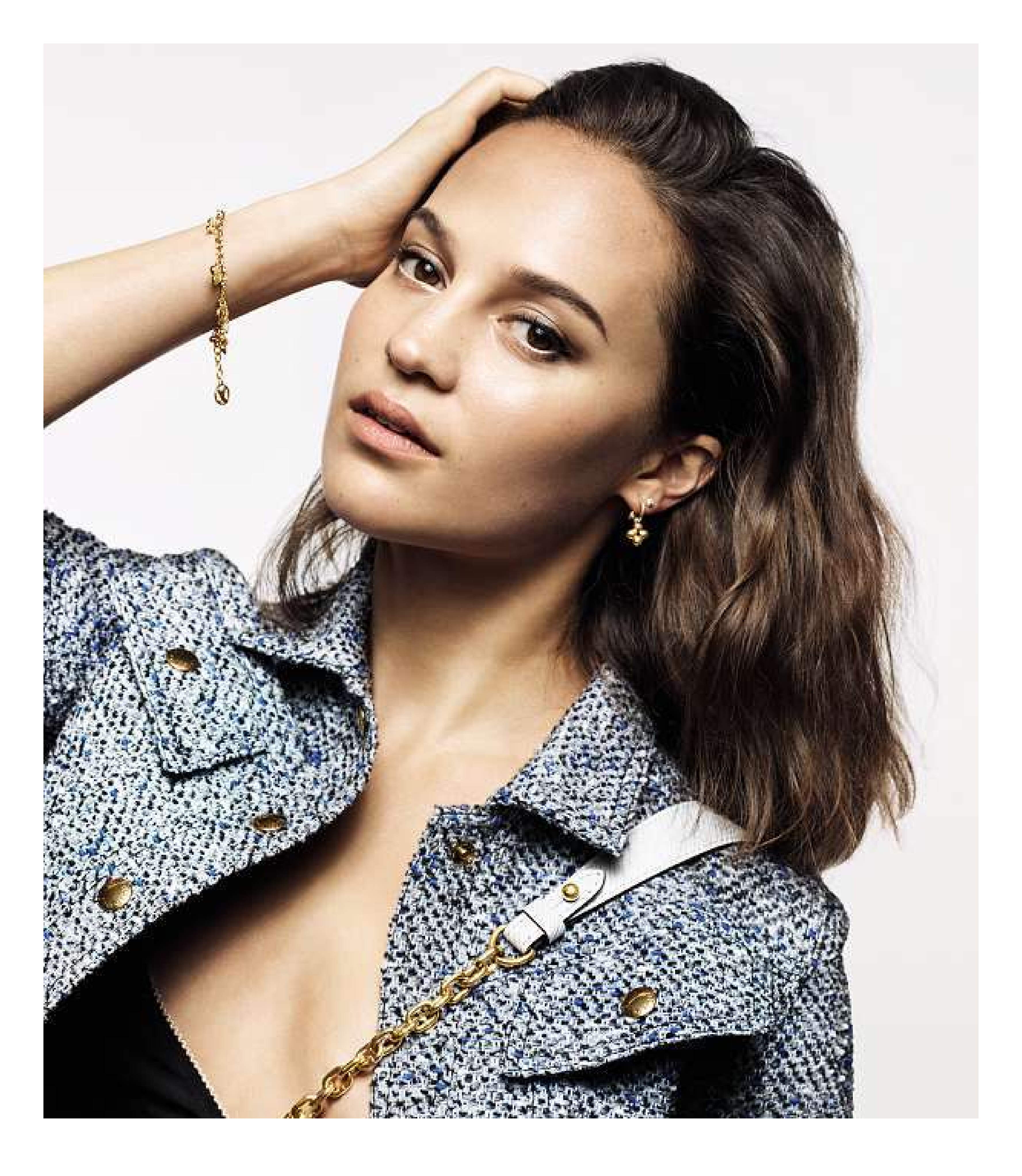

M
Le magazine du Monde
De la libération de Paris
à la collecte pour la reconstruction
Notre-Dame
Une passion américaine
M Le magazine du Monde n° 402. Supplément au Monde n° 23137/2000 C 81975
SAMEDI 1er JUIN 2019. Ne peut être vendu séparément.
Disponible en France métropolitaine, Belgique et Luxembourg.
M Le magazine du Monde 1er juin 2019 № 402




louisvuitton.com

OPÉRA NATIONAL DE PARIS

Le monde de Rolex se raconte à travers des histoires d'excellence perpétuelle. En 350 ans d'existence, l'Opéra national de Paris a su rester fidèle à sa mission, celle de promouvoir l'art lyrique. Chaque année, il continue d'insuffler un élan de modernité dans les grandes traditions opératiques en proposant des productions d'avant-garde qui séduisent aussi bien les connaisseurs que les novices. Avec près de 400 représentations annuelles qui se jouent dans un lieu à l'architecture emblématique, l'opéra est promis à un avenir florissant pour les générations futures. C'est une histoire d'excellence perpétuelle. L'histoire de Rolex.

#Perpetual*



OYSTER PERPETUAL DATEJUST 31



MONTRE EXCLUSIVE DE
L'OPÉRA NATIONAL DE PARIS

* Perpétuel



CARTE BLANCHE À

Luc Tuymans.

À PARTIR D'IMAGES PIOCHÉES DANS LE CINÉMA OU L'ACTUALITÉ, LE PEINTRE BELGE QUESTIONNE LA RÉALITÉ ET EXPLORE LA PART D'OMBRE DE L'HISTOIRE. À L'OCCASION DE L'EXPOSITION "LA PELLE" AU PALAZZO GRASSI, À VENISE JUSQU'AU 6 JANVIER 2020, "M" LUI OUVRE SA CARTE BLANCHE.



Still Life, 2002.

Huile sur toile (347 × 500 cm). Studio Luc Tuymans


DIOR



Au programme.

IL EN VA DE L'INCENDIE DE NOTRE-DAME DE PARIS COMME DE TOUS LES ÉVÉNEMENTS MARQUANTS : chacun se souvient de l'endroit où il était, des sentiments qui l'ont traversé mais aussi de ce moment d'après, quand on se réveille de son émotion, et que la réflexion et la raison reprennent leur place. Comme si on métabolisait les faits… Bien sûr, c'est d'autant plus facile que la catastrophe est encore récente. Mais il y a fort à parier que les images de la cathédrale en feu, symbole d'une ville et d'une histoire, s'impriment durablement dans les mémoires. On se souvient aussi que, dès le soir du drame, l'ensemble des médias internationaux avait dépêché des reporters au pied du monument. Parmi toutes les équipes sur place, les Américains étaient présents en force, eux dont on dit qu'habituellement ils ne s'intéressent pas à l'actualité internationale ou, en tout cas, très peu à ce qui se passe hors de leurs frontières. C'est que, comme l'explique Stéphanie Le Bars, correspondante du *Monde* aux Etats-Unis, dans ce numéro de *M Le magazine du Monde*, Notre-Dame est extrêmement populaire outre-Atlantique. Elle dit la France et le Vieux Continent et irrigue aussi, à travers films et photos, l'imaginaire collectif des Américains. Si bien que nombre d'entre eux sont également capables de dire où ils étaient quand les flammes ont gagné, quand la flèche s'est écroulée, quand les pompiers sont entrés, quand l'incendie a enfin été maîtrisé. On apprend ici que Notre-Dame raconte aussi quelque chose de la culture américaine. Alors que de nombreuses polémiques ont accompagné les annonces de dons de ce côté-ci de l'Atlantique, de l'autre côté, la machine philanthropique s'est mise en marche rapidement. Là-bas, dès qu'on est un peu aisé, il convient d'avoir des œuvres, des engagements caritatifs, de soutenir une institution culturelle ou éducative. C'est une obligation aussi morale que sociale. Une manière de donner à la communauté ce que l'État de ce pays ultralibéral ne prend pas en charge et aussi d'administrer la preuve de sa réussite. C'est ce que décortique Roxana Azimi, grande connaisseuse du monde de l'art, dans le même article. Les deux journalistes ont uni leurs forces pour relater l'histoire de cette passion américaine qui a commencé à la libération de Paris avec les GI et qui se poursuit dans la perspective de la reconstruction de la cathédrale. **MARIE-PIERRE LANNELONGUE**

Illustration Satoshi Hashimoto pour M Le magazine du Monde

Le Sommaire

1er juin 2019



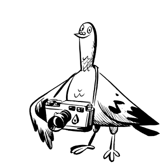
La semaine



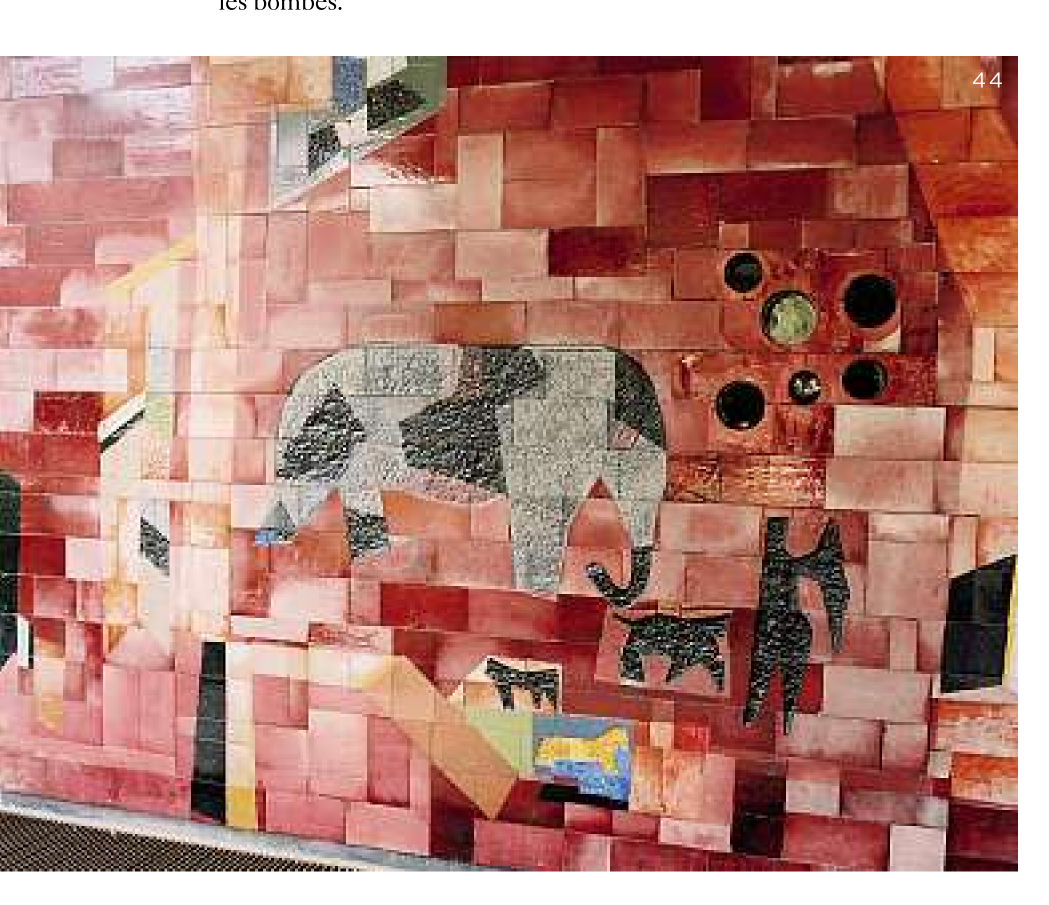
Les chroniques

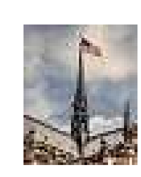


Le magazine



Le portfolio


44



La couverture est un montage *M Le magazine du Monde* réalisé à partir d'une photo de Danillo Cabrera Evangelista/Getty Images.

Illustrations Satoshi Hashimoto pour M Le magazine du Monde. Francesca Gardini pour M Le magazine du Monde





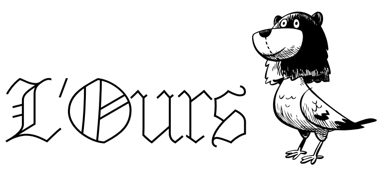
Le style

La culture



96

Coordonnées de la série « Opéra baroque », p. 72.
Alberto Zambelli : *www.albertozambelli.it* — Andreas Kronthaler for Vivienne Westwood : *www.viviennewestwood.com* — Berluti : *www.berluti.com* — Boss : www.hugoboss.com — Canada Goose : *www.canadagoose.com* — Celine : *www.celine.com* — Charles Jeffrey Loverboy : *www.charlesjeffrey.net* — Church : *www.church-footwear.com* — Forte_Forte : *www.forte-forte.com* — Gucci : *www.gucci.com* — Maison Margiela : *www.maisonmargiela.com* — Margaret Howel :*www.margarethowell.co.uk* — Martine Rose : *www.martine-rose.com* — Max Mara : *www.maxmara.com* — Molly Goddard : *www.mollygoddard.com* — Paco Rabanne : *www.pacorabanne.com* — Paul Smith : *www.paulsmith.com* — Proenza Schouler : *www.proenzaschouler.com* — Rick Owens : *www.rickowens.eu* — Valentino : *www.valentino.com* — Yohji Yamamoto : *www.yohjiyamamoto.co.jp* — Y/project : *www.yproject.fr* — 032c Cosmic Workshop : *www.032c.com* — 1017 Alyx 9SM : *www.alyxstudio.com*



L'Ours

Président du directoire, directeur de la publication : Louis Dreyfus
Directeur du "Monde", directeur délégué de la publication, membre du directoire : Jérôme Fenoglio
Directeur de la rédaction : Luc Bronner
Directrice déléguée à l'organisation des rédactions : Françoise Tovo
Direction adjointe de la rédaction : Philippe Broussard, Alexis Delcambre, Benoît Hopquin, Franck Johannès, Caroline Monnot, Cécile Prieur
Directrice des ressources humaines : Émilie Conte
Secrétaire générale de la rédaction : Christine Laget

M Le magazine du Monde

DIRECTRICE ADJOINTE DE LA RÉDACTION — Marie-Pierre Lannelongue

DIRECTEUR DE LA CRÉATION — Jean-Baptiste Talbourdet-Napoleone
DIRECTRICE DE LA MODE — Suzanne Koller
RÉDACTION EN CHEF ADJOINTE — Grégoire Biseau, Agnès Gautheron, Clément Ghys

RÉDACTION
Carine Bizet, Samuel Blumenfeld, Zineb Dryef, Philippe Ridet, Vanessa Schneider, Laurent Telo.
Style-mode — Chloé Aeberhardt *(chef adjointe Style)*, Vicky Chahine *(chef adjointe Mode)*, Fiona Khalifa *(coordinatrice Mode)*
Chroniqueurs — Marc Beaugé, Guillemette Faure, Jean-Michel Normand, Philippe Ridet
Assistante — Christine Doreau
Rédaction numérique — Marlène Duretz, François Bostnavaron, Thomas Doustaly, Pascale Krémer, Véronique Lorelle, Jean-Michel Normand, Catherine Rollot
Assistante — Marie-France Willaume

DÉPARTEMENT VISUEL
Photo — Lucy Conticello et Laurence Lagrange *(direction)*, Hélène Bénard-Chizari, Federica Rossi. Avec Virginia Power
Graphisme — Helena Kadji *(directrice graphique)*, Audrey Ravelli *(chef de studio)* et Marielle Vandamme *(adjointe)*. Avec Aurélie Bert et Camille Roy
Assistante — Françoise Dutech
Photogravure — Fadi Fayed, Philippe Laure. Avec Guillaume Boilève et Ingrid Maillard

ÉDITION
Anne Hazard *(chef d'édition)*, avec Stéphanie Grin, Julien Guintard *(adjoints)* et Paula Ravaux *(adjointe numérique)*. Avec Joël Metreau. Et Boris Bastide, Béatrice Boisserie, Nadir Chougar, Agnès Rastouil. Avec Geneviève Caux et Guillaume Falourd. Thouria Adouani *(édition numérique)*. Avec Anouk Delport et Clémence Parente.
Révision — Ninon Rosell *(chef de section)* et Adélaïde Ducreux-Picon. Avec Arnaud Dubois et Jean-Luc Favreau

Documentation : Sébastien Carganico *(chef de service)*, Muriel Godeau et Vincent Nouvet
Infographie : Le Monde
Directeur de la diffusion et de la production : Hervé Bonnaud
Fabrication : Xavier Loth *(directeur)*, Jean-Marc Moreau *(chef de fabrication)*, Alex Monnet
Directeur du développement numérique : Julien Laroche-Joubert
Directeur informatique groupe : José Bolufer
Responsable informatique éditoriale : Emmanuel Griveau
Informatique éditoriale : Samy Chérifi, Christian Clerc, Igor Flamain, Aurélie Pelloux, Pascal Riguel.

DIFFUSION ET PROMOTION
Responsable des ventes France international : Sabine Gude
Responsable commercial international : Saveria Colosimo Morin
Directrice des abonnements : Pascale Latour
Abonnements : abojournalpapier@lemonde.fr; De France, 32-89 (0,30 €/min + prix appel) ; De l'étranger (33) 1-76-26-32-89
Promotion et communication : Brigitte Billiard, Marianne Bredard, Marlène Godet et Élisabeth Tretiack
Directeur des produits dérivés : Hervé Lavergne
Responsable de la logistique : Philippe Basmaison
Modification de service, réassorts pour marchands de journaux : *0 805 05 01 47*

M PU BLICITÉ
Présidente : Laurence Bonicalzi Bridier
Directrices déléguées : Michaëlle Goffaux, Tél. 01-57-28-38-98 (michaëlle.goffaux @mpublicite.fr) et Valérie Lafont, Tél. 01-57-28-39-21 (valerie.lafont@mpublicite.fr)
Directeur délégué - activités digitales opérations spéciales : Vincent Salini

80, bd Auguste-Blanqui, 75707 Paris Cedex 13
Tél. : 01-57-28-20-00/25-61

Courriel des lecteurs : mediateur@lemonde.fr
Courriel des abonnements : abojournalpapier@lemonde.fr

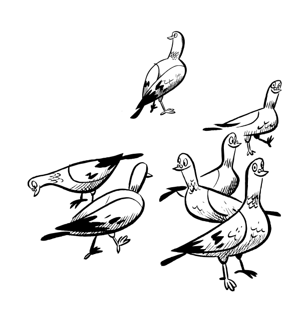
M Le magazine du Monde est édité par la Société éditrice du Monde (SA). Imprimé en France : Maury imprimeur SA, 45330 Malesherbes.

Origine du papier : Italie. **Taux de fibres recyclées :** 0%. Ce magazine est imprimé chez Maury certifié PEFC. Eutrophisation : PTot = 0.018kg/tonne de papier. Dépôt légal à parution. ISSN 0395-2037 Commission paritaire 0712C81975. Agrément CPPAP : 2000 C 81975. Distribution Presstalis. Routage France routage. Dans ce numéro, un encart « Linvosges » destiné aux abonnés postés France métropolitaine.





Illustration Satoshi Hashimoto pour M Le magazine du Monde. Icinori/Louis Vuitton



Ils ont participé à ce numéro.

Journaliste — Photographe — Illustrateur Styliste — Chroniqueur — Grand reporter



STÉPHANIE LE BARS, journaliste, cosigne, avec **ROXANA AZIMI**, le sujet de couverture consacré à l'attachement américain à Notre-Dame de Paris. *« L'incendie du 15 avril qui a partiellement détruit la cathédrale a suscité un afflux de dons sans pareil, notamment de mécènes américains. La mobilisation outre-Atlantique ne date pas d'hier. Depuis que John Rockefeller a contribué dans les années 1930 à la restauration de Versailles, de la cathédrale de Reims et du château de Fontainebleau, les donateurs américains veillent sur les symboles français. »* **(P. 33)**



ROXANA AZIMI s'est par ailleurs intéressée pour ce numéro à la tâche qui incombe aux ayants droit d'artistes renommés. Une mission qui relève parfois du sacerdoce. *« Chicaneurs, procéduriers, cupides, les ayants droit des artistes ont souvent mauvaise presse. Pourtant, ils sont nombreux à remiser leurs ambitions ou vocations, chambouler leur propre vie, et ravaler leur ego pour se consacrer corps et âme à l'œuvre posthume de leurs parents. »* **(P. 40)**



MARGHERITA NASI ET AURELIANO TONET, respectivement collaboratrice et reporter au *Monde*, ont passé une semaine à Ivrea, en Italie. *« De 1933 à sa mort en 1960, Adriano Olivetti, industriel, et aussi maire, urbaniste et philosophe, y a porté l'imagination au pouvoir, en laissant les clefs de la ville aux plus brillants esprits de son époque. Il avait donné pour logo à son entreprise le méandre, symbole de l'infini chez les Grecs. Nous avons voulu voir ce qui reste de cette soif d'absolu, qui a nourri des communautés aussi différentes qu'Apple, le Mouvement 5 étoiles ou la Ligue de Salvini. »* **(P. 44)**



FRANCESCA GARDINI est une photographe italienne. Pour *M Le magazine du Monde*, elle s'est rendue dans le Piémont sur les traces de l'utopie perdue d'Ivrea. Bâtie par le fabricant de machines à écrire Adriano Olivetti, cette cité humaniste et proeuropéenne a abandonné son héritage et s'est livrée aux mains des populistes de la Ligue. **(P. 44)**

Illustration Satoshi Hashimoto pour M Le magazine du Monde. Sandrine Le Bars. Roxana Azimi. Margherita Nasi et Aureliano Tonet. Guido Guidi



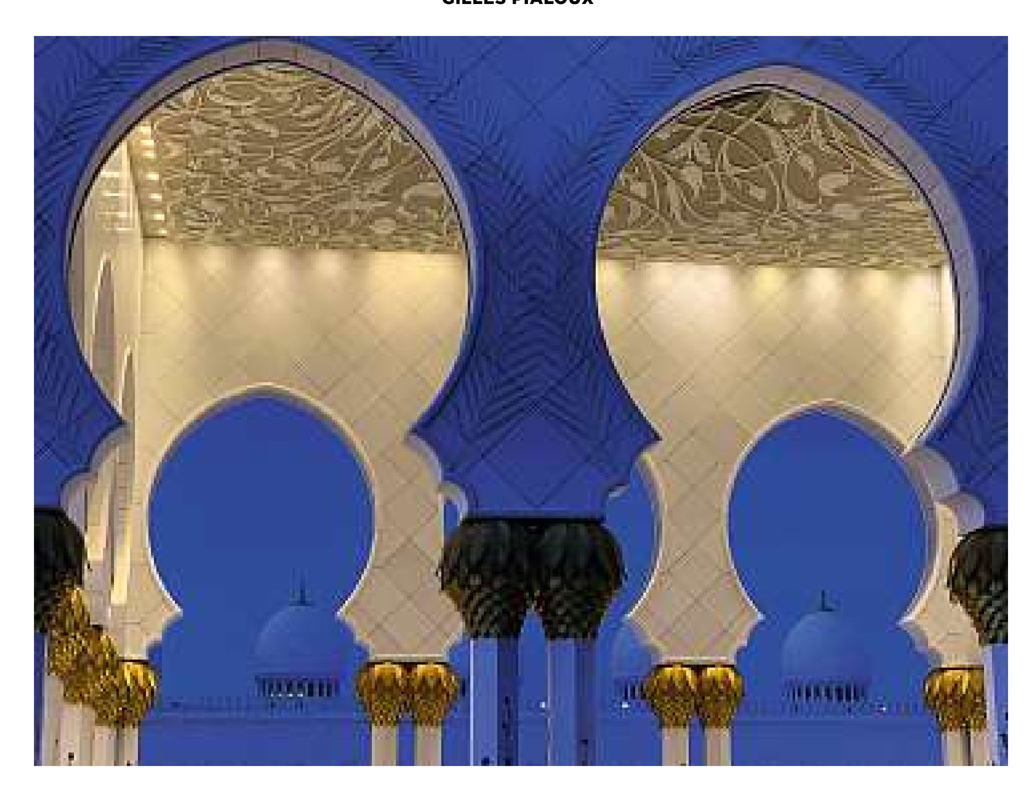
L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.



Le M de la semaine.

«La mosquée Cheikh Zayed d'Abou Dhabi.»

GILLES PIALOUX



Pour envoyer vos photographies de M : lemdelasemaine@lemonde.fr (sans oublier de télécharger l'autorisation de publication sur www.lemonde.fr/m-le-mag, la galerie). Pour nous écrire : mediateur@lemonde.fr ou M Le magazine du Monde, courrier des lecteurs, 80, bd Auguste-Blanqui, 75707 Paris Cedex 13.



L'intérieur d'une voiture-lits de la compagnie autrichienne ÖBB, qui a développé avec succès son offre de trains de nuit en Europe.

Christian Beutler/Keystone/MaxPPP

1 — Les trains de nuit à l'heure du réveil.

QUAI NUMÉRO 15, ON RECONNAÎT LES FUTURS PASSAGERS DU TRAIN DE NUIT À LEURS PAS CALME et à leur équipement : sacs de randonnée, provisions, gourde, oreiller cervical. Il est 19 h 30 à la gare centrale de Zurich,en Suisse. Des contrôleurs de diverses nationalités discutent avant le départ devant la belle carlingue bleu nuit, fendue d'un liséré rouge, du Nightjet. Terminus : Hambourg, en Allemagne, arrivée prévue à 7 h 51. *«En provenance de Vienne, il est en gare depuis dix minutes»,* déclare M. Bellini, des trains suisses CFF, qui assurent le service jusqu'à Bâle, à la frontière avec l'Allemagne. *«Là, on enlève la locomotive suisse, et c'est une locomotive allemande qui prend le relais.»* Le train, lui, est autrichien. Le service Nightjet a été lancé en décembre 2016 par la petite compagnie autrichienne ÖBB. À la surprise générale, celle-ci a annoncé racheter City Night Line, l'opérateur des trains de nuit de sa grande voisine, la Deutsche Bahn, qui assurait perdre de l'argent face à la concurrence des compagnies aériennes low cost. La transition a été si rapide qu'un employé se souvient avoir lui-même collé des logos à la main sur les premiers Nightjet en circulation. Vienne-Rome, Zurich-Berlin, Munich-Venise via Salzbourg : ÖBB est aujourd'hui la seule compagnie européenne à proposer une offre si variée de trains de nuit. À tel point que la ligne phare du réseau, Zurich-Hambourg, ne passe même pas par le territoire autrichien. Avec treize trains supplémentaires prévus pour 2021-2022, de nouvelles lignes doivent ouvrir. Rien d'officiel encore : peut-être vers Amsterdam ou Copenhague, une destination jugée *«intéressante»* par ÖBB. Certains voient le train de nuit comme le moyen de redémocratiser les rails. C'est ce que préconise le collectif français Oui au train de nuit !. Composé d'usagers et d'associations environnementales, il a récolté plus de 120 000 signatures avec une pétition demandant la relance de ce service public en déshérence, en amont du projet de loi d'orientation des mobilités (LOM) examiné à l'Assemblée nationale à partir du 3 juin pour un vote prévu en juillet. Sur les six lignes que comptait la France il y a dix ans, deux seulement sont encore •••

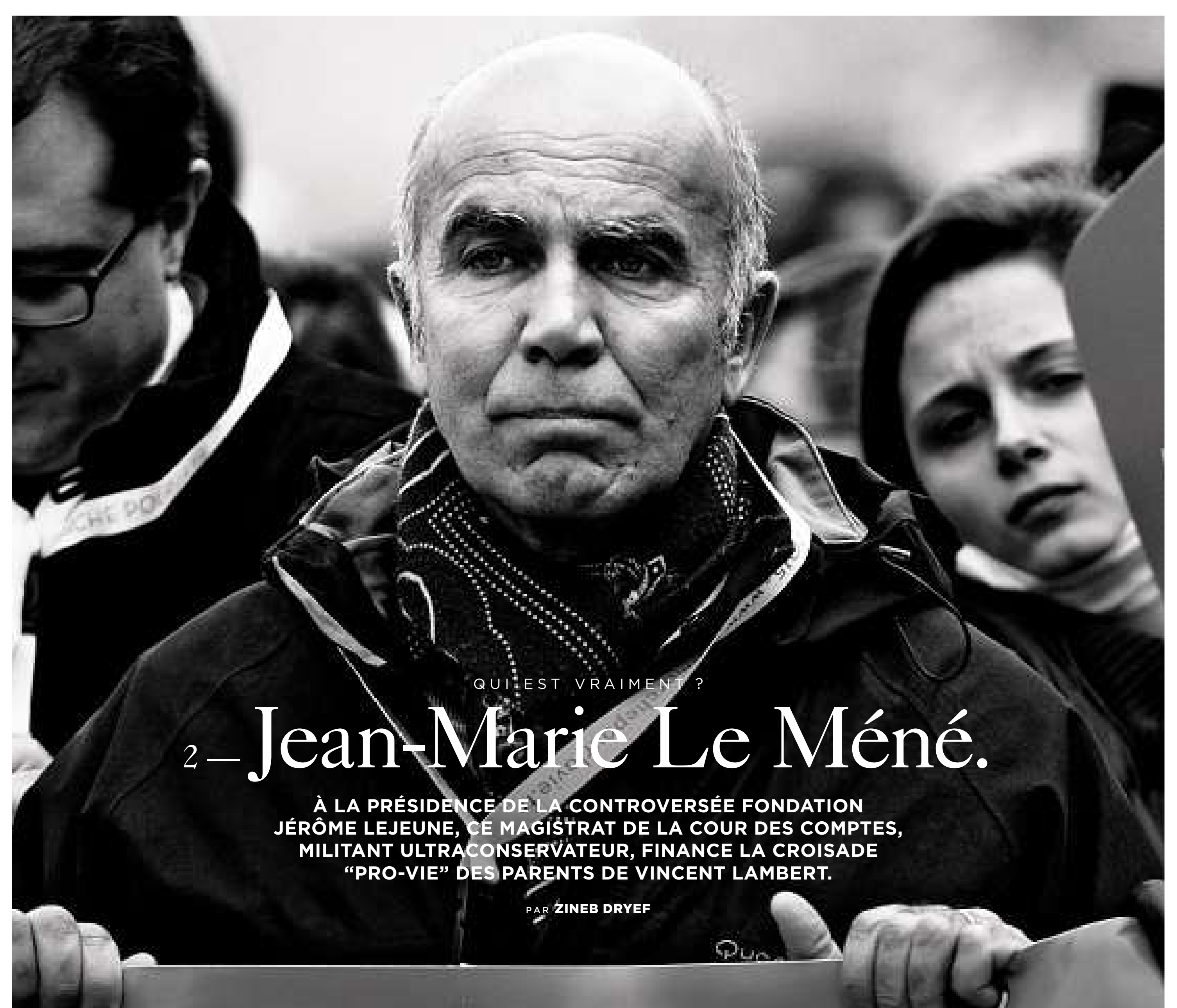
••• en activité, alors que le pays compte le deuxième plus grand réseau ferré d'Europe après l'Allemagne. Un gâchis, selon l'association Réseau action climat, qui regrette aussi une intensité d'utilisation médiocre des rails : avec 48 trains par kilomètre et par jour, la France fait beaucoup moins bien que, par exemple, les Pays-Bas (140) ou la Suisse (119). Première loi d'envergure sur les transports à être votée depuis trente-six ans en France, la LOM offre l'occasion de remettre le dossier « trains de nuit » sur la table. Les sénateurs puis la commission des finances de l'Assemblée ont ainsi obtenu le vote d'un amendement visant à *« développer l'offre des trains de nuit au regard de leur intérêt pour répondre aux besoins et réduire l'empreinte écologique ».* Le début d'une prise de conscience ? *« Quand on observe les discussions politiques sur l'environnement en Europe, on se dit que les jalons sont posés,* expliquait Kurt Bauer, responsable des trains grandes lignes et des trains de nuit d'ÖBB, dans une interview à la Radio Télévision Suisse en février 2019. *Mais, à mon avis, il faudra attendre encore deux à trois ans pour qu'il y ait une vraie bascule. À ce moment-là, nous serons les mieux préparés. »* Pour l'instant, même pour ÖBB, les trains de nuit restent une niche. *« Je vous donne trois chiffres : on a 260 millions de passagers par an, 36 millions effectuent des trajets longue distance et 1,4 million prennent le Nightjet »,* égrène Bernhard Rieder, le porte-parole de la compagnie. Mais une niche dont les lignes étaient bénéficiaires dès la première année de relance – ce qui, trois ans plus tôt, paraissait complètement hors de portée. Le rachat des lignes nocturnes a représenté 40 millions d'euros d'investissements pour ÖBB, qui a ainsi doublé son réseau même s'il n'a pas gardé l'intégralité des lignes allemandes existantes. Il s'est notamment débarrassé des connexions Est-Ouest, moins prisées que les axes Nord-Sud. La condition sine qua non, selon l'entreprise, pour que l'opération soit rentable. *« Les réactions ont été très positives, beaucoup de gens nous ont remerciés pour ce qu'on fait »,* atteste M. Rieder.

À LA GARE DE ZURICH, LES PASSAGERS CONTINUENT D'ARRIVER TRANQUILLEMENT. Ils sont jeunes, vieux, en couple, en famille ou seuls. Comme ce Français, consultant dans les transports, qui se rend à Magdebourg pour le travail. *« Je choisis sciemment de voyager en train de nuit. D'abord, parce que j'en ai marre de l'avion. Et puis ça gagne une nuit d'hôtel, et ça me permet de travailler. »* Le train de nuit est certes plus long, mais, selon lui, plus fiable. *« Lors du dernier colloque, des collègues ont passé la nuit à l'aéroport à cause d'un problème avec la compagnie aérienne… De mon côté, jusqu'ici, je n'ai jamais eu de pépin. »* Un couple de Zurichois à la retraite arrive, habillé comme pour l'opéra. S'ils regrettent l'absence de restaurant à bord – ils ont dû prévoir un pique-nique –, renouer avec les trains de nuit de leur jeunesse les amuse, comme l'idée de dormir dans une cabine *« de luxe ».* Après quelques jours de tourisme à Berlin, le retour est prévu en train également, mais de jour.
Signe d'un changement de culture, les raisons écologiques sont de plus en plus souvent invoquées. C'est le cas de Jessica, étudiante suisse, qui a fait le choix du train de nuit pour aller seule jusqu'à Berlin. D'autres ont pris leur billet pour le Nightjet par obligation professionnelle. Simone et Teresa, respectivement originaires d'Italie et du Portugal, sont tous les deux thésards à l'Institut des sciences atmosphériques et climatiques de Zurich. Depuis peu, pour réduire la facture carbone, l'institut demande à ses salariés d'éviter l'avion dans le cadre de leurs déplacements. Aujourd'hui, le secteur aérien ne représente que 3 % des gaz à effet de serre produits par l'Union européenne chaque année, mais les déplacements en avion pourraient doubler sur le continent d'ici à dix ans. Pour Simone, cette nuit dans le train est une première : *« C'est difficilement envisageable pour les destinations hors Europe, mais, là, on va à une conférence à Potsdam ».* Contraint mais pas convaincu, Simone estime que le train, même de nuit, reste plus cher que l'avion. Teresa approuve : *« Si c'était moins cher, je le ferais plus souvent. »* Pour un Zurich-Hambourg (700 km de distance), à condition de réserver un peu à l'avance, les premiers prix sont à 29 € pour un siège, 49 € pour une couchette et 139 € pour une cabine individuelle avec douche et petit déjeuner. Sur le quai se pressent un père et ses deux jeunes fils, aux yeux brillants d'excitation. Ont-ils choisi le train de nuit pour des raisons écologiques, économiques ? *« Ni l'un ni l'autre »,* répond le père, un peu gêné. *« C'est mon fils aîné, qui aime beaucoup une chanson où il est question de passer la nuit dans un train. Je lui ai promis d'essayer, et nous voilà. »* Direction Hambourg pour visiter… le Miniatur-Wunderland, le plus grand musée de trains miniatures au monde. *Isabelle Mayault*



Les raisons écologiques sont de plus en plus souvent invoquées pour justifier le choix du train de nuit sur des trajets longue distance.

Christian Beutler/Keystone/MaxPPP



QUI EST VRAIMENT ?

2 — Jean-Marie Le Méné.

À LA PRÉSIDENCE DE LA CONTROVERSÉE FONDATION JÉRÔME LEJEUNE, CE MAGISTRAT DE LA COUR DES COMPTES, MILITANT ULTRACONSERVATEUR, FINANCE LA CROISADE “PRO-VIE” DES PARENTS DE VINCENT LAMBERT.

PAR **ZINEB DRYEF**

«MÉCÈNE» DES PARENTS LAMBERT. Jean-Marie Le Méné, 62 ans, magistrat à la Cour des comptes, d'abord connu pour sa fonction de président de la Fondation Jérôme Lejeune – le découvreur de la trisomie 21 –, ne cache pas avoir aidé Viviane Lambert à écrire son livre et à relayer son combat. La Fondation Lejeune finance quasi intégralement les frais d'avocats du couple Lambert (autour de 100 000 euros par an). *« On s'achemine vers la fin de vie programmée : cela mérite un investissement total de notre part, car nous avons vocation à défendre la vie »*, explique-t-il.

GENDRE DÉVOUÉ. Père de neuf enfants, il est marié à Karin Lejeune, fille du professeur de médecine Jérôme Lejeune et sœur de Clara Lejeune, l'épouse d'Hervé Gaymard. En 1996, lorsque la Fondation Lejeune est reconnue d'utilité publique, ce dernier est secrétaire d'État à la santé et à la Sécurité sociale. Le Méné appartient à l'Académie pontificale pour la vie, fondée par Jean Paul II en 1994, qui a pour but *« la promotion de la valeur de la vie humaine »*. Ses membres les plus radicaux ont été remerciés par le pape François. *« Ce n'était pas juste de les révoquer »*, commente-t-il.

CROISÉ ANTI-IVG. Très influent dans les milieux catholiques et ultraconservateurs, Le Méné mène un combat acharné contre l'IVG. En 2017, la Fondation Lejeune, dont la mission est d'accueillir « les rescapés de l'eugénisme », selon la formule de son président, a été accusée par des scientifiques d'entrave à la recherche médicale sur l'embryon. Un an plus tôt, même le représentant de l'Enseignement catholique avait relevé et dénoncé *« une certaine forme de violence »* dans un manuel de bioéthique publié par la Fondation à destination des jeunes lycéens.

LOBBYISTE EN RETRAIT. Jean-Marie Le Méné intervient régulièrement dans les médias ou sur son propre site Genethique.org où il se prononce contre l'IVG, la PMA, la GPA… En mars 2015, dans une interview publiée sur le site d'extrême droite Boulevard Voltaire, il suggérait une corrélation entre *« avortement de masse »* et *« immigration de masse »*. Un temps actif sur Twitter, il a récemment supprimé son compte. Il se veut désormais plus discret : *« La Fondation n'est pas partisane, je ne veux pas être catalogué dans tel ou tel camp. »*

Marc Chaumeil/Divergence

3 — Aux États-Unis, une guerre contre les anti-IVG en ordre dispersé.

ALYSSA MILANO N'A PAS VRAIMENT GAGNÉ SON PARI. Choquée par les lois restreignant drastiquement l'accès à l'avortement volontaire votées récemment dans plusieurs États (Alabama, Georgie, Missouri), cette comédienne et militante américaine, déjà réputée pour son engagement dans le mouvement #metoo, avait appelé, mi-mai, à une « grève du sexe » pour protester contre les atteintes aux droits des femmes. Ce mode de contestation, particulièrement intime, lui a attiré quelques messages de sympathie, mais aussi pas mal de moqueries. En quoi se priver d'ébats amoureux devrait embarrasser les législateurs conservateurs à l'origine de ces textes, se sont interrogées nombre de femmes? *« Il s'agissait de lancer le débat »,* a rétorqué l'actrice. Depuis, le débat a certes pris de l'ampleur, y compris parmi les nombreux candidats démocrates à l'élection présidentielle de 2020, mais les effets concrets de la contre-offensive des « pro-choice » ne se font guère sentir. Des initiatives, moins intrusives, ont surgi, comme celle incitant au boycott des États concernés et des entreprises qui y font affaire. Mais aussi classiques soient-ils, ces appels ont tout autant de mal à convaincre que l'audacieuse *« sex strike ».*

Les mots-clés #boycottalabama (où une interdiction de l'IVG même en cas de viol ou d'inceste a été votée) ou #boycott georgia (où un nouveau texte pénalise l'interruption volontaire au-delà de six semaines de grossesse) semblent confinés au monde des réseaux sociaux. La frilosité d'Hollywood est cette fois manifeste. Alors que le monde du cinéma (et du sport) avait répondu présent lors de mouvements contre les discriminations envers les personnes transgenres en Caroline du Nord, en 2016, les réponses sont cette fois bien plus prudentes. En Georgie, surnommée l'« Hollywood du Sud » en raison des avantages fiscaux qu'elle octroie aux maisons de production et des revenus qu'elle tire de cette activité, aucun tournage n'a été annulé. Les seuls producteurs ou metteurs en scène qui se sont associés au boycott n'ont pas de projet dans l'État. C'est le cas de David Simon, le créateur de la série *The Wire* (*Sur écoute*), qui s'est engagé à ne plus tourner en Georgie. D'autres ont promis de faire des dons aux associations qui luttent pour le droit à l'IVG. Le réalisateur Ron Howard, lui, a assuré qu'il quitterait la Georgie… une fois terminé *Hillbilly Elegy*, le film dont il entame le tournage en juin, pour Netflix, adaptation du best-seller sociologique et autobiographique de J.D. Vance.

CÔTÉ BUSINESS, AUCUNE ENTREPRISE N'A PRIS LE RISQUE DE SE PRONONCER. Même si deux tiers des Américains souhaitent conserver en l'état le droit à l'interruption volontaire de grossesse, le monde des affaires semble redouter de s'aliéner une partie de sa clientèle sur un sujet qui demeure ultrasensible. Sollicités par l'AFP, Facebook et Google, qui investissent des centaines de millions dans de nouveaux centres de données en Alabama, n'ont pas donné suite. Plus discrètement, nombre d'entreprises choisissent d'inclure dans la couverture santé proposée à leurs salariées le remboursement de l'IVG. Plus politiques, des responsables de ville ou d'État, où la législation sur le sujet est plus progressiste, ont de leur côté adopté des textes « interdisant » à leurs fonctionnaires de se rendre dans ces États ultraconservateurs pour des raisons professionnelles. C'est le cas du comté de Los Angeles (10 millions d'habitants), où la présidente du Board of Supervisors, l'organe exécutif du comté, a estimé que la loi adoptée en Alabama *« ne concerne pas que les habitantes de cet État mais constitue une attaque contre toutes les femmes ».* Le Maryland a annoncé le même type de mesures, suivi par le Colorado. Quant à la gouverneure du Connecticut, elle a promis des aides aux entreprises d'Alabama dirigées par des femmes qui viendraient s'installer dans son État. Un mouvement pour l'heure plus symbolique que significatif.

Les élus démocrates des États montrés du doigt ne sont pas emballés par les appels au boycott qui, estiment-ils, pénaliseraient les habitants et les commerces locaux plus sûrement que les élus ciblés. En outre, les lois vilipendées ont beau ulcérer les défenseurs du droit à l'IVG, elles risquent de ne pas s'appliquer avant des mois, voire des années, suspendues aux recours judiciaires qu'elles commencent à susciter. Un autre genre de bataille, sans doute plus efficace que des appels au boycott. *Stéphanie Le Bars*



Les États d'Alabama, de Géorgie et du Missouri ont récemment voté des lois restreignant de manière drastique l'accès à l'avortement (ici, une manifestation de « pro-choice » à Saint-Louis, Missouri, le 21 mai).

Michael B. Thomas/Getty/AFP

Parce qu’ils veulent posséder, nous, on reste libres.

SEAT Arona Urban

Sans engagement
À partir de 199€/mois*
LLD 37 mois

- Résiliable sans frais
- Changement de véhicule
- Ajustable à tout moment



SEAT

---

* Location longue durée sur 37 mois sans apport sous condition de reprise **et avec possibilité sans pénalités de : résilier dès le 31e jour, changer de véhicule, d’ajuster les kilomètres et les mensualités du contrat**, 37 loyers de **199 €**. Exemple pour une **SEAT ARONA URBAN TSI 95 ch BVM** en location longue durée sur 37 mois et pour 30 000 km maximum. Offre réservée aux particuliers chez tous les Distributeurs SEAT (France métropolitaine) présentant ce financement et valable jusqu’au 30/06/2019 pour toute commande d’une **SEAT ARONA URBAN TSI 95 ch BVM** passée avant le 30/06/2019 et livrée avant le 31/12/2019. Offre sous réserve d’acceptation du dossier par Volkswagen Bank – SARL de droit allemand – Capital 318 279 200 € - Succursale France : Bâtiment Ellipse, 15 avenue de la Demi-Lune, 95700 Roissy-en-France - RCS Pontoise 451 618 904 - Mandataire d’assurance et mandataire d’intermédiaire d’assurance enregistré à l’ORIAS 08 040 267 (www.orias.fr). SEAT France Division de Volkswagen Group France S.A. au capital de 198 502 510 € - 11, avenue de Boursonne Villers-Cotterêts – RCS SOISSONS 832 277 370. **Gamme SEAT Arona Urban : consommation mixte NEDC 2.0 l/100 km) : 4,3 à 5,0 / WLTP (min-max l/100 km) : 5,1 à 6,2. Émissions de CO_2 NEDC 2.0 carte grise (g/km) : 108 à 115 / NEDC 2.0 mixte (g/km) : 113 à 115 / WLTP (min – max g/km) : 126 à 151.** À partir du 1er septembre 2017, certains véhicules neufs sont réceptionnés sur la base de la procédure d’essai harmonisée au niveau mondial pour les véhicules légers (WLTP), procédure d’essai plus réaliste permettant de mesurer la consommation de carburant et les émissions de CO_2. À partir du 1er septembre 2018, la procédure WLTP remplace complètement le nouveau cycle européen de conduite (NEDC), procédure d’essai utilisée précédemment. Les conditions d’essai étant plus réalistes, la consommation de carburant et les émissions de CO_2 mesurées selon la procédure WLTP sont, dans de nombreux cas, plus élevées que celles mesurées selon la procédure NEDC.



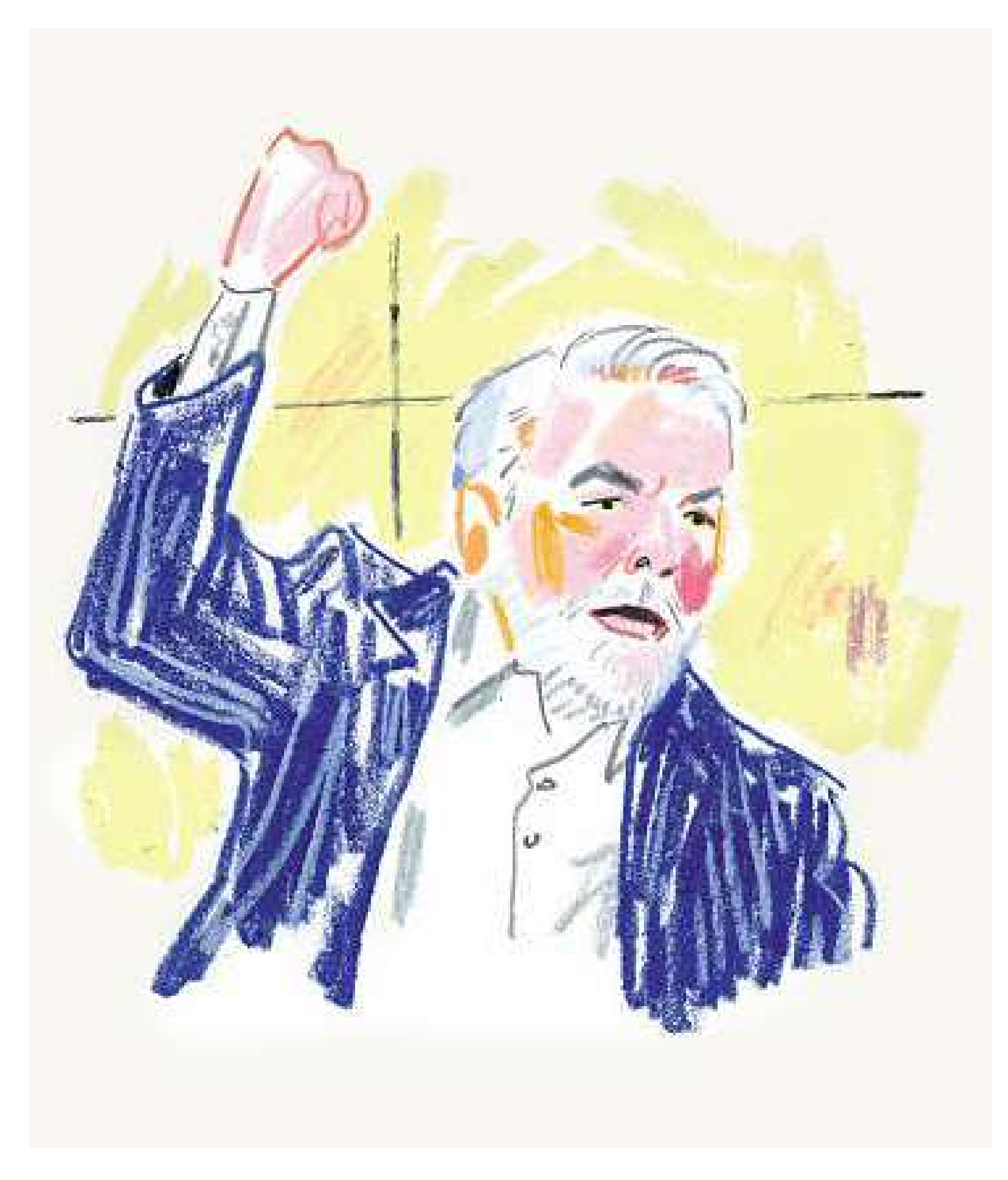
L'avocat et youtubeur d'extrême droite Rasmus Paludan, partisan de l'interdiction de l'islam, est candidat aux législatives danoises, le 5 juin.

Mads Claus Rasmussen/Ritzau Scanpix/Reuters

4 — Le visage danois de l'extrême xénophobie.

LE 15 NOVEMBRE 2018, LE QUOTIDIEN "POLITIKEN" S'INTERROGEAIT : "CLOWN OU POLITICIEN DU FUTUR ?" Six mois plus tard, Rasmus Paludan ne fait plus rire grand monde.
En rassemblant in extremis les 20 000 signatures requises pour participer aux législatives danoises du mercredi 5 juin avec son parti Stram Kurs – « Ligne dure » –, l'avocat de 37 ans, également youtubeur nationaliste et xénophobe, s'est offert une plateforme de choix. Au point qu'il pourrait entrer au Parlement, si les sondages lui donnant plus de 2 % des voix – le seuil pour y siéger – se confirment. Alors, épiphénomène, dans une ère de postvérité où la communication a pris le pas sur la politique, ou produit dérivé d'un débat public obsédé par la question migratoire ? Une chose est sûre : dans un pays où, depuis l'affaire de la publication, en 2005, des caricatures de Mahomet, la liberté d'expression ne connaît aucune limite, Rasmus Paludan crée le malaise. Début mai, la droite libérale-conservatrice, qui gouverne depuis 2001 avec le soutien du Parti du peuple danois, une formation nationaliste et anti-immigration, s'est ainsi crue obligée d'annoncer qu'elle excluait toute collaboration avec Stram Kurs. Sur les plateaux de télévision, où Rasmus Paludan est invité avec le premier ministre sortant ou la chef de file des sociaux-démocrates, les journalistes font part de leur désarroi. Cravates criardes et visage poupin, un petit air de Boris Johnson, l'extrémiste danois a le cuir solide. Face aux journalistes pourtant chevronnés, il reste imperturbable, prêchant la *« théorie du grand remplacement »* en prime time et défendant l'interdiction de l'islam et l'expulsion des musulmans. À la secrétaire générale d'une ONG qui compare son idéologie au nazisme, il lance : *« C'est toi la truie nazie ! »* Jugé pour des propos racistes, l'avocat a écopé, le 5 avril, d'une condamnation à deux semaines d'emprisonnement avec sursis. Il a fait appel de cette décision. Le 3 mai, Facebook a bloqué son compte personnel pour trente jours. C'est tout bénéfice pour ce provocateur professionnel qui explique avec cynisme, dans un documentaire diffusé sur la chaîne DR1, que son seul objectif est d'être *« connu et reconnu ».*
En 2007, le journal *Politiken* lui consacrait déjà un portrait ahurissant. Étudiant en droit, il compilait sur un site Internet les infractions au code de la route qu'il observait à Copenhague. Dix ans plus tard, il est candidat aux municipales pour la toute nouvelle formation d'extrême droite, Nye Borgerlige. Mais il en est rapidement évincé après un discours où il promet aux *« ennemis étrangers »* que leur sang *« inondera les rues et les villes du Danemark »* et finira *« dans les égouts auxquels ils appartiennent ».* Qu'à cela ne tienne, en juillet 2017, Ramsus Paludan crée son propre parti – en réalité, une équipe de trois personnes –, qu'il dote d'une chaîne sur YouTube. Deux ans plus tard, ses près de 500 vidéos ont été vues plus de 24 millions de fois. Séduits par le phénomène Internet, les jeunes suivent sa *« tournée des quartiers chauds ».* Il invective les habitants d'origine immigrée, les traite de *« losers »* et d'*« homos »,* cherchant la confrontation.

LA RENOMMÉE DE RASMUS PALUDAN N'EST PAS QUE VIRTUELLE. Il organise des autodafés du Coran – le *« livre de pute »,* comme il l'appelle. Ses acolytes couvrent l'exemplaire de bacon, de *« pisse de chrétien »* ou de sang de cochon, avant de le brûler. Au fil des semaines, la tension monte. Le 14 avril dernier, dans le quartier populaire de Norrebro, à Copenhague, il commence à jeter le Coran en l'air, quand des jeunes hommes cagoulés tentent de le frapper. Il est exfiltré par la police. Tandis que les scènes d'émeute se prolongent tard dans la nuit, un débat éclate au Danemark sur la violation de la liberté d'expression, avec en filigrane la crainte d'une crise identique à celles des caricatures. Rasmus Paludan, dont la protection a coûté plus de 41 millions de couronnes (5,4 millions d'euros) au contribuable depuis janvier, est devenue une célébrité nationale. Des ados réclament des selfies, et des fans récitent en chœur la phrase d'ouverture de ses discours : *« Je suis le soldat de la liberté, le protecteur des faibles, le gardien de la société, la lumière des Danois et le leader du parti Stram Kurs. »* Une notoriété qui vire au phénomène de société : des parents se sont inquiétés de voir leurs enfants jouer à *« Paludan et les étrangers »* dans la cour d'école. *Anne-Françoise Hivert*



IL EST COMME ÇA…

5 — Pascal Praud.

PAR **PHILIPPE RIDET** — ILLUSTRATION **DAMIEN CUYPERS**

ON SE DEMANDAIT L'AUTRE JOUR COMMENT UN JEUNE JOURNALISTE IRONIQUE ET VIF, découvert à la fin des années 1980 sur « Téléfoot », alors présenté par Thierry Roland, avait bien pu se retrouver, trois décennies plus tard, en présentateur de « L'heure des pros », l'émission phare de la chaîne CNews (200 000 spectateurs en moyenne), nouvelle frontière de la télé-clash ? Lorsque, relisant un vieil article du *Parisien* datant d'octobre 2001, nous avons tout compris. Son air juvénile, ses lunettes rondes et son sourire en coin masquaient déjà son goût pour la castagne. Le quotidien raconte que, faisant quelques emplettes dans un magasin de vêtements de la rue Marbœuf, à Paris, il y croisa Bernard Tapie. Ils se traitèrent respectivement de *« connard »*, Pascal Praud n'ayant pas été tendre avec le président de l'OM dans l'un de ces commentaires. En retour, ce dernier ne le fut pas pour lui : un coup de poing dans la figure, de genou dans les parties, et deux jours d'ITT pour le journaliste. Qu'importe, entre deux gnons, il avait trouvé sa voie : ce journalisme d'invective où

> Macho, populiste, de droite, tenancier de café du commerce : tels sont les mots qui s'associent désormais à son nom.

il est passé maître au risque de s'en prendre plein la poire. Macho, populiste, de droite, tenancier de café du commerce : tels sont les mots qui s'associent désormais à son nom. On lui reproche d'incarner la transformation de l'ancienne iTélé – dont il est un des rares survivants, après la prise de contrôle du groupe Canal+ par Vincent Bolloré – en Fox News à la française. Il ne semble pas en souffrir. Juste un chiffre : en 2018, son émission, où l'on dit tout sur n'importe quoi (à moins que ce ne soit le contraire), a fait l'objet de 1 200 plaintes auprès du CSA… Un record que pourraient lui envier Cyril Hanouna et Thierry Ardisson.

Pascal Praud est un soldat, même s'il arbore un costume trois-pièces tel qu'autrefois les notaires de province. C'est du moins ainsi qu'il se décrit, dans un entretien à *Voici*, en 2017 : *« Quand j'étais sur TF1, j'étais 100 % TF1 ; quand j'étais au FC Nantes* [il fut directeur de la communication du club de sa ville natale de 2008 à 2010], *j'étais 100 % FC Nantes. Et aujourd'hui à CNews, je suis 100 % Bolloré* (…) *La fidélité est une valeur que je place au-dessus de tout car je hais les traîtres. »* Les cas de conscience aussi visiblement.

Récemment, il a enrichi son épais dossier de l'accusation d'être un climatosceptique parce que *« le réchauffement climatique, alors qu'il fait - 3 °C ce matin dans les Yvelines. Donc, bon, hein… »*, a-t-il lancé en recevant, Claire Nouvian, militante écologiste et cofondatrice du mouvement Place publique. Devant la polémique, il a plaidé le *« deuxième degré »*. Sincèrement, nous compatissons… Nous savons bien, dans cette rubrique, combien l'ironie est parfois difficile à saisir. À 54 ans, il rêve de mettre tout le monde d'accord, comme si les opinions, les convictions étaient des maillots de lycra bigarrés qu'on s'échange à la fin du match. Dans un récent entretien à l'hebdomadaire *Marianne*, il regrette que *« chacun en France vive dans sa chapelle »*. Ce n'est pas son cas, lui qui aime être de droite avec les gens de gauche et de gauche avec ceux de droite. Cette belle élasticité, ce relativisme postmoderne, c'est sa définition de la liberté du journaliste. Et puis, ajoute-t-il, *« ce n'est que de la télé, ça entre par une oreille, ça ressort par l'autre. Ce n'est pas le Collège de France, ce que je fais »*. Zut, on allait le dire.


MEMBRE DE STAR ALLIANCE
CHAQUE VOL A DES AIRS DE WEEK-END
Dégustez une tasse de café, lisez votre journal préféré en ligne ou profitez des réseaux sociaux.
Aussi confortable qu'un week-end à la maison.
TURKISH AIRLINES
Les produits et services proposés peuvent varier en fonction de la durée du vol et du type d'avion.



La dessinatrice Amani Al-Ali caricature le régime d'Assad et les groupes djihadistes présents dans la région d'Idlib.



6 — À Idlib, des coups de crayon contre les bombes.

HABITUÉE AU BRUIT DES BOMBARDEMENTS ET AUX AFFRONTEMENTS ARMÉS QUI SECOUENT SA VILLE D'IDLIB, dans le nord-ouest de la Syrie, Amani Al-Ali prend les armes à sa façon. Depuis trois ans, cette trentenaire passe ses journées à caricaturer le régime du président Bachar Al-Assad et les groupes djihadistes présents dans sa région.
En partageant sur Facebook ses dessins, souvent teintés de noir et de rouge, couleurs de l'obscurantisme et du sang, Amani Al-Ali commence à se faire un nom. *« Je dessine ce qui se passe autour de moi : le pouvoir qui ordonne de bombarder ma ville, les groupes terroristes qui prétendent partager notre religion alors qu'ils ne cherchent qu'à extorquer de l'argent »,* explique la jeune femme, contactée par téléphone. L'un de ses dessins montre ainsi un homme barbu et entièrement vêtu de noir dont les conseils en religion sont transformés en billets par une broyeuse.
Dernières zones du pays encore tenues par l'opposition, Idlib et sa province sont passées, en 2017, sous le contrôle total de l'organisation djihadiste Hayat Tahrir Al-Cham, ex-branche syrienne d'Al-Qaida. Depuis, les millions de civils qui vivent encore dans la région voient se succéder les offensives djihadistes et les frappes des forces progouvernementales syriennes et russes. Depuis le 30 avril, ces dernières ont intensifié leurs bombardements, en vue de reprendre l'intégralité du territoire syrien. Des opérations menées en violation du cessez-le-feu instauré en septembre 2018 entre la Russie et la Turquie. Le gouvernement syrien aurait même eu recours à l'arme chimique, le 19 mai, lors d'une attaque dans le nord de la Syrie, non loin d'Idlib, selon le département d'État américain.
Amani Al-Ali a décidé, il y a trois ans, de traduire ce quotidien éprouvant en images. Elle a commencé à prendre des cours de dessin en cachette, dans une école maternelle. Le début, pour elle, d'une autre lutte, plus personnelle. *« J'ai passé un accord avec un professeur de dessin pour que nos leçons restent secrètes. Mes parents croyaient que j'étais bénévole auprès d'enfants »,* explique-t-elle. Trois mois plus tard, elle leur a révélé la vérité. Son père ne lui a pas adressé la parole pendant plusieurs mois. *« Mes parents ont peur du regard de la société. L'idée de la fille indépendante qui apprend à dessiner par elle-même les effraie. »* Et de poursuivre : *« Je mène la guerre sur deux fronts, les forces armées, qui nous terrorisent, et la société, arriérée. Les femmes ne sont pas censées être indépendantes ; moi, je n'ai pas peur de l'être et de dire ce que je pense. »* À 35 ans, elle est l'une des seules femmes de sa région encore célibataire. *« Dans notre société, les filles se marient dès l'âge de 20 ans. Je suis très contente d'être seule, de pouvoir dessiner sans que personne ne m'impose d'arrêter »,* confie-t-elle.
Malgré son courage, Amani Al-Ali craint parfois pour sa vie, à cause de ses dessins. *« La peur m'empêche de sortir de chez moi. Lorsque je le fais, mon frère ou mon père m'accompagne,* raconte-t-elle. *Il m'arrive de faire seule de petits trajets, mais je reste très prudente. Je préviens systématiquement mes parents pour qu'ils sachent où je vais. »*
Près de 2 500 personnes suivent son travail sur Facebook, également diffusé par *Horrya Press,* un site d'information en ligne fondé en 2015 par des journalistes et des militants syriens opposés au président Assad. Ces derniers connaissent un problème de financement et ne peuvent plus payer la jeune femme. Elle continue cependant de travailler, bénévolement, avec eux.
LA DESSINATRICE, QUI A RÉALISÉ PRÈS DE 200 CARICATURES sur le régime syrien, est menacée de mort par les partisans de Bachar Al-Assad sur Facebook. Ce qui ne la freine pas dans sa création. Elle a publié trois de ses caricatures dans un journal aux Pays-Bas. D'Idlib, elle est également parvenue à exposer ses dessins en Angleterre, lors d'une rétrospective sur la révolution syrienne.
Depuis quatre mois, la jeune femme prépare une exposition en Turquie, qui s'articulera autour de la relation hommes-femmes en Syrie. Amani Al-Ali espère quitter son pays bientôt. *« Je ne sais pas quand je sortirai, mais je suis certaine de le faire. Ce n'est pas une vie, ici. Je compte demander asile à la France, je sais que les Français aiment bien les artistes »,* plaisante-t-elle. Plus tard, elle réalisera son autobiographie en bande dessinée : *« Malgré les bombardements sur ma ville et les réticences de mes proches, j'ai continué à faire ce que j'aimais. Mon histoire mérite d'être racontée. »* *Noura Doukhi*

Illustration Satoshi Hashimoto pour M Le magazine du Monde. Amani Al-Ali

NOUVELLE JEEP® WRANGLER

Aussi à l'aise en ville.

FCA France - RCS Versailles 305 493 173 - Leo Burnett

À essayer chez votre distributeur

BOÎTE AUTOMATIQUE 8 RAPPORTS

ÉCRAN TACTILE 8,4"
AVEC APPLE CARPLAY

RADAR ET CAMÉRA DE RECUL

La nouvelle Jeep® Wrangler, disponible en 3 ou 5 portes, reste fidèle à son héritage tout en évoluant pour s'adapter au mieux à son environnement. Avec plus de technologies et de sécurité, elle propose une nouvelle dynamique de conduite afin d'optimiser la maniabilité et le confort. La nouvelle Jeep® Wrangler n'a jamais été aussi adaptée à la jungle urbaine.

Élue 4x4 de l'année par les lecteurs et journalistes de *4x4 Magazine* en mai 2019.



There's only one : Seule Jeep® est unique. Consommations mixtes (l/100 km) et émissions de CO_2 (g/km) - Gamme Wrangler : de 7,4 à 10 et de 188 à 210.



LE GRAND DÉFILÉ

7 — Rafael Nadal.



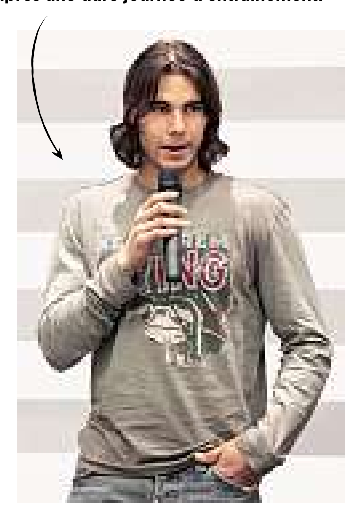
CONTRAIREMENT À SON RIVAL ROGER FEDERER, LE CHAMPION ESPAGNOL N'EST PAS RÉPUTÉ POUR SON ÉLÉGANCE. INJUSTE ?

PAR **MARC BEAUGÉ**

I

2006, SERVICE MINIMUM.

Né à Majorque dans une famille de sportifs, Rafael Nadal a été programmé dès son plus jeune âge pour exceller au plus haut niveau. Bingo ! À 20 ans, l'Espagnol, déjà double vainqueur à Roland-Garros, écrase la concurrence sur terre battue. Sa maturité est étonnante au regard de cette tenue d'ado faisant la part belle aux usures artificielles, aux marquages criards et au froissage ostentatoire, laissant penser que l'Espagnol a dormi tout habillé chez un copain après une soirée PlayStation. Alors qu'il s'est sans doute couché tôt après une dure journée d'entraînement.

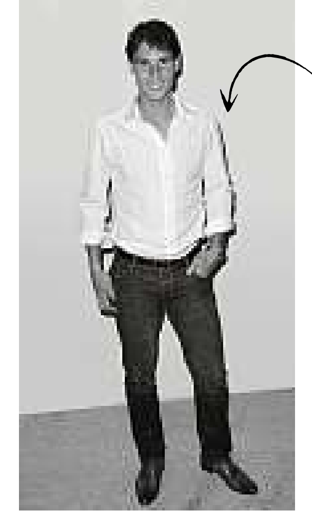




II

2009, REVERS DE FORTUNE.

Trois ans plus tard, Rafael Nadal traverse sa première crise de confiance. Éliminé des Internationaux de France en huitième de finale, souvent blessé et tourmenté psychologiquement, l'Espagnol est-il touché au point d'envisager de se mettre au golf ? Sans doute pas. Au regard de cette silhouette, bafouant l'élégant héritage de ce sport, et notamment son ancestrale culotte « plus-fours », arrivant quatre *inches* au-dessous du genou (pensez à Tintin), il est en revanche envisageable que, de découragement, nous décidions, nous, de changer de métier.



III

2014, DOUBLE FAUTE.

Rafael Nadal va mieux. Et cela se voit. Victorieux à Roland-Garros et à l'US Open, de nouveau premier au classement ATP, l'Espagnol peut parader à la fête d'ouverture de l'Open d'Australie, le teint hâlé et le sourire aux lèvres, visiblement inconscient que ses richelieus marron jurent gravement avec sa ceinture noire, et que sa chemise blanche à pinces a tout d'une chemise de bellâtre sur le retour. Mais ne comptez pas sur nous pour lui en parler et casser l'ambiance.



IV

2015, FAUTE DE PIED.

Rafael Nadal a gardé le sourire, mais il a de nouveau perdu la forme. Au fond du trou, perturbé physiquement et mentalement par les premiers signes de vieillissement de son corps, l'Espagnol cherche des subterfuges. Et accompagne donc son costume anthracite et sa cravate club d'une paire de sneakers de jeunes à semelle blanche. Mais la règle est la même pour tout le monde, cher Rafael : s'habiller jeune, c'est la garantie de prendre un coup de vieux.



V

2019, JEU SERRÉ.

À nouveau au sommet de la vague, Rafael Nadal est encore une fois le grand favori de Roland-Garros. De fait, si la lutte avec Djokovic, Federer, Thiem, Wawrinka et Zverev s'annonce aussi serrée que ce jeans skinny de fort mauvais goût, comment ne pas miser sur une douzième victoire de l'Espagnol Porte d'Auteuil ?



Illustration Satoshi Hashimoto pour M Le magazine du Monde. Han Myung-Gu/Getty Images. Matthew Stockman/Getty/AFP. Graham Denholm/Getty/AFP. Imago/StudioX. Europa Press/Getty Images

NOUVEAUTÉ FNAC

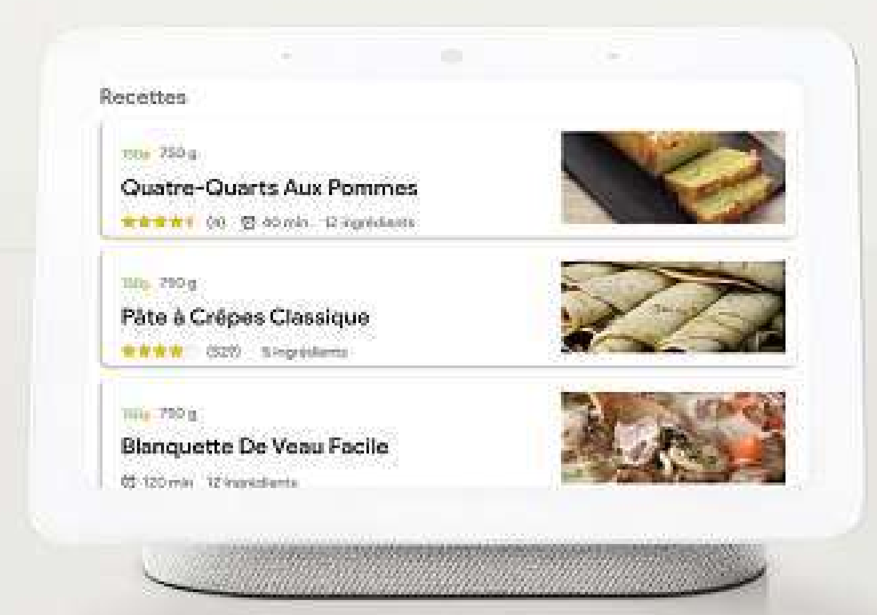
GOOGLE NEST HUB

ENCEINTE INTELLIGENTE AVEC ÉCRAN INTÉGRÉ

129€99

Ok Google, donne-moi des idées de repas pour ce soir.





DISPONIBLE DÈS MAINTENANT

ÉCO-PART : 0,50€

Réseau Wi-Fi, prise électrique, mobile compatible et Compte Google requis. Informations sur la configuration minimale requise : g.co/hub/req. Services de contenus compatibles uniquement, pouvant être payants ou accessibles par abonnement.

AUSSI SUR FNAC.COM







La première fois que "Le Monde" a écrit…

FOOTBALLEUSE. L'équipe de France féminine (puisqu'il faut préciser le genre de l'équipe lorsqu'elle n'est pas emplie de testostérone) de football disputera vendredi 7 juin, à 21 heures, le match d'ouverture de la Coupe du monde, face aux Sud-Coréennes. Le tournoi se tient tous les quatre ans depuis 1991 – soit soixante et un ans après la première Coupe du monde masculine. Dès 1969, *Le Monde* consacre un article à part entière aux *« footballeuses »* (guillemets compris). L'auteur, Michel Castaing, s'intéresse alors aux joueuses rémoises, *« suffragettes en crampons-aiguilles »,* qui disputent leur première compétition européenne, à Turin, ville de football par excellence. Un spectacle que le non-initié peut envisager comme *« "folklorique", voire grotesque »,* et une féminisation de ce que l'homme a *« de plus virilement et populairement sportif ».* Ces femmes parviennent tout de même, *« à notre étonnement »,* avoue-t-il, à *« renvoyer la balle ».* Bien que surpris par la qualité technique des joueuses et curieux de leur professionnalisation éventuelle, il déclare : sur le terrain féminin, *« on joue encore trop au "pousse-ballon" et l'on évite les "contacts" ».*

IL FALLAIT OSER

8 — Le retour des morts-vivants.

PAR **JEAN-MICHEL NORMAND**

« Les zombies, c'est nous », proclame Jim Jarmusch. Il ne va pas tarder à avoir raison. Son film *The Dead don't Die* n'est pas vraiment une fiction ; nous sommes cernés, en effet. Ils s'installent dans le paysage, le plus souvent sous une apparence normale, mais on les repère facilement. Dans la rue, les zombies marchent comme des automates en fixant leur téléphone. En politique, ils répètent le même discours depuis des lustres, ont essuyé les pires revers mais ne peuvent s'empêcher de tirer leurs héritiers par la manche. François Hollande, tel un farfadet, revient régulièrement frapper à la porte de la maison hantée du Parti socialiste. Même s'il sait qu'il va tout faire partir en vrille, le zombie s'accroche à la lumière. Il n'hésite pas à revendiquer la conduite d'une liste aux élections européennes. C'était le cas de Benoît Hamon, et ce fut encore une catastrophe. Diriger un gouvernement est aussi dans ses cordes. En témoigne la longue errance, avant sa démission, de Theresa May, transformée en premier ministre-zombie par un Parlement lui-même fantomatique. Cela posé, la condition de zombie bénéficie d'une certaine acceptabilité sociale. C'est une garantie de divertissement, bien au-delà des films gore. Le succès de *Game of Thrones* lui doit beaucoup. TF1, chaîne grand public s'il en est, lancera bientôt *District Z*, un jeu télévisé dont les candidats devront affronter des attaques de morts-vivants et tenter de résoudre des énigmes. C'est aussi un moyen d'acheter la paix sociale. Les économistes pointent ainsi l'apparition de *« sociétés zombies »*, canards boiteux surendettés maintenus à flot par l'extrême faiblesse des taux d'intérêt qui permet de repousser les échéances. Franchement, il y a longtemps que la société n'a plus besoin des zombies pour se faire peur.



QUI A DIT ?

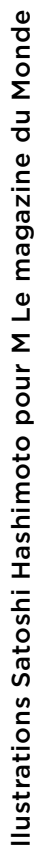
"Si j'étais à sa place et vu la situation, sans doute je démissionnerais."

1 — OLIVIER FAURE, en parlant de Benoît Hamon, le patron de Génération.s, à la suite de son échec aux élections européennes.

2 — VALÉRIE PÉCRESSE, en parlant de Laurent Wauquiez, le président de LR, à la suite des 8,5 % réalisés par son parti aux européennes.

3 — JEAN-MICHEL AULAS, le président de l'Olympique lyonnais, à propos de Nasser Al-Khelaïfi, le patron du PSG, récemment mis en examen.

Réponse : 2





J'Y ÉTAIS

Un effet bœuf.

PAR **GUILLEMETTE FAURE**

UNE BOUCHERIE PARISIENNE ACCUEILLE UNE LECTURE THÉÂTRALE DE JACQUES WEBER, LE LUNDI 20 MAI.

« Glissez-vous là, bien à gauche. » Les invités se poussent, la tête sous les saucissons. Être placé derrière les vitrines réfrigérantes, c'est l'équivalent des baignoires au théâtre. C'est Hugo Desnoyer qui reçoit. Il fait partie, avec Yves-Marie Le Bourdonnec, du cercle des bouchers dont on connaît le nom. Pour ceux qui les confondent – les deux ont une boucherie dans le 16e arrondissement de Paris, et un fort besoin de reconnaissance –, Desnoyer, c'est celui dont la vitrine annonce qu'il fournit l'Élysée, le Sénat, l'Assemblée nationale, et Le Bourdonnec celui qui tenta de convoquer la presse en 2012 pour annoncer son ralliement à Jean-Luc Mélenchon. Bon nombre des invités ont connu l'époque où l'on ne se demandait pas pour qui votait son boucher. En arrivant, Hugo Desnoyer leur a servi à boire sur un coin de trottoir pendant qu'on installait les chaises. *« On finit les clopes, les verres, et on commence… »* On fume, on boit, on grignote de la viande… Il y a là un tel goût de défendu. Un peu comme si on s'autorisait à rouler en voiture sans ceinture de sécurité.

Jacques Weber n'a pas encore fait son entrée. L'idée de la soirée est née après un anniversaire d'Hugo Desnoyer. Le comédien, qui est un habitué, lui avait fait la surprise de jouer dans la boucherie. Sa responsable de communication lui a proposé de faire une deuxième session avec des textes autour de la nourriture en général, et de la barbaque en particulier. *« Entre Cannes et les européennes, je suis content que vous ayez pu venir »*, dit une voix. Il y a là des journalistes, des amis, des clients de la boutique, voire des gens qui appartiennent à plusieurs de ces catégories à la fois. Joey Starr, admirateur de l'acteur, assistait à la première. Ce soir, Danièle Thompson s'est assise à son côté. Son fils, Christopher Thompson, et son épouse, Géraldine Pailhas, viennent régulièrement à la boucherie, qui fait table d'hôtes à midi. Accrochée derrière l'acteur, une énorme cuisse de bœuf limousine magnifiquement éclairée dans l'obscurité par l'éclairagiste de Weber. Et sur les étagères des livres du boucher, justement titrés « Morceaux choisis ». Weber est venu avec les siens, des textes posés sur la balance et sur les planches de travail. Il interprète d'abord des classiques comme « le petit bruit de l'œuf dur », de Prévert (le poème *La Grasse Matinée*) ou le passage de la madeleine de Proust dans *Du côté de chez Swann*. Puis des extraits qui poussent les invités à se demander jusqu'où ils aiment la viande. Courteline : *« Il déposa dans mon assiette quelque chose de noir avec un trou dedans. Je regardai. C'était l'œil !* […] *et fermant précipitamment les yeux, j'avalai d'un seul coup l'œil horrible du veau ! »* Ou Pierre Loti, avec le récit de l'abattage de deux bœufs : dont l'un *« poussa un beuglement de détresse.* [...] *Il y avait là-dedans du lourd reproche contre nous tous »*. Mais il n'y a pas tellement de lourd reproche de Weber contre les clients de la boucherie. *« Je suis viandard, j'aime la viande, le bœuf… »*, clame l'acteur avant d'énumérer ses carnes favorites. Les gens qui font les métiers de bouche, assure-t-il, aiment plus encore les animaux. Il cite alors Jean Yanne : *« Bouffer de la merde, ça simplifie la digestion. »*

À l'écouter, célébrer la viande et la bouffe vous placerait du côté des vivants. Desproges estimait qu'on pouvait apprécier une femme en l'observant à table. N'est pas sensuelle *« celle-là qui chipote devant les plats nouveaux exotiques, celle-là qui met de l'eau dans le pauillac, qui grimace au-dessus des pieds de porc farcis, qui repousse les myrtilles à côté du filet de sanglier »*… Face aux clients de la boucherie, Weber devient aussi Harpagon. *« Nous serons huit ou dix ; mais il ne faut prendre que pour huit. Quand il y a à manger pour huit, il y en a bien pour dix. »* Derrière sa caisse, Desnoyer sourit, sans doute familier du calcul. La soirée est un succès. On crie : *« Bravo ! »*, *« Merci ! »* Demain, on ira s'acheter des côtelettes à la Comédie-Française.

Illustration Satoshi Hashimoto pour M Le magazine du Monde



Des militaires américains à la libération de Paris, le 25 août 1944.

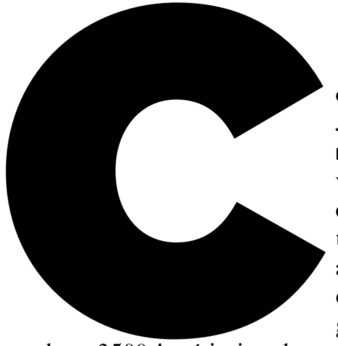
Akg-images/Jules Dortes

Notre-Dame d'Amérique. Si les images de la cathédrale en flammes ont fait le tour du monde le 15 avril, il est un pays où elles ont particulièrement ému l'opinion. Le monument imprègne l'imaginaire américain, de la libération de Paris aux films mettant en scène ses tours. Aux États-Unis, où le mécénat est une institution, les grandes fortunes n'ont pas attendu l'incendie pour contribuer à la rénovation de l'édifice. C'est donc naturellement outre-Atlantique que se tournent les associations chargées de collecter les fonds pour la reconstruction. PAR **ROXANA AZIMI** ET **STÉPHANIE LE BARS**

Bill Clinton, le 7 juin 2001, après son second mandat ; ci-dessous, Barack Obama en famille en juin 2009. L'ancien président américain a tweeté cette photo le soir de l'incendie, témoignage de sa solidarité avec la France.







OMME EN SIGNE DE DEUIL, DES JEUNES FEMMES ONT POSÉ UNE MANTILLE NOIRE sur leurs cheveux ; d'autres sont arrivés précipitamment en costume et tailleur, après le travail ; des amateurs de musique avouent être là pour le concert d'orgue gratuit. Mais, ce 26 avril, les quelque 2 500 Américains, de tous âges et de toutes confessions, rassemblés sous les coupoles aux mosaïques d'inspiration byzantine de la basilique du sanctuaire national de l'Immaculée Conception, à Washington, se sentent tous un peu français.

Dix jours plus tôt, Notre-Dame de Paris s'était embrasée sous le regard hébété du monde. Le succès de cette soirée de soutien, organisée à la hâte par l'ambassade de France et plusieurs associations, dont les Friends of Notre-Dame et la French-American Cultural Foundation, a confirmé l'intense émotion suscitée de ce côté de l'Atlantique par le désastre. À l'entrée de l'imposante église, une corbeille recueille les dons, en petites coupures. Le recteur de la basilique, Mgr Walter Rossi, encore *« dévasté »* par le spectacle des flammes léchant les pierres quasi millénaires de *« cette sœur aînée des cathédrales »*, a immédiatement créé une adresse de soutien sur le site du sanctuaire et versé *« 170 000 dollars »*.

Dans la foule, un sexagénaire discret s'efforce de répondre aux sollicitations. *« Que peut-on faire ? »* Depuis l'incendie, Michel Picaud n'a cessé d'entendre cette question et de la lire dans des milliers de courriels qui inondent sa boîte mail. Le responsable des Friends of Notre-Dame de Paris n'en revient pas : en quelques jours, 10 000 donateurs ont versé en moyenne 100 dollars. Avant l'incendie, l'association comptait tout juste 700 mécènes. Le jour du sinistre, la French Heritage Society, créée en 1982 pour aider à la préservation du patrimoine français, a lancé un appel à la générosité publique sur son site. En un mois, l'association a recueilli 318 760 dollars de la part de 2 449 donateurs. Début mai, elle a même reçu un don mirifique de 2 millions de dollars de la famille Lauder (actionnaire de la compagnie Estée Lauder). Même de riches mécènes occupés par d'autres causes, à l'instar des Kravis, plus portés sur l'Art déco et le mobilier XVIII[e], ont promis une aide importante sans en indiquer le montant. Preuve d'une compassion inédite depuis les attentats de Paris, les standards de l'ambassade de France à Washington ont été saturés. *« Le feu n'était pas encore éteint que des donateurs nous demandaient à qui verser l'argent »*, témoignent des responsables français. Des chèques *« de 10 à 1 000 dollars »*, des messages de sympathie, des bouquets de fleurs ont été déposés à l'ambassade.

De son bureau de l'université Columbia, à New York, Stephen Murray, professeur d'art médiéval, a découvert en direct les *« images terrifiantes »* de l'incendie. *« C'était un peu comme celles du 11-Septembre, où l'on voit souffrir un bâtiment incarnation d'une nation. »* Ce membre du conseil des Friends of Notre-Dame n'est pas étonné de la vague de solidarité qui a déferlé sur Paris. *« L'attachement à un bâtiment comme Notre-Dame est viscéral*, résume-t-il. *Cette cathédrale est emblématique. Elle représente pour tous quelque chose qui la dépasse : joyau architectural, elle incarne la révolution de l'art gothique ; elle est aussi un lieu de mémoire, de recueillement, d'émerveillement. D'autres lui ressemblent, mais elle est la première de son genre. »*

Pour Michel Picaud, qui avait tendu sa sébile aux États-Unis bien avant l'incendie, cet élan est plus inattendu. Revenons trois ans en arrière. La cathédrale réclamait déjà une intervention. Pour la restaurer, il fallait trouver 20 millions d'euros de dons privés sur les 60 millions estimés pour l'ensemble des travaux. Sa foi autant que son goût pour la collecte de fonds mènent cet ancien ingénieur à la tête de l'association des Friends of Notre-Dame fraîchement créée. Bien qu'elle ait pour vocation de lever des fonds à travers le monde, son président, qui a beaucoup travaillé outre-Atlantique durant sa vie professionnelle et connaît bien la mentalité américaine, a surtout les États-Unis en ligne de mire. Un choix calculé. Contrairement aux nations européennes, bercées par un État-providence censé pourvoir à toutes dépenses, les États-Unis se sont construits sur la philanthropie des plus fortunés. Élevés dans la tradition du *« give back »*, les Américains rendent leur écot à la société en soutenant universités, théâtres, orchestres, associations caritatives, culturelles ou éducatives, auxquels ils ne détestent pas accoler leur nom. Une manne potentiellement digne du rayonnement universel de Notre-Dame.

Après l'incendie, le caractère religieux de l'édifice parisien, témoin des grandes cérémonies de l'histoire de France, a accentué l'émoi de cette nation croyante. Plus prosaïquement, les touristes américains qui ont visité Paris évoquent tous l'éblouissement ressenti devant ce *« navire de pierres sur la Seine »*, comme le décrit le professeur Murray. Plusieurs générations d'Américains se souviennent aussi des films en noir et blanc tirés du roman de Victor Hugo. En 1956, dans le film à succès de Jean Delannoy, Anthony Quinn campe un inoubliable Quasimodo. Quant à la comédie musicale qui en a été tirée en 1998, elle s'est jouée à guichets fermés en 2000 à Las Vegas. Mais la grâce d'Esmeralda n'explique pas tout. Les vieilles pierres, dans ce pays qui en est dépourvu, éveillent aussi un sentiment de permanence et de profondeur historique. Jeune nation, l'Amérique chérit les balises culturelles de la vieille Europe. The Cloisters, à New York, un ensemble d'art médiéval et de cinq cloîtres européens importés sur le sol américain au début du XX[e] siècle et exposés grâce à la générosité de la famille Rockefeller, en sont l'une des illustrations les plus spectaculaires. Quelques jours après l'incendie, la cloche du musée a sonné par solidarité avec la cathédrale.

« Au-delà de l'expérience visuelle, spirituelle et architecturale qu'elle procure, Notre-Dame est un patrimoine historique universel : c'est un lieu qui a encore un sens au XXI[e] siècle pour parler d'histoire, de morale », s'enthousiasme aussi Peter Kovler. Sourire bonhomme et manières affables, le sexagénaire reçoit dans le salon richement pourvu d'œuvres d'art de sa maison cossue d'un des quartiers les plus prisés de Washington – un dessin de Picasso acquis dans les années 1960 par sa mère y côtoie les photos de famille et les poses officielles avec les Clinton ou les Obama. À la tête de plusieurs fondations, un héritage familial, le philanthrope francophile et sa femme, Judy, rentrent tout juste d'un énième voyage en France, *« à Giverny, pour être précis »*. *« Depuis l'incendie, je me suis demandé pourquoi ce désastre avait eu un tel impact : ce n'était pas une attaque terroriste, il n'y a pas eu de morts. Je crois simplement qu'il n'y a pas beaucoup de créations humaines qui parlent à tous : la statue de la Liberté ? Le sphinx de Gizeh ? La Grande Muraille de Chine ? Et ce phénomène est accentué par la globalisation. »*

« Coïncidence extraordinaire », ces donateurs passionnés, amoureux des vieilles pierres et des bonnes causes (lutte contre le cancer, le racisme, la torture…), étaient en ligne avec Michel Picaud le matin même de l'incendie. Les •••

Jean-Louis Macault/Bestimage. Twitter Barack Obama.

••• Kovler font partie de ces Américains qui, les premiers, ont répondu à l’appel de Friends of Notre-Dame ; bien avant que l’engouement pour les gargouilles et les vitraux de la cathédrale ne soit devenu une urgence mondiale. Pour convaincre les donateurs comme les Kovler, Michel Picaud n’a pas ménagé ses efforts. Dès mai 2017, il fait reconnaître l’association comme *« charity »*, ce qui permet aux dons d’être fiscalement déductibles. *« La fiscalité avantageuse compte beaucoup dans la passion des Américains pour la philanthropie »*, reconnaît sans fard M. Kovler.



’ENSUIT DE LA PART DU FRANÇAIS UNE OPÉRATION DE CHARME EN DIRECTION DES MÉDIAS : reportage sur CBS News, article dans le *New York Times*. En avril 2018, à l’invitation de Christie’s, Michel Picaud et André Finot, directeur de communication de la cathédrale, s’envolent pour New York. Le soir du coup d’envoi de cette semaine de ventes, Michel Picaud a une heure, montre en main, pour présenter son projet à la foule des visiteurs. *« J’ai eu droit à beaucoup de questions, quelqu’un m’a suggéré de vendre les pierres et les gargouilles qui sont tombées au fil des ans et qui sont réunies dans ce qu’on appelle le cimetière, derrière la cathédrale »*, détaille-t-il.

Malgré sa prestation, les dons n’arrivent que mollement. Ce coûteux voyage aura-t-il été inutile ? Dix jours après son retour en France, coup de fil d’une institution financière : un de leurs clients souhaite donner anonymement un million de dollars. *« J’ai passé trois jours à me demander si c’était vrai ou pas. Mais le vendredi, à 16 heures tapantes, nous avions un million de dollars »*, se souvient M. Picaud. Depuis, les dons américains affluaient à un niveau plus modeste mais à un rythme régulier – ils avaient atteint 1,8 million de dollars fin 2018 –, notamment de la part de citoyens moins nantis à l’exemple de Renée Smith. De sa maison de retraite du Colorado, cette vieille dame envoie, en mars 2018, un chèque de 10 dollars. *« Je pense que la France et les Français sont beaux »*, écrit-elle dans une brève lettre sur papier quadrillé. On ne saura jamais si Renée Smith a visité la France.

Cheveux poivre et sel et lunettes à monture rouge, la Californienne Susan Blake pourrait parler des heures de Notre-Dame. Cette discrète professeure d’anglais à la retraite se souvient très bien de sa première visite, à l’été 1963. Elle avait 17 ans, séjournait dans une famille française et envisageait de faire des études d’histoire de l’art. Aussi, plusieurs décennies plus tard, lorsqu’elle apprend qu’une levée de fonds s’organise aux États-Unis pour restaurer la cathédrale, elle n’hésite pas. Voilà un an, elle visite le chantier de restauration en compagnie de Michel Picaud. Le 15 avril, lorsque sa nièce lui envoie par WhatsApp une vidéo de l’incendie, elle est sidérée. *« J’ai cru que tout allait partir en fumée »*, raconte-t-elle en réprimant un sanglot. Susan Blake n’est pas catholique, et la religion n’est pas son moteur. *« Ma mère nous a simplement transmis un amour de la France »*, confie-t-elle.

Les Kovler aussi ont eu droit à un traitement de faveur: une visite guidée de la cathédrale et de ses combles pour leur faire réaliser l’ampleur des besoins. *« Nous avons été choqués par le mauvais état des gargouilles et du toit »*, se souvient Judy Kovler, aussitôt emballée par le projet de restauration. Volubile et directe, elle trouve toutefois *« bizarre qu’il ait été si difficile de lever 20 millions de dollars avant l’incendie alors qu’aujourd’hui les dons affluent. Si le monde avait su l’état des toits ! »*

Toujours soucieux de savoir que l’argent de leurs fondations *« fera la différence »*, les Kovler temporisent avant de verser leur prochain don à Notre-Dame. Ces bienfaiteurs du Louvre attendent de voir où sont les vrais besoins. *« Notre contribution avant l’incendie avait du sens, là, vu les sommes en jeu, c’est différent »*, avance Mme Kovler.

Cette réflexion sur le rôle que peuvent jouer les mécènes américains dans la préservation de la culture française s’inscrit dans une longue tradition. Entre l’Amérique et la France, la lune de miel remonte à la guerre d’indépendance américaine, soutenue par Louis XVI, qui accueillera Benjamin Franklin en 1778 et enverra le général La Fayette prêter main-forte à l’insurrection contre l’Angleterre. Les guerres mondiales finiront de sceller le destin commun des deux pays. L’art et plus encore l’art de vivre à la française fait fantasmer petites et grosses fortunes américaines depuis le début du XXe siècle. *« L’architecture et la gastronomie françaises sont magnifiques et procurent des gratifications immédiates »*, témoigne en connaisseur M. Kovler.

John D. Rockefeller, héritier de la dynastie pétrolière fondée par son père, donnera 23 millions de dollars entre 1923 et 1932 pour la reconstruction de la cathédrale de Reims et la restauration des châteaux de Versailles et de Fontainebleau. Chez les Forbes, autre grande famille américaine, la francophilie est affaire de famille. Le patriarche Malcolm, fondateur éponyme du magazine sur les grandes fortunes, achète le château de Balleroy, chef-d’œuvre de l’architecture Louis XIII construit par Mansart en Normandie et charge son troisième enfant, Christopher, alias « Kip », d’en suivre le (très) long chantier de restauration.

Une mission qui laisse fatalement quelques traces. *« J’aime la nourriture normande, la crème et le beurre, l’art français, les meubles français*, confie aujourd’hui Christopher Forbes, depuis son confortable bureau du New Jersey, meublé en acajou Empire. *Toute excuse est bonne pour venir en France ! »* Cet affable sexagénaire, qui s’exprime dans un français parfait appris dans une école sélecte à Lausanne, découvre Paris à l’âge de 15 ans. *« En visitant la tour Eiffel, le Louvre, Versailles, je me suis senti soudain sophistiqué, j’avais l’impression d’être un homme du monde »*, lâche-t-il. Un an plus tard, il attrape le virus du Second Empire, dont il constitue une des collections les plus importantes, qui sera dispersée aux enchères en 2016.

Voilà dix-sept ans, au détour d’un déjeuner bien arrosé, Henri Loyrette, alors président du Louvre, lui propose de prendre la tête des American Friends of the Louvre, organisation philantropique fondée en 2002. Interloqué, et sans doute flatté, l’héritier accepte. Au grand dam de son frère aîné, Steve, qui se demande quelle mouche l’a piqué. *« Le Louvre est le musée le plus visité par les Américains après le Metropolitan*, lui rétorque « Kip ». *Et le dépositaire de la créativité humaine mondiale. »*

Depuis 2002, l’association des American Friends of the Louvre donne en moyenne 800 000 dollars par an pour des projets spécifiques tels que la traduction des cartels ou la conservation de la collection de pastels. Le Louvre n’est pas le seul musée à profiter de ces largesses. Toute une panoplie d’associations américaines veillent aussi au chevet de Versailles: la Versailles Foundation, créée en 1970, la French Heritage Society (anciennement Friends of Vieilles maisons françaises), la Kress Foundation, le Mississippi Commission for International Cultural Exchange ou le World Monuments Fund. Les Américains ont apporté leur obole aussi bien à l’opération de replantation du parc après la tempête de 1999 (soit quelque 500 000 euros) qu’à la restauration du théâtre de Marie-Antoinette en 2001 ou à l’exposition Jeff Koons en 2008.

L’année 2016 fut particulièrement faste pour les relations transatlantiques : l’homme d’affaires Spencer Hays donne alors 300 œuvres nabi au Musée d’Orsay tandis que le couple de conseillers en art américains Thea Westreich et Ethan Wagner offre un pan de sa collection d’art contemporain au Centre Pompidou. Plus « modestement », la French Heritage Society donne 350 000 dollars en 2018 pour la restauration de la galerie Mazarine à la Bibliothèque nationale de France. Quant aux jardins à la française de Chambord, ils n’auraient pas retrouvé leurs couleurs sans le •••

L’Illustration/Bestimage



Des G.I. se photographient sur le parvis Notre-Dame avant de repartir aux États-Unis.





La cathédrale, un décor prisé à Hollywood. À gauche, Van Johnson et Elizabeth Taylor dans *La dernière fois que j'ai vu Paris* (1954). Ci-dessus, *Le Bossu de Notre-Dame* (1996). Ci-contre, Audrey Hepburn et William Holden dans *Deux têtes folles* (1964).

••• mécénat de 3,5 millions d'euros consenti en 2017 par Stephen Schwarzman, fondateur de Blackstone, le plus grand gestionnaire d'actifs alternatifs au monde. Pour convaincre la 45e fortune mondiale, le très diplomate Jean d'Haussonville, patron du château, a su faire vibrer quelques cordes : l'épouse du tycoon américain avait fait l'École du Louvre et le couple, qui a déjà soutenu Versailles et le Musée des arts décoratifs, passe trois semaines par an dans sa propriété de Ramatuelle. Et puis l'image du château de Chambord résistant aux inondations de 2016 avait fait le tour du monde.

L'EMPRESSEMENT SANS PRÉCÉDENT EN FAVEUR DE NOTRE-DAME NE RISQUE-T-IL PAS, TOUTEFOIS, D'ASSÉCHER CET ÉLAN ? *« Je crois au contraire que ce moment d'émotion montre la force d'attraction de notre patrimoine et que cela nous aidera à obtenir plus de dons »*, veut croire Jean d'Haussonville. Catherine Pégard, la patronne du château de Versailles, en est tout aussi convaincue. Certes, début mai, sa tournée aux États-Unis pour lever des fonds a été parasitée par l'incendie de la cathédrale. À chaque rencontre, le même préambule, *« pauvre Notre-Dame ! »*, l'a accueillie.

Catherine Pégard a pourtant décidé, en accord avec Philippe de Rothschild, de reverser à la cathédrale le bénéfice d'un million de dollars d'une vente de Mouton-Rothschild initialement organisée à Londres pour le château. Un joli geste alors que le domaine cherche 1,5 million d'euros pour la restauration du bosquet de la Reine. *« Notre urgence est grande, mais la leur encore plus »*, répond-elle.

Pas question toutefois de laisser faiblir la flamme américaine pour le château de Marie-Antoinette. Le 28 juin, Versailles accueillera un colloque sur la participation des États-Unis à la paix et leur rôle dans la philanthropie. À peu près aux mêmes dates, les équipes du Louvre présenteront à leurs amis américains leurs projets et besoins pour les cinq ans à venir, notamment la restauration des salles étrusques.

Ces derniers n'entendent d'ailleurs pas déshabiller Paul pour habiller Pierre. Christopher Forbes, qui a suivi l'incendie de Notre-Dame sur son smartphone à l'aéroport de Milwaukee (Wisconsin), ne veut pas se précipiter. *« La meilleure chose à faire pour moi, c'est aider le Louvre pour le nettoyage et la restauration des Mays* (peintures monumentales datant du XVIIe siècle) *qui étaient en dépôt à Notre-Dame »*, confie le milliardaire. Active mécène américaine du Centre Pompidou, la collectionneuse Suzanne Deal Booth est aussi sur le qui-vive. Depuis Londres, où elle réside désormais, elle a regardé les images de l'incendie toute la nuit. Devant son écran, cette collectionneuse, cofondatrice voilà vingt ans de Friends of Heritage and Preservation, était *« effondrée »*. Pour autant, elle ne s'est pas manifestée, préférant, à l'instar des Kovler de Washington, *« attendre de voir ce que sera le projet »*.

Si les Américains sont généreux, rien n'est pour autant acquis. *« Il faut avoir des projets sérieux à défendre*, assure Catherine Pégard. *Ils adorent suivre les chantiers, voir les coulisses, se retrouver autour d'une cause commune. » « On espère toujours que notre argent est sagement utilisé et efficacement géré*, confie Judy Kovler. *Parfois, on précise ce qu'on veut financer. D'autres fois, comme pour Notre-Dame, on fait confiance aux associations. »* Sous son regard approbateur, son époux ajoute : *« On est vigilant en évitant d'être trop directif. »* Michel Picaud confirme. Avant l'incendie, il avait fractionné le dossier de restauration en de multiples projets. Une personne qui souhaite rester anonyme a parrainé le coq de la flèche à hauteur de 44 000 euros. D'autres ont contribué au nettoyage des statues des apôtres. *« Les Américains donnent d'abord un peu pour voir comment ça se passe*, précise Michel Picaud. *Ils tiennent à être informés, associés. Si ce n'est pas le cas, ils cessent de donner. Ils regardent aussi votre niveau de dépenses : ils ne vous paient pas pour que vous vous tapiez la cloche à la Tour d'argent ! »* Les Kovler observent aussi avec intérêt l'élan des millionnaires français pour Notre-Dame et le lancement de la souscription internationale par le président Emmanuel Macron. *« En matière de philanthropie, quelque chose est peut-être en train de se passer en France »*, notent-ils.

Pour l'heure, l'intérêt outre-Atlantique persiste. Le 9 mai, soit près d'un mois après la catastrophe, le correspondant du *New York Times* à Paris, Adam Nossiter, livrait encore dans le quotidien une évocation émouvante de la cathédrale, décrivant en amateur meurtri les sculptures de la façade nord ou la Vierge amputée du XIIIe siècle. Avec l'incendie, *« le sentiment d'invulnérabilité, qui fait l'un des charmes de la ville, s'est cassé »*. Le 13, au grand dam du ministre français de la culture, Franck Riester, la chaîne de télévision américaine ABC a diffusé les images exclusives de l'intérieur désolé de la cathédrale, tournées sous la houlette accommodante du général Georgelin, chargé de superviser la reconstruction par le président français. *« Les responsables d'ABC ont beaucoup insisté, expliquant qu'ils voulaient booster la levée de fonds. C'est dans cette perspective que le reportage, destiné au public américain, a été organisé »*, nous assure le général, qui se défend d'avoir voulu *« se mettre en avant ». « D'autres caméras sont entrées dans la cathédrale, mais pour des documentaires pas encore diffusés »*, affirme-t-il aussi. S'il est encore trop tôt pour évaluer le montant exact des promesses de dons venues d'outre-Atlantique, le diplomate Stanislas de Laboulaye, chargé par le ministère des affaires étrangères de coordonner l'aide internationale, confirme la générosité sans égale des *« fondations et mécènes privés américains »*.

Du côté de Columbia, le professeur Murray s'active pour présenter dans le courant du mois de juin une visite panoramique de Notre-Dame grâce aux travaux au laser réalisés par l'un de ses anciens étudiants, Andrew Tallon, décédé en novembre. Les visiteurs pourront alors avoir une vision complète de l'édifice. Dans son état d'avant le feu. Flèche et toiture comprises. ■

> Les donateurs observent avec intérêt l'élan des millionnaires français pour Notre-Dame et le lancement de la souscription internationale par Macron. "En matière de philanthropie, quelque chose est peut-être en train de se passer en France", notent-ils.

Moviepix/Hulton Archive/Getty. Courtesy Walt Disney Productions/Everett/Rue des Archives. Rue des Archives/Agip



L'art en héritage.

Ils sont les descendants de Niki de Saint Phalle, Donald Judd ou Charlotte Perriand. Depuis la mort de leurs parents, ils découvrent la lourde tâche de faire prospérer leurs œuvres. Tri des archives, contrats avec les musées et les galeries, certificats d'authenticité... Ces gardiens du temple prennent leur mission à cœur, en dépit de l'accueil parfois réservé des experts du milieu. PAR **ROXANA AZIMI**

SOUS LA VERRIÈRE DE LA GALERIE THADDAEUS ROPAC, dans le Marais, à Paris, on ne voit qu'elle. Une sculpture en bois rouge, traversée d'un tube en aluminium violet. Autour d'elle, onze autres œuvres de Donald Judd, artiste minimaliste américain mort en 1994. Pour cet accrochage, le premier du genre en France depuis dix-huit ans, seules douze œuvres de 1963 à 1993 ont été choisies. Cela peut sembler peu. *« Je sais ce qui fonctionne et ce qui ne fonctionne pas »*, se justifie le commissaire de l'exposition actuellement en cours. Ce rouquin pince-sans-rire connaît l'œuvre de l'artiste par cœur, et pour cause, il est son fils. Depuis vingt-cinq ans, Flavin Judd est, avec sa sœur, Rainer, l'interlocuteur incontournable de tous ceux, musées, fondations, collectionneurs et historiens, qui s'intéressent aux sculptures géométriques dépouillées de leur père.

À l'autre bout de Paris, Rive gauche, Pernette Perriand, 74 ans est aussi à pied d'œuvre. Depuis son bureau bardé de classeurs noirs, de maquettes et de plans, elle planche avec son mari, Jacques Barsac, sur la grande exposition que la Fondation Louis Vuitton consacrera cet automne à sa mère, Charlotte Perriand, décédée en 1999. Cette contemporaine de Le Corbusier et de Jean Prouvé est la seule designer de cette génération mondialement reconnue. On lui doit des meubles emblématiques, comme les bibliothèques Maison du Mexique et Maison de la Tunisie à l'esthétique constructiviste et colorée. Mais aussi l'aménagement de l'ambassade du Japon à Paris et la station de ski des Arcs, en Savoie. Des projets que Pernette Perriand a accompagnés pendant vingt-sept ans. Avec « Charlotte », qu'elle n'a plus appelé « maman » à partir de l'âge de 9 ans, elle a partagé charrettes et nuits blanches. Mille fois, excédée, elle a claqué la porte. Toujours, elle est revenue tant l'aura maternelle était grande. Pour Pernette Perriand, l'héritage n'est pas qu'une rente. *« C'est un plein-temps »*, déclare cette femme qui tient de sa mère son lumineux sourire, mais aussi sa pugnacité. Après sept ans de procédure, elle a gagné contre les galeries Patrick Seguin et Sonnabend qui avaient coédité un livre sur le designer •••



Domingo Djuric. Judd Foundation



Page de gauche, Amarante Szidon avec son père, le peintre monténégrin Dado, en 1981, au moulin d'Hérouval à Montjavoult (Oise).

Ci-contre, l'artiste américain Donald Judd, avec sa fille Rainer et son fils Flavin, à Marfa (Texas), en 1972.



L'artiste cubain Wilfredo Lam avec ses fils Eskil et Timour, à Albissola, en Italie, en 1970.

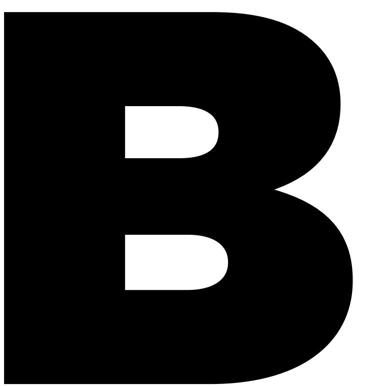
••• Jean Prouvé, lui attribuant la paternité de certaines œuvres de Charlotte Perriand. Tous les ayants droit ne se montrent pas à la hauteur. Oubliant leurs devoirs, certains héritiers s'arrogent tous les droits, réécrivent l'histoire, celle de l'art ou de la famille. *« Veuve abusive, fils indigne, gigolo avide »*, c'est ainsi que l'avocat Emmanuel Pierrat les brocarde dans *Dernières volontés* (éd. de La Martinière), recensant une vingtaine de successions « problématiques », celles de Hergé et de James Joyce notamment. C'est oublier que l'héritage est un cadeau empoisonné. Combien de vocations contrariées, de vies chamboulées pour défendre la postérité d'un parent ? Car il faut beaucoup d'abnégation et peu d'ego pour accepter le rôle de gardien des reliques.

« C'est une responsabilité à vie », renchérit Bloum Cardenas, petite-fille de l'artiste franco-américaine Niki de Saint Phalle, décédée en 2002. La tâche est titanesque : faire rayonner l'œuvre dans le monde, sceller des contrats avec des galeries, trier les archives, établir un catalogue raisonné recensant chaque pièce et traquer les faux. Sans parler de la gestion des émotions et des sentiments. *« Il faut rendre présent un absent »*, résume Amarante Szidon, qui doit gérer les œuvres de sa mère Hessie, disparue en 2017, et de son père Dado, mort en 2010. Et les rapports à l'œuvre et à la personne se mêlent. Prenons le cas de la fontaine Stravinsky, qui jouxte le Centre Pompidou, une commande publique réalisée en 1983 par Niki de Saint Phalle et l'artiste suisse Jean Tinguely. Au fil des ans, les seize automates se sont figés, les couleurs ternies, et l'eau a croupi au point que les riverains l'appelaient « le marécage ». *« Passer devant la fontaine immobile et souvent vide d'eau, puis lire tous les posts sur les réseaux sociaux m'est pénible »*, soupire Bloum Cardenas. En 2007, elle pousse un coup de gueule. S'ensuivent des années de bras de fer avec la Ville de Paris, propriétaire de la fontaine, puis une restauration partielle. Mais la fontaine n'est pas alimentée en eau toute l'année, le système de filtrage n'a pas été changé, et l'éclairage de nuit ne fonctionne pas. Bloum Cardenas refuse toujours de s'avouer vaincue.

Amarante Szidon ne lâche rien non plus. Elle s'escrime depuis des années à sauver la grande fresque que son père a réalisée au domaine des Orpellières à Sérignan (Hérault) et aujourd'hui dégradée par les embruns de la mer Méditerranée. S'appuyant sur le mémoire d'une étudiante de l'école d'art d'Avignon, les pouvoirs publics estiment que Dado savait que son œuvre serait éphémère et veulent opter pour une restauration a minima. Faux, s'insurge Amarante Szidon, qui affirme que son père en déplorait la dégradation.

Ce métier à part entière, souvent ingrat, la plupart des héritiers n'y sont pas préparés. En 1994, une tâche de grande ampleur incombe aux enfants Judd : veiller sur le centre d'art fondé par Donald Judd en plein désert texan, mais aussi sur un immeuble à SoHo, à New York, avec, en tout et pour tout 2 000 dollars en banque et une dette de plusieurs millions. Il aurait été tentant de tout bazarder. *« Vendre ? Cela aurait été immoral*, balaie Flavin Judd. *Mon père a passé sa vie à rassembler quelque chose, on ne pouvait pas se résoudre à ce que tout soit dispersé parce qu'on préfère dorer sur une plage ! »* Prendre la tâche au sérieux est une chose, être armé en est une autre. *« J'avais toujours cru que les avocats se chargeraient de cet aspect. C'est dur d'avoir 25 ans et d'être entouré de gens qui en ont 60 mais qui ne savent rien*, poursuit Flavin Judd. *La moitié des gens qu'on connaissait voulait profiter de nous, et l'autre moitié disait que tout était impossible. »*

À la mort, en 1994, de l'artiste conceptuel italien Alighiero e Boetti, connu pour ses énigmatiques broderies de mots, sa fille Agata avait 22 ans. *« C'était un tsunami*, se souvient cette quadragénaire au sourire franc. *La relation avec mon père, c'était presque comme celle de Serge Gainsbourg et de sa fille Charlotte*, raconte-t-elle. *Pour moi, c'était l'homme le plus beau, le plus intelligent, le plus fort et pour lui, personne n'arrivait à la cheville de sa fille ! »* Pour prendre ses distances avec un père aimant mais exclusif, la jeune femme avait quitté Rome quatre ans plus tôt pour poursuivre ses études à Paris. Du jour au lendemain, tout change : Agata Boetti n'est plus la « fille de » mais la « représentante de ». Elle peut s'appuyer sur sa mère, Anne-Marie Sauzeau, aujourd'hui disparue, qui connaît l'œuvre comme personne mais ne figure pas au rang d'ayant droit. Son frère, Matteo, s'en remet à elle. Et il y a la belle-mère, Caterina Raganelli, que Boetti avait épousée quatre ans avant sa mort. Au début, les deux familles s'entendent tant bien que mal et le partage des biens s'effectue sans heurts. Mais le torchon brûle en 2012. Pas question toutefois de laver son linge sale dans les prétoires. *« C'était impensable, cela aurait nui à la postérité de notre père*, déclare Agata Boetti. *Il ne fallait rien faire, sinon agir en sorte d'avoir l'âme en paix. »*



BIEN QUE FAMILIERS DE L'ŒUVRE, les héritiers n'ont pas de légitimité académique. Historiens, experts et marchands patentés les méprisent bien souvent. Trop proches de l'artiste, ils n'ont souvent pas le recul critique nécessaire. Agata Boetti se souvient encore de la boule au ventre qu'elle avait avant ses premières conférences sur le travail de son père. Quand Flavin Judd a dû gérer une exposition posthume du sien chez Christie's, à New York, en 2006, il n'était pas moins fébrile. *« Je préparais tout sur maquette dans ma cuisine à Los Angeles en priant qu'à 3 000 miles de là tout fonctionne en vrai »*, se souvient-il. Même s'ils ne sont pas experts, c'est à eux qu'incombe la tâche de pister les contrefaçons. *« Sans le filtre des ayants droit, le marché serait inondé de faux. Aujourd'hui, ils représentent déjà au moins 30 %*


Archives SDO Wifredo Lam. Laurent Condominas

Niki de Saint Phalle (au centre), avec sa mère, Jacqueline de Saint Phalle, sa fille, Laura Duke Condominas, et sa petite-fille, Bloum Cardenas, dans l'Essonne, en 1973.

des œuvres en circulation », affirme l'avocat Jean-Jacques Neuer, dont le cabinet représente les successions de Picasso, Klein et Brancusi. Eskil Lam, fils du peintre cubain Wifredo Lam, estime que 95 % des œuvres qu'on lui soumet sont fausses.

Pour mener à bien leurs mandats, presque tous ont dû revoir leurs ambitions. À la mort de son père en 1982, Eskil Lam a 21 ans. Il vit à San Francisco et se destine à devenir pilote d'avion. Mais en 1993, sa mère, qui jusque-là s'était occupée seule des archives, l'appelle à la rescousse. *« Je suis arrivé à reculons »*, raconte ce grand chauve au rire contagieux de 58 ans. Il ne pensait rester que six mois. Il n'est jamais reparti. L'œuvre de ce père *« souvent absent »*, il a *« appris à l'aimer »*. Si, enfant, il maniait les dessins de son père sans précaution, il enfile désormais des gants blancs pour bouger la moindre feuille dans le bureau des archives familiales.

L'expérience ne suffit pas. La gestion de l'héritage a un coût. Si la succession Judd s'appuie sur 22 employés, la plupart des ayants droit fonctionnent avec une poignée de collaborateurs. *« Mon père nous a laissé une œuvre merveilleuse, mais sans aucun moyen financier, on n'a que nos cerveaux »*, soupire Amarante Szidon, éditrice à plein-temps au Centre Pompidou. Bien qu'entourée de trois collaboratrices, Agata Boetti confie travailler dix heures par jour pour débroussailler des archives que son père n'avait jamais classées. *« Je m'arrache les cheveux à longueur de journée »*, soupire-t-elle. Pour financer le catalogue raisonné, outil nécessaire à l'authentification des pièces, dont trois volumes ont déjà été publiés, Agata Boetti vend régulièrement celles que son père lui avait données de son vivant. *« Dans dix ou quinze ans, quand on aura fini le catalogue*, dit-elle, *je n'aurai quasiment plus d'œuvres mais celles que possèdent les autres vaudront plus cher. »*

Pour autant, même les ayants droit les moins nantis ne sont pas démunis. Tous perçoivent un droit sur la reproduction des œuvres (de 20 euros à 4 000 euros par photo en fonction du support et du tirage, selon l'ADAGP). Dans l'Union européenne, ils bénéficient aussi du droit de suite, une redevance sur la revente des œuvres échelonnée de 0,25 à 4 % mais plafonnée à 12 500 euros. Pernette Perriand reçoit de confortables royalties avec la vingtaine d'éditions lancées par la marque Cassina. Les certificats d'authenticité facturés en moyenne entre 350 et 1 000 euros sont une source de revenus. Mais ces attestations exposent aussi les héritiers à de coûteux procès intentés par des marchands ou collectionneurs dépités. Sans certificat, les œuvres perdent toute valeur marchande. Ainsi, en 2012, un collectionneur, qui souhaitait vendre une nature morte de Picasso, s'est vu refuser le certificat par Claude Picasso, représentant la succession. Furieux, l'homme a obtenu en référé une contre-expertise en sa faveur. La famille Picasso a été contrainte de lui fournir ledit certificat. L'authentification n'est pas une science exacte et les procès sont si fréquents que plusieurs successions d'artistes, dont celles de Basquiat et Warhol, refusent d'en produire. Pernette Perriand n'en délivre que lorsqu'elle connaît la provenance des œuvres. Et les Boetti, qui en dispensent quinze par mois en moyenne, précisent à chaque fois qu'il s'agit d'un avis et non d'un jugement.

Il est néanmoins un domaine où l'argent ou l'autorité ne suffisent pas, c'est celui des musées. Diplomatie et persévérance sont nécessaires pour obtenir des expositions, capitales pour faire rayonner une œuvre et définir une cote. Eskil Lam a longuement négocié avec le Centre Pompidou avant d'obtenir une rétrospective de son père en 2015. Il n'a émis qu'une condition : qu'aucune toile ne provienne de Cuba. *« Plus d'une centaine de tableaux de mon père ont été confisqués dans son atelier lorsqu'il y a eu une nationalisation des œuvres »*, explique celui, qui aujourd'hui rêve du MoMA, à New York. Lorsque Bloum Cardenas a commencé à plaider la cause de Niki de Saint Phalle auprès des musées, elle s'est confrontée à un mur. Trop belle, trop fantasque, trop femme aussi, Saint Phalle ne rentrait dans aucune case. Les produits dérivés réalisés à la fin de sa vie pour financer son pharaonique projet du Jardin des Tarots, en Toscane, avaient aussi terni son image. Mais la ténacité paie : en 2014, le Grand Palais lui ouvre ses portes. Camille Morineau, qui en fut la commissaire, ne tarit pas d'éloges : *« Bloum a été formidable en donnant des documents jamais montrés* (…), *en acceptant qu'on prenne tous les risques, à commencer par montrer que Niki était féministe. »* Un succès en amène un autre : Bloum Cardenas a obtenu une exposition à San Diego et à la Menil Foundation, à Houston. *« Ce boulot mobilise tellement de facettes : le droit, la finance, ça fait voyager, difficile de s'ennuyer »*, observe Eskil Lam. *« Pour ne pas devenir fou »*, Flavin Judd conçoit quelques projets d'architecture. Mais il ne regrette aucun de ses choix. Il espère toutefois que ses trois enfants deviendront *« médecin, physicien, astronome »*. Tout, sauf de simples héritiers.



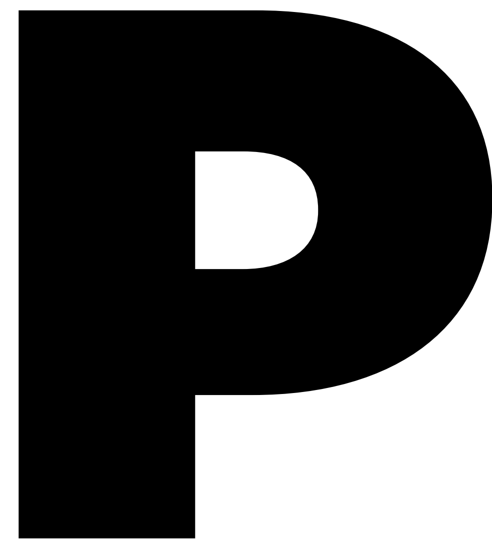


La Serra, à Ivrea. Construit en 1971, l'édifice a la forme d'une machine à écrire. L'hôtel, l'auditorium et les cinémas sont à l'abandon, mais une partie du bâtiment a été réhabilitée en appartements.

Olivetti ou les vestiges d'une utopie.

Rarement un patron aura autant façonné une ville. Depuis 1933 et jusqu'à sa mort, en 1960, Adriano Olivetti, industriel progressiste et profondément européen, a fait d'Ivrea, au nord de l'Italie, la cité dont il rêvait. Un lieu architectural pétri de culture et d'humanisme, où cadres et ouvriers de sa florissante entreprise de matériel bureautique pouvaient s'épanouir. Aujourd'hui, les jeunes s'en vont, les bâtiments sont désertés et Ivrea est aux mains d'un maire adoubé par Matteo Salvini. Seule l'inscription, l'an passé, des anciennes usines au Patrimoine mondial de l'Unesco rappelle un âge d'or qu'une poignée d'investisseurs, d'artistes et d'intellectuels tente de raviver.

PAR **MARGHERITA NASI** ET **AURELIANO TONET** — PHOTOS **FRANCESCA GARDINI**



OUR UN PEU, ON N'Y VERRAIT QUE DU FEU. De loin, Ivrea – avec ses 20 000 habitants – ressemble à l'une de ces agglomérations monochromes, comme le nord de l'Italie en compte tant. Il faut s'approcher de la ville pour en saisir la singularité : de part et d'autre de la rivière, la Doire Baltée, deux Ivrea cohabitent. Rive droite, voici le quartier industriel, autour des anciennes usines Olivetti. On y produisait des machines à écrire fameuses, au siècle dernier. Cadres et ouvriers y logeaient côte à côte, non loin des équipements sociaux, culturels ou sportifs de l'entreprise. Souvent anguleux, parfois circulaires, toujours bordés par la nature, ces édifices sortent du lot : Le Corbusier disait de l'artère principale, la via Guglielmo Jervis, qu'elle était *« la plus belle du monde »*. Le site a été classé au Patrimoine mondial de l'humanité par l'Unesco, en juillet. Mais la plaque n'a pas encore été posée. En attendant son cuivre flambant neuf, les tons orangés, ici, témoignent des ravages du temps. Jaunies par l'hiver, de mauvaises herbes grignotent les briques de la fabrique originelle ; çà et là, les peintures se décatissent ; partout, la rouille gagne du terrain. Pas l'ombre d'un travailleur. Pas âme qui vive. Où diable ont-ils décampé ? En ces premiers jours de mars, vous les trouverez rive gauche, dans le centre historique. De ce côté-ci de la rivière, Ivrea vibre d'un roux autrement vif. Dans les ruelles qui serpentent jusqu'au château médiéval, des cadavres d'oranges s'amoncellent à perte de vue. Le pavé est pailleté de pulpe, d'écorce, de pépins. La bouillie ocre répand des relents âcres ; c'est tout juste si l'on perçoit les effluves du lard qui mijote dans les chaudrons des vendeurs ambulants. Depuis un gros millénaire, la petite cité piémontaise ne vit que pour son carnaval. Curieuse tambouille que cette fête-là. Née au Moyen Âge, pour protester contre le droit de cuissage. Modernisée sous Bonaparte, pour propager les idéaux de la Révolution française. Trois jours durant, on s'y couvre de bonnets phrygiens et d'uniformes napoléoniens. Et, à bord du char de son quartier, on s'y balance des oranges, donc, avec une férocité sanguinaire.

Pour passer d'une rive à l'autre de la Doire Baltée, on emprunte le pont Adriano-Olivetti. C'est lui qui a fait rayonner l'entreprise familiale, dès qu'il a succédé à son père, Camillo, en 1933 ; et c'est sa mort, en 1960, qui a amorcé le lent déclin de la ville. Théoricien des ancrages communautaires, mais européen jusqu'au bout des ongles, l'homme a fait corps avec sa ville. Il a été tout à la fois un patron iconoclaste et un maire visionnaire. Ou vice et versa. On parlerait de lui aujourd'hui comme l'archétype du « progressiste ». Cela n'empêche pas les deux partis europhobes qui dominent le jeu politique transalpin, le Mouvement 5 étoiles et la Ligue, de se réclamer, sans vergogne, de son héritage. Le cofondateur du premier, Gianroberto Casaleggio, a travaillé plusieurs années comme informaticien chez Olivetti. Quant au chef du second, Matteo Salvini, il parsème ses discours de citations du patron philosophe. Quelques jours avant les municipales de juin 2018, Salvini était venu à Ivrea haranguer ses supporteurs devant La Serra, un édifice insolite en forme de machine à écrire. À sa construction, en 1971, elle abritait une piscine, un hôtel, un auditorium, des cinémas ; les concepteurs du Centre Pompidou s'en seraient inspirés. Désormais, certaines de ses cabines jaune et blanc servent de lieux de passes. Ce jour-là, le tribun brunâtre n'hésite pas à détourner le sens de l'évangile olivettien, *L'Ordre politique des communautés*, un ouvrage paru en 1945 : *« Je pense comme* [Olivetti] *à une Italie fondée sur les communautés ! »*, éructe Salvini. C'est un think tank d'extrême droite, Il Talebano, qui lui a soufflé la référence. Quitte à lui conférer d'insidieux accents xénophobes. Dans sa tombe, Adriano Olivetti s'en est probablement arraché les rares mèches que lui avait épargnées sa calvitie.

Car c'est bien une ville-monde, européenne évidemment, utopiste sûrement, que ce patron a imaginée et construite. À la fois industrielle et intellectuelle. Adriano Olivetti avait visité des chaînes de production fordistes, aux États-Unis ; il les trouvait aussi aliénantes que les usines qu'il avait découvertes en URSS. Lui prônait une troisième voie, spécifiquement européenne : une économie qui ne serait ni capitaliste ni communiste, mais pétrie d'humanités. Où le beau et le bon guideraient toute décision. Après le désastre de l'Holocauste, il fallait raviver ce que l'Europe avait enfanté de meilleur : les concepts de « raison », de « juste mesure » – *logos* et *mésotès* dans la langue d'Aristote, son auteur de chevet. *« Il pensait profondément que la culture rend meilleur*, précise son petit-fils, Beniamino de' Liguori Carino, aujourd'hui secrétaire général de la Fondation Adriano Olivetti, à Rome. *Voilà pourquoi il a nommé à des postes clés des poètes, des romanciers, des sociologues, des historiens… Certains furent chefs de la publicité, secrétaires généraux, voire DRH ! »* Ivrea, sous sa férule, s'enivre de livres. Tenue par des anars notoires, la bibliothèque d'entreprise est régulièrement pillée par le personnel. Nulle sanction, au contraire : à chaque fois, la direction acquiert davantage d'ouvrages pour satisfaire la demande. À la cantine, ce sont des ténors des arts et des lettres, de Pier Paolo Pasolini à Vittorio Gassman, qui viennent discourir.

Pour les intellectuels étrangers aussi Ivrea est un havre. Lorsque les nazis ferment l'école du Bauhaus, en 1933, Olivetti recrute l'un de ses plus éminents designers, le Suisse Xanti Schawinsky. Quant au principal traducteur de Freud en Italie, Cesare Musatti, il chapeaute le centre de psychologie du travail d'Ivrea : pas un cadre olivettien qui ne soit passé, avant d'être embauché, par son divan. Si le souffle de la Mitteleuropa traverse l'entreprise, la démocratie chrétienne à la française n'est pas en reste. Les éditions maison traduisent les textes d'Emmanuel Mounier, de Simone Weil. Au point d'inspirer la politique sociale de la compagnie : des salaires supérieurs de 20 % aux minima de l'époque, neuf mois de congé maternité, aucun licenciement pendant des décennies, une mobilité interne qui permettait à des ouvriers de finir ingénieurs… *« À l'école Olivetti, dans les colonies de vacances Olivetti, dans les parcs Olivetti, les enfants se mêlaient, par-delà les classes sociales et les nationalités*, se souvient le DJ Daniele Gas, qui vit entre Berlin et Ivrea et a connu le succès, dans les années 1990, au côté de Gigi d'Agostino. *Mon père était ouvrier ; mon meilleur ami, le fils d'un ingénieur américain ; mon plus grand amour, la fille d'un dirigeant. »*

Aussi europhile fût-il, Adriano Olivetti n'en était pas moins italien. Le quartier qu'il fait édifier porte la marque de son temps : la plupart des architectes ont fait leurs armes au sein du courant dit « rationaliste », promu par le régime fasciste. Formes harmonieuses, matières imposantes… Ils puisent autant dans le classicisme de la Renaissance que dans la modernité de l'entre-deux-guerres. *« Adriano Olivetti ne peut être soupçonné de compromission*, affirme l'historien Marco Peroni. *Bien qu'encarté au parti fasciste, il s'engage très tôt dans la Résistance, avant de s'exiler en Suisse, en 1944. »* Le chercheur organise des visites d'Ivrea pour les fans d'archi. À chaque fois, il attire leur attention sur la taille raisonnable des bâtiments ; sur l'omniprésence, aussi, de jardins – les ouvriers, pour la plupart d'anciens paysans, étaient incités à ne pas perdre le lien avec la terre. *« On voit très distinctement où commence l'Italie, et où finit le rêve olivettien : la périphérie de la ville, typique du bétonnage d'après-guerre, est défigurée par de hautes barres d'immeubles*, déplore Marco Peroni.



De l'un des appartements de La Serra, avec vue sur le centre historique de la ville.

Olivetti tenait ces édifices en horreur. Une ville ni trop petite, ni trop grande, où cadres et ouvriers vivent ensemble, baignés de culture, en harmonie avec la nature : voilà, en quelques mots, comment se traduisait son concept de "communauté". »

Cette philosophie, le chantre de la troisième voix, élu maire d'Ivrea en 1956, tente de l'inculquer à ses compatriotes. En vain : la liste qu'il présente aux législatives, en 1958, recueille moins de 0,6 % des voix. Pris en grippe par les communistes, pour qui tout patron était suspect, Adriano était également haï par la Confindustria, l'équivalent italien du Medef. *« La famille Agnelli, propriétaire de Fiat, était issue d'une culture alpine militaire. Dans ses usines de Turin, le chef passait la journée à houspiller les ouvriers. Chez Olivetti, à 50 km de là, on avait le droit de tenir des assemblées, et les licenciements par représailles n'existaient pas… C'était inouï »*, s'exclame le syndicaliste Alberto Tridente, dans le documentaire *In me non c'è che futuro*.

Peu après la mort d'Adriano, les nouveaux actionnaires d'Olivetti, aux premiers rangs desquels Fiat, prennent une décision funeste : l'abandon du département électronique. Trop onéreux, selon Vittorio Valletta, le patron du constructeur automobile, qui suggère de l'*« extirper comme un grain de beauté »* : la division est cédée à l'américain General Electric en 1964. Tant pis pour les ingénieurs qui ont planché sur le P-101, le premier ordinateur personnel de l'histoire : quand la NASA utilise leur bébé, pour la mission Apollo XI, il est déjà trop tard. *« En pleine guerre froide, les Américains craignaient que l'Italie et son puissant parti communiste développent une intelligence électronique ; en un sens, les successeurs d'Adriano leur ont rendu service »*, retrace Marco Peroni. En 1961, le plus brillant ingénieur d'Olivetti, Mario Tchou, meurt dans un mystérieux accident de la route. Un coup de la CIA, extrapolent certains de ses collaborateurs. Olivetti était l'Apple italien avant l'heure. Une filiation gravée dans l'architecture. Mieux encore que la boutique emblématique, place Saint-Marc, à Venise, dont les japoneries feraient pâlir bien des *stores*, ce legs se donne à voir au cœur d'Ivrea : Talponia, un arc de cercle tracé en 1969 pour accueillir des employés de passage a inspiré jusqu'au vertige le siège circulaire d'Apple en Californie. À partir de 1963, le designer Mario Bellini fait des étincelles chez Olivetti. Il refusera *« sans regret »* de travailler pour Steve Jobs : *« Chez Olivetti, on était*

(Suite page 50) •••



Photos Francesca Gardini pour M Le magazine du Monde — 1er juin 2019



“En se donnant à des affairistes obnubilés par le profit, Olivetti a trahi son fondateur, et maudit son nom.”

Erri de Luca, écrivain

Page de gauche. En haut, le maire d’Ivrea Stefano Sertoli, sympathisant de la Ligue. À droite, à La Serra.

En bas, les bâtiments des anciens services dédiés aux salariés d’Olivetti (biblio-thèque...). Italo Cossa-vella, libraire désabusé.

Le Palais des Offices, encore occupé par des employés d’Olivetti, héberge aussi d’autres sociétés.



••• (Suite de la page 47) *convaincu que la beauté sauverait le monde, comme disait Dostoïevski*, raconte-il. *Les ouvriers étaient investis d'une mission allant bien au-delà de la fonctionnalité de l'objet. De mon côté, je travaillais main dans la main avec les ingénieurs. Avec le temps, la fabrication a été délocalisée en Asie, je devais respecter plus de règles… Inexorablement, le groupe a périclité. Et avec lui, une certaine conception du design.* »

En 1978, un proche des Agnelli, le Turinois Carlo De Benedetti, prend les rênes de la firme. Et accélère sa normalisation, au fil de montages hasardeux. « *En se donnant à des affairistes obnubilés par le profit, Olivetti a trahi son fondateur, et maudit son nom* », se désole Erri De Luca. L'écrivain napolitain, ex-ouvrier de la Fiat, s'est engagé publiquement pour que les anciens d'Olivetti, victimes de l'amiante, soient mieux dédommagés. Comme son confrère allemand Günter Grass, qui leur a dédié l'un de ses ultimes poèmes, il a longtemps écrit sur des machines piémontaises : « *Je ne tape qu'avec les index, j'aime le bruit ouaté des touches, et celui de la sonnette qui annonce la fin de la course du chariot.* » Aujourd'hui, Olivetti, n'est plus qu'une branche annexe de l'opérateur Telecom Italia. Ses effectifs sont passés de 75 000 à moins de 500 employés, majoritairement parqués dans un édifice maussade, en banlieue romaine. « *On produit des caisses enregistreuses et des imprimantes "cloud based", ainsi que des "digital solutions" pour les "smart cities"* », anglicise le porte-parole de la marque. Finie la poésie olivettienne.

Et pourtant, elle est encore là, cachée derrière les murs de la ville. « *Ivrea est un endroit singulier, peuplé de frappadingues* », juge Sergio Rizzo, qui y a grandi. Le vice-directeur du quotidien *La Repubblica* évoque son cousin, ouvrier chez Olivetti : « *Sa lubie, c'était les animaux. Il a eu des serpents, des singes, un puma, un lion, qui a fini par lui bouffer le matelas. Et même une léoparde, Aria. Un jour, elle s'est échappée, il était en chaîne de montage, j'ai dû aller la chercher partout dans la ville.* » Le journaliste veut y lire un symbole de la fougue qui traverse encore Ivrea : « *Adriano a inoculé une folie contagieuse. Si vous recensez toutes les personnalités créatives qui viennent d'ici, le ratio est impressionnant pour une ville de cette taille : des cadres de Google Italie, de la maison d'édition Einaudi…* » Alberto Zambolin en fait partie. À Londres, en tant qu'analyste financier, il a amassé un petit pécule. Il a tenu à le réinvestir, avec une douzaine d'associés, là où a débuté l'utopie Olivetti, via Guglielmo Jervis. Dans les anciennes usines, sur 40 000 mètres carrés, il s'apprête à ouvrir un incubateur d'entreprises spécialisées dans « l'innovation sociale », en partenariat avec plusieurs universités européennes. Cet animal-là insiste sur le miel que continue de produire la ruche piémontaise : « *Voyez-y un effet d'Olivetti ou du carnaval, mais il existe plus d'une centaine d'associations*, bourdonne-t-il. *C'est un tissu exceptionnel.* » Gianmario Pilo, libraire et éditeur, renchérit : « *Ivrea est une Ferrari aux roues dégonflées, mais ça reste une Ferrari.* » En 2013, ce gaillard au gabarit de panda a créé La Grande Invasione, un festival littéraire qui attire 30 000 personnes, début juin. Il se balade avec sa dernière publication, un manifeste collectif pour « une république d'Europe ». « *Mon père, ouvrier, a découvert la littérature dans la bibliothèque Olivetti. Le nombre de librairies s'effondre partout, sauf à Ivrea : depuis que je suis né, il y en a sept.* » Certes, mais dans quel état ? Italo Cossavella, lui aussi, est libraire. Du genre atrabilaire. « *Ivrea est devenue la ville la plus vieille de la région*, maugrée-t-il. *En quarante ans, nous avons perdu 7 000 habitants. J'avais dix salariés ; je suis seul, aujourd'hui.* » Dans les années 1980, c'est grâce à lui que The Smiths ou Nico ont chanté de ce côté-ci des Alpes. Ses initiatives récentes – des festivals de littérature latino ou d'anthropologie, la reprise d'un cinéma de quartier… – se sont toutes cassé les dents.

Au début des années 1970, Olivetti figurait parmi les quinze entreprises où les diplômés japonais rêvaient de travailler. Plus de quarante ans plus tard, le taux de chômage des moins de 25 ans, à Ivrea, dépasse les 30 %. La jeunesse, ici, c'est le collectif Ivreatronic qui s'en fait l'écho. Cheveux platine, survêts fluo et tronches de « teufeurs » décalqués, ces drôles d'oiseaux de nuit font baisser à eux seuls la moyenne d'âge de la ville. En 2016, la star de la bande, Cosmo, tourne un clip en pleine bataille d'oranges; depuis, des hordes juvéniles accourent à chaque carnaval, en quête de pulsations fortes. Dans un ou deux étés, ils espèrent rassembler 20 000 personnes lors d'un grand festival, sur les rives de la Doire. « *Les zones industrielles sinistrées sont souvent fertiles pour les musiques électroniques : regardez Detroit, la Ruhr ou Ivrea*, analyse Mattia Barro, qui a débuté sa carrière sous le nom de

"Tous nos parents, ou presque, travaillaient chez Olivetti. Allez savoir, notre élan communautaire, nos extravagances viennent peut-être de là."

Mattia Barro, musicien



Page de gauche, des membres du collectif Ivreatronic (de gauche à droite, Fabio Fabio, Daniele Gas, Splendore, Cosmo et Enea Pascal).

La Talponia, dont l'architecture a inspiré celle du siège d'Apple en Californie. Le bâtiment, qui hébergeait des employés d'Olivetti de passage, a été transformé en appartements.

L'Orso (l'ours), et la poursuit sous celui de Splendore. *Tous nos parents, ou presque, travaillaient chez Olivetti. Allez savoir, notre élan communautaire, notre goût pour la belle ingénierie, nos extravagances viennent peut-être de là.* » À l'un de ses enfants, Cosmo a donné Adriano pour deuxième prénom. Un hommage au grand homme, admet-il de sa voix sensuelle : « *Ma famille a émigré de Vénétie et de Campanie pour trouver du boulot… C'étaient de vrais cocos, bien énervés, faisant grève à la moindre occasion… Mais ils tenaient en haute estime leur patron.* » Marco Jacopo Bianchi, c'est son vrai nom, a 37 ans. Il a étudié la philo à Turin, enseigné l'histoire à des gamins en décrochage : « *Je me suis longtemps tenu en retrait de la politique, par désenchantement et désinvolture, comme toute ma génération. Mais je me rends compte à quel point notre aventure est politique* », lâche-t-il, les larmes aux yeux, dans le resto de sa femme – L'Aquila Nera (« L'Aigle noir »). Au premier tour, il a voté Stefano Sertoli, le candidat soutenu par Salvini. « *C'était pour la blague, un copain performeur figurait sur sa liste...* » Depuis son élection, il ferraille contre les mesures de sécurité drastiques du maire, visant à réduire les comas éthyliques durant le carnaval.

Son truc à Sertoli, c'est moins le *logos* que la logistique. De tous les candidats, il était le seul, fanfaronne-t-il, à défendre le projet d'ouverture d'un supermarché, près de la gare. « *Ça apportera de l'emploi !* », veut croire cet ex-gauchiste milanais, qui a fait carrière dans la presse sportive, en qualité de manageur. « *Ma coalition n'a rien de raciste*, défend-il. *Elle vise d'abord à redynamiser la ville, que la gauche avait laissée dépérir !* » Quand on évoque le délabrement du patrimoine olivettien, sa faconde se tarit subitement : « *Comment mettre en valeur ces trésors ? La majorité des bâtiments appartient à des entreprises ou des particuliers…* », élude l'élu. Bien sûr, il regrette qu'il soit si compliqué de visiter une splendeur telle que le Palais des Offices, ses escaliers de marbre et de bois, son puits de lumière alvéolée. Mais les projets fourmillent, assure-t-il. Stefano Boeri, un architecte milanais célèbre pour ses tours végétales, travaille sur le nouveau plan d'urbanisme de la ville. « *Et on parle de constituer un pôle muséal, dans les usines historiques…* » Avec une douzaine d'associés, Sertoli vient d'en transformer une portion en club de gym, spa, institut de beauté et restaurant. Là où ses rivaux du Mouvement 5 étoiles organisent depuis 2017 un symposium annuel de futurologie… « *Les terrains de tennis d'Adriano sont à l'abandon*, soupire-t-il, *pourquoi ne pas y ouvrir un centre sportif ? Les jeunes en crèvent d'envie.* » Comme chaque année, le carnaval s'achève sur un rituel : les « Funérailles », suivies du « Mercredi des cendres », qui marque le début du carême. « *Voilà ce qui reste de l'esprit olivettien : des braises, qui virevoltent Dieu sait où* », s'élance le maire. Son regard est à leur image – il enjambe le pont Olivetti, puis se perd dans le lointain.



Ci-contre, lors des rites de la Théophanie (l'Épiphanie orthodoxe, le 6 janvier), les femmes du village de Breb, dans la région de Marmatie, portent des foulards traditionnels.

Page de droite, durant cette même fête, à Breb, les hommes revêtent un manteau traditionnel appelé « *guba* ».

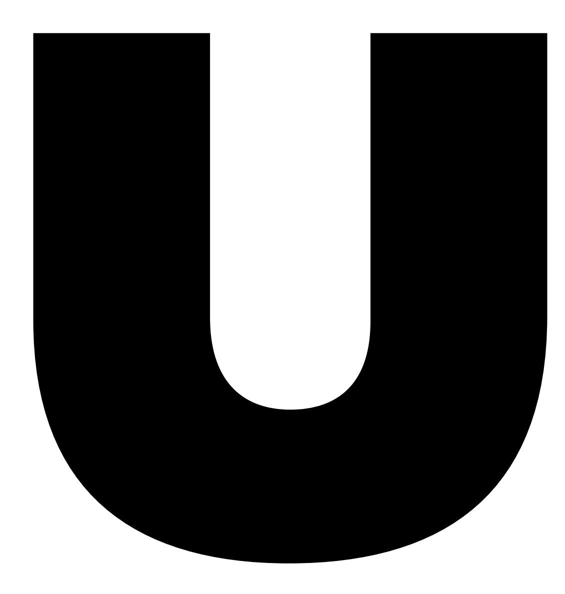


Le Portfolio

Hautes coutumes.

En Roumanie, les fêtes païennes et religieuses sont l'occasion pour les villageois des régions rurales de revêtir leurs habits traditionnels. Dans son projet "Ethnographies", la photographe Felicia Simion explore les usages ancestraux et les costumes populaires de son pays. Des images qui, au-delà du folklore, sont autant un travail d'artiste que d'anthropologue.

PHOTOS **FELICIA SIMION** — TEXTES **MIREL BRAN**



NE PHOTO, CE N'EST PAS UNE HISTOIRE D'IMAGE MAIS L'HISTOIRE D'UN PARCOURS QUI SE TERMINE PAR UNE IMAGE. Souvent, ce parcours est sinueux et plein de surprises. Pendant les vacances, âgée de 5 ans, la petite Felicia Simion prenait ses premières photos avec un appareil à deux sous qui traînait toujours dans les valises de ses parents. *« J'avais la tâche de prendre mes parents en photo*, se souvient-elle, *mais tous les clichés penchaient un peu à gauche ou à droite, et sur la plupart d'entre eux la moitié du cadre était occupée par mon doigt égaré devant l'objectif. »*

Une bonne étoile veille sur l'enfant née à Craiova, ville industrielle située dans le sud-ouest de la Roumanie, chef-lieu de la région d'Olténie, une sorte de Sicile de l'Europe de l'Est. Les « Oltens » n'ont pas la cote en Roumanie où ils sont surnommés *« Schmeckers »*, de gros malins bavards et pas très fiables. Les clichés ont la vie dure, mais Felicia a su les casser. En 2016, elle obtient sa licence à l'Université nationale des arts à Bucarest, et deux ans plus tard un master en ethnologie et anthropologie. *« J'ai beaucoup aimé l'anthropologie visuelle car je suis une passionnée de la campagne et de la Roumanie profonde*, explique-t-elle. *Mais j'ai décidé d'arrêter d'étudier la photographie d'une manière institutionnelle. Je me sens plus à l'aise si*

Felicia Simion



Page de gauche, de jeunes hommes habillés pour la fête orthodoxe de saint Jean-Baptiste (le 7 janvier). Pendant ces festivités, ils aspergent les villageois avec de l'eau bénite et dansent en bénissant les femmes célibataires.

Ci-dessus, le 1er janvier, en Olténie. Un adolescent se livre à la danse païenne du « bouc », pratiquée entre Noël et le Jour de l'an dans diverses régions de Roumanie.

je me donne la liberté de faire des erreurs et de chercher ma propre voie. À la base d'une photo il y a toujours une émotion, et ce qui m'intéresse, c'est l'expérience vivante qui m'amène à la photo. De ce point de vue, la Roumanie est une bénédiction. » Elle a à peine 25 ans, et ses photos figurent dans le *New York Times* et font la couverture de dizaines de livres de Paulo Coelho, Margaret Atwood, Mo Yan, Jason Matthews, Lisa Unger, David Baldacci, Sophie Avon et autres plumes de la littérature mondiale. La petite fille timide de Craiova venge un peu sa ville natale.

Felicia Simion se revendique du mouvement *« Fine Art »*, un concept très large dans lequel une photographie n'est pas censée montrer une réalité extérieure comme dans le photojournalisme, mais doit faire ressentir la vision intérieure de l'artiste. *« J'aime bien nager dans des eaux très étendues où je me retrouve moi-même*, explique-t-elle. *J'ai du mal à faire la liste des photographes qui m'ont inspirée. Je vis à l'époque d'Instagram et l'offre est énorme. Je suis plus attirée par des thèmes visuels que par des photographes et des écoles. »*

Identité, enfance, tradition, maternité et transition sont les thèmes que Felicia Simion étudie avec constance. Elle explore le costume populaire roumain sous toutes ses formes. *« Porter un costume traditionnel est une marque de l'atemporalité qui mêle l'esthétique et l'émotion. Les paysans roumains portent encore des vêtements traditionnels non seulement à l'occasion de fêtes contemporaines, mais aussi lors de fêtes qui remontent à la nuwit des temps. Mes photos sont une façon de leur exprimer ma reconnaissance car ils m'offrent des moments de culture vivante. »*

Comme beaucoup de jeunes gens de sa génération, elle ne veut pas quitter son pays, où elle compte s'enraciner après une longue série de voyages à l'étranger. *« La Roumanie est si vivante du point de vue visuel que j'ai du mal à me projeter ailleurs*, dit-elle. *J'ai fait le tour de l'Europe en train parce que j'aime bien prendre des photos depuis une fenêtre. J'ai vu des paysages majestueux en Occident, mais là-bas il me manque quelque chose. Quand j'ai traversé la Transylvanie, j'étais littéralement scotchée à ma fenêtre. Je crois que le voyage est plutôt un prétexte pour rentrer chez soi. »*

« Ethnographies », Centquatre-Paris,
5, rue Curial, Paris 19e,
dans le cadre du festival Circulation(s).
Jusqu'au 30 juin. www.104.fr





Felicia Simion





Page de gauche, à gauche, à Cincu, en Transylvanie. La coutume de l'Urzeln (« *Fuga Lolelor* », en roumain) est destinée à effrayer l'hiver et les mauvais esprits, avec l'aide d'objets rituels, comme des masques de démon, des cloches ou des fouets en cuir.
À droite, à Cincu, lors des fêtes de l'Urzeln.

Ci-dessus, à gauche, à Breb. Certaines maisons d'architecture traditionnelles sont décorées avec des pots, signe que la Pâque orthodoxe se prépare.
À droite, à Breb. Pendant la semaine sainte, les villageois se livrent à un nettoyage complet des effets de la maison (couvertures, serviettes, draps, rideaux, tapis), activité faisant partie des rites de purification de la Pâque orthodoxe.



Ci-dessus, à Breb, nettoyage des tapis de l'église du village en vue de la Pâque orthodoxe.

Page de droite, à Cincu, pendant les festivités de l'Urzeln.

Felicia Simion





À la pointe nord-ouest d'Ischia, l'Hôtel Mezzatorre domine la mer.

Le retour d'une île.

CLARK GABLE, LIZ TAYLOR, ALBERTO MORAVIA OU TRUMAN CAPOTE VENAIENT S'Y RESSOURCER. LUCHINO VISCONTI Y EST ENTERRÉ. PRISÉE DES PERSONNALITÉS DANS LES ANNÉES 1960, ISCHIA DANS LA BAIE DE NAPLES A LONGTEMPS ÉTÉ ÉCLIPSÉE PAR CAPRI. L'ÎLE VOLCANIQUE S'APPRÊTE À CONNAÎTRE UN NOUVEL ÂGE D'OR AVEC LA REPRISE DE L'HÔTEL MEZZATORRE PAR LE PRESTIGIEUX GROUPE PELLICANO.

PAR **AURORE MAGARI** — PHOTOS **MICHELA PALERMO**



Le château Aragonais abrite l'Hôtel Il Monastero.

DANS UN MERVEILLEUX FILM DE BILLY WILDER, Jack Lemmon incarne un industriel très américain et très pressé dont la vie est changée à jamais par son passage sur une île de la baie de Naples. L'œuvre a pour titre *Avanti !*, et pour toile de fond Ischia. S'il débute avec l'histoire tragi-comique d'un homme venu récupérer la dépouille de son père mort accidentellement un soir de pleine lune, ce long-métrage n'en est pas moins un bel essai sur la vie telle qu'on veut la mener et, in fine, sur le bonheur. Pour goûter un peu à ce dernier, Ischia, la plus grande des quatre îles Phlégréennes, est en effet un choix éclairé.
En y posant le pied après trois quarts d'heure d'hydroglisseur, on comprend mieux cette réplique du film : *« L'Italie n'est pas un pays, c'est une émotion. »* Des émotions, pourrait-on renchérir, tant chaque région, chaque ville possède son propre caractère, son propre accent. L'île d'Ischia, pourtant si proche de Naples, est bien loin de son bouillonnement. Belle alanguie (au sous-sol volcanique, tout de même), elle partage volontiers ses bienfaits avec le visiteur : une végétation luxuriante aux parfums de pins et d'agrumes, un climat quasi idyllique, des sources thermales, une mer accueillante atteignant les 32 °C par endroits et, ce qui ne gâche rien, un vin parmi les meilleurs d'Italie. Parfois injustement caricaturée comme un repaire de curistes allemands en sandales, Ischia a longtemps été éclipsée par la très chic Capri. L'équilibre des forces pourrait être en train de changer. Dans la saga à succès *L'Amie prodigieuse,* d'Elena Ferrante, le personnage principal se rend plusieurs fois sur l'île, inspirant de nouveaux touristes – français et anglo-saxons en particulier –, curieux de découvrir la plage des Maronti, son sable chauffé par les dégagements de vapeurs qui émanent du sol ou sa *cavascura*, piscine thermale en plein air creusée dans le tuf. Autre indice, et non des moindres : la reprise du Mezzatorre, l'un des plus beaux hôtels de l'île, par la famille italo-américaine Sciò, déjà propriétaire d'Il Pellicano, en Toscane, et de La Posta Vecchia, près de Rome, deux établissements prestigieux qui accueillent chaque saison grandes familles italiennes et personnalités du cinéma, du design, de la mode ou de l'art.
Cet hôtel 5-étoiles domine la côte nord-ouest, en marge du mystérieux bois de Zaro où seul le chant des oiseaux trouble le murmure des vagues. Sa « demi-tour » *(mezza-torre)* a été construite au XVe siècle pour défendre la baie des invasions sarrasines. De là-haut, on bénéficie d'une vue imprenable sur la crique privée de l'hôtel et sa piscine d'eau de mer en terrasse, et on distingue, en cherchant à travers les arbres, la fascinante villa La Colombaia, ancienne demeure de Luchino Visconti aujourd'hui laissée à l'abandon – le cinéaste repose dans le jardin. *« C'est un endroit magique »,* estime Marie-Louise Sciò. La présidente et directrice artistique du groupe Pellicano n'était jamais venue à Ischia avant l'aventure Mezzatorre. On •••





Ci-dessus. la villa
La Colombaia,
propriété et
dernière demeure
de Luchino Visconti.

À droite. Le parc
thermal de Fonte
delle Ninfe
di Nitrodi (« source
des nymphes »).

Ci-contre.
Au restaurant de
l'Hôtel Mezzatorre.

••• l'attendait en des lieux plus balisés – à Capri, par exemple. Elle semble heureuse de déjouer nos prévisions : *« Capri est magnifique mais peut-être un peu trop bien "peignée". Ici c'est encore assez sauvage, c'est une île authentique. »* Grâce à l'aura dont jouit son groupe, elle espère attirer un tourisme haut de gamme qui jusqu'ici était plus enclin à choisir Capri ou la Côte amalfitaine. *« Ischia a eu un moment de gloire dans les années 1960, puis il y a eu un creux »,* explique-t-elle.

SON ÂGE D'OR, L'ÎLE LE DOIT D'ABORD À UN HOMME, le Milanais Angelo Rizzoli, célèbre patron de presse, éditeur, entrepreneur et producteur de cinéma (d'Antonioni ou de Fellini). Dans les années 1950, il investit ses fonds personnels dans la transformation de cette île d'agriculteurs, de pêcheurs et de viticulteurs en destination de premier plan. Hôtels, établissements thermaux, et même un hôpital, celui que certains appellent encore « Papa Rizzoli » offre à Ischia un mythe sur mesure. L'épicentre de l'île est alors Lacco Ameno, bourgade du bord de mer où se croisent Paul Newman, Sophia Loren, Clark Gable, Liz Taylor et une foule d'aristocrates cosmopolites. Tandis que, en 1957, Charlie Chaplin y donne la première européenne de son film *Un roi à New York,* Truman Capote, Alberto Moravia, Pier Paolo Pasolini, Luchino Visconti et Elsa Morante trinquent au Caffè Internazionale dans le très pittoresque village voisin de Forio. À quelques pas de là, le compositeur anglais William Walton et son épouse Lady Susana profitent du sol extrêmement fertile pour créer « La Mortella » qui deviendra l'un des plus beaux jardins botaniques d'Europe, aujourd'hui ouvert au public. *« Ce sont des cycles et je pense que c'est en train de revenir »,* prophétise Marie-Louise Sciò, qui fait mine de ne rien pouvoir dire quand on lui demande si le groupe Pellicano projette de faire entrer la villa La Colombaia dans le giron du Mezzatorre. Parmi les « cocktails signature » de l'hôtel, on trouve en tout cas le Visconti (gin, pamplemousse, sirop de fraise)…

En voiture, le tour de l'île se parcourt en une journée ou en une semaine, tant Ischia regorge de richesses. Pour s'en convaincre il suffit de pénétrer l'enceinte du superbe château Aragonais, forteresse perchée sur un rocher volcanique et offrant des points de vue sublimes sur l'île et le golfe de Naples. Se promener sur le verdoyant mont Épomée et son cratère culminant à 789 mètres, tester l'un des nombreux parcs thermaux, explorer le borgo di Sant'Angelo, élu plus beau village d'Italie par le magazine *National Geographic,* ou simplement goûter ne serait-ce qu'une gorgée de la « source des nymphes », perdue dans la campagne du côté de Buonpane et surplombant le rivage sud de l'île. Cet endroit très particulier, déjà prisé des Grecs pendant l'Antiquité, fut un lieu sacré pour les Romains, comme en témoignent les marbres votifs découverts sur place. Il reste aujourd'hui un site exceptionnel où jaillit une eau à 28 °C aux propriétés thérapeutiques avérées. Nombreux sont les locaux à venir boire à cette fontaine de jouvence ou se prélasser, alternant douches et bains de soleil dans un petit parc construit en terrasses au milieu des buissons de myrte et autres plantes aromatiques. C'est ici que revient ce bon mot d'un barman du Mezzatorre qui aurait très bien pu être prononcé par l'un des acteurs du film de Billy Wilder dont l'intrigue se déroule… dans un hôtel de luxe : *« Je ne sais pas si ailleurs c'est l'enfer mais ici, on se rapproche du paradis. »* Ⓜ

Les jardins La Mortella, créés par le compositeur britannique William Walton et son épouse.

CARNET PRATIQUE

Y ALLER
A/R Paris–Naples à partir de 98 € avec Air France.
WWW.AIRFRANCE.FR
Bateau Naples – Ischia Porto, à partir de 29,50 € l'A/R avec Alilauro.
WWW.ALILAURO.IT

SE LOGER
HÔTEL MEZZATORRE
Tour ocre rouge, mer, pins parasols : le beau profil du bâtiment principal de l'hôtel suffit pour tomber sous le charme de ce 5-étoiles.
À PARTIR DE 324 € LA NUIT EN CHAMBRE DOUBLE AVEC PETIT DÉJEUNER.
WWW.MEZZATORRE.IT

IL MONASTERO
Dans l'enceinte du château Aragonais et, plus précisément, dans l'ancien monastère des Clarisses, cet hôtel propose 20 chambres à la décoration sobre. À l'arrière, un jardin-potager ouvert aux hôtes.
À PARTIR DE 105 € LA CHAMBRE DOUBLE AVEC PETIT DÉJEUNER.
WWW.ALBERGOILMONASTERO.IT/

MANGER
LA CUCINA, IL MONASTERO
Saveur, légèreté et tradition sont les maîtres-mots de ce restaurant dont la cuisine s'élabore à partir des produits du verger, de la vigne et du potager bio du monastère. Depuis la terrasse, panorama exceptionnel sur Ischia Ponte.
RÉSERVATION OBLIGATOIRE. +39-081/992435

RAPPORTER
De la vaisselle de la fabrique de céramique Mennella qui avec ses 500 ans d'histoire s'inscrit dans la grande tradition du travail des terres cuites.
WWW.MENNELLA.IT

Une bouteille du cépage local, le biancolella – et surtout le Vigna del Lume d'Antonio Mazzella, vainqueur ces deux dernières années du prix du meilleur vin blanc du pays au salon Vinitaly.
WWW.ISCHIAVINI.IT

FÉTICHE

Compagnie aérienne.

Depuis 2006 et la mise en place de restrictions concernant les liquides autorisés en cabine, préparer sa trousse de toilette avant un trajet en avion relève souvent du casse-tête. Pour ceux qui préfèrent garder leur bagage en cabine, certaines marques (Aēsop, Nuxe, Chanel, Susanne Kaufmann…) ont développé des kits cosmétiques spécifiques. Les produits vont droit au but et les contenances sont réduites, quoique plus généreuses que de simples échantillons. Dans une jolie aumônière de tissu, Oh My Cream propose une trousse originale composée d'une huile de soin repulpante (8 ml) et de trois produits essentiels à appliquer dans l'ordre pour un nettoyage parfait : l'Huile démaquillante (30 ml), suivie de l'Émulsion nettoyante (50 ml) puis, deux fois par semaine, la Poudre exfoliante (12 g). Pensé pour le voyage, ce format est aussi un bon moyen de découvrir l'univers d'une marque, avant de s'offrir les produits en taille réelle. *C. Dh.*

KIT DE VOYAGE RÉPARATEUR, OH MY CREAM, 39 €.
WWW.OHMYCREAM.COM



ESPRIT DES LIEUX

Terre promise.

PAR **FIONA KHALIFA**



Le 5 juin 1983, à 23 ans, Yannick Noah remportait la finale de Roland Garros contre le Suédois Mats Wilander.



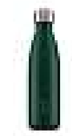
LE POLO.
Modèle Boxy en coton manches ballon, Lacoste.
www.galerieslafayette.com



LE CHAPEAU.
En coton réversible, La Veste, 145 €.
www.lavestelaveste.com



LE PANIER.
En feuilles de palmier, Roland-Garros, 65 €.
www.boutique.rolandgarros.com



LA BOUTEILLE ISOTHERME.
500 ml, Chilly's Bottles, 24,90 €.
www.fleux.com

Jean-Yves Rusznieswki/Corbis/Getty Images

POSTS ET POSTURES

#toureiffel.

LES ACCROS DES RÉSEAUX SOCIAUX NE CESSENT DE METTRE EN SCÈNE LEUR VIE À COUPS DE HASHTAGS ET DE SELFIES, LANÇANT LA TENDANCE (OU PAS). CETTE SEMAINE, EN COMPAGNIE D'UNE GRANDE DAME.

PAR **CARINE BIZET** — ILLUSTRATION **ALINE ZALKO**

CENT TRENTE ANS TOUT ROND QU'ELLE DRESSE SA TÊTE MÉTALLIQUE au bout du Champ-de-Mars à Paris. Plus de deux millions de personnes lui ont consacré un hashtag. La grande « dame de fer », superstar du tourisme ? La tour Eiffel est surtout un alibi malencontreux pour des clichés comme on n'en fait (presque) plus sur les cartes postales – oui, ces trucs en carton glacé de la préhistoire numérique qu'on s'envoyait par La Poste avec un timbre pas toujours autocollant. Eu égard à ses 130 ans et aux cérémonies afférentes, la tour Eiffel est immortalisée de nuit, nimbée de lumières multicolores. Las Vegas, Disneyland et Ibiza à côté, c'est de l'éclairage d'amateurs. Madame la maire sentira sans doute passer la facture. En attendant, cela occupe les internautes fans d'ampoules qui clignotent car c'est photogénique, on peut pas dire.

Le #toureiffel sert d'abord de fond à selfie. Sur beaucoup d'images, elle est le machin flou à l'arrière-plan derrière un humain qui prend la pose comme dans sa salle de bains ou devant un miroir d'ascenseur. C'était bien la peine de sortir pour faire ça. À moins que la génération Instagram n'ait déjà génétiquement mutée et ne puisse s'empêcher de prendre ces poses à la moindre apparition d'un objectif ?

Le selfie « pouet pouet » est également populaire. Ceux qui font semblant (effet optique aidant) de mettre la main sur le haut du monument sont les mêmes qui posent en « soutenant » la tour de Pise ou en se « piquant » le doigt sur le sommet d'une pyramide. De bons comiques 2.0 qui font passer les blagues Carambar pour du Pierre Desproges.

Il ne faudrait pas oublier les rois du selfie « Disney mis en scène par Barbara Cartland ». Chez eux, bisous, ballons, champagne et fleurs servent d'accessoires à des mises en scène dont seules les *rom-com* américaines n'auraient pas honte. Le plus drôle est que cette catégorie regroupe sans distinction aucune



les fans de premier degré sirupeux et ceux qui se veulent ironiques sur la question. Mais qu'ils en prennent bien conscience : dans un fil Instagram, ces images font le même effet. Oups !

Enfin, mention spéciale aux décalés, ceux qui n'hésitent pas à hashtaguer toureiffel l'Arc de triomphe ou tout autre monument parisien. Ces rois de l'approximation architecturale et géographique confondent sans doute la « Joconde » et la « Vénus de Milo », mais tant que c'est dans le même guide, ça ne compte pas hein. Pendant ce temps, imperturbable, la « dame de fer » continue de faire admirer ses volumes contondants et égratigne, métaphoriquement parlant, le sillon interfessier de tous ceux qui persistent à dire qu'ils viennent « sur » Paris et non « à » Paris.

LIBREMENT INSPIRÉ

Étoiles de mer.

DEPUIS 2007, CHRISTOPHE VÉROT CRÉE DES MAILLOTS DE BAIN POUR HOMME. CET ÉTÉ, SES MODÈLES REPRENNENT LES CARRELAGES DU GRAND HÔTEL PARCO DEI PRINCIPI, SUR LA CÔTE AMALFITAINE, CONÇU PAR L'ARCHITECTE GIO PONTI EN 1960.

PAR **VICKY CHAHINE**



Lorsqu'il lance sa marque de maillots pour homme, Robinson les Bains, en 2007, Christophe Vérot a en tête le James Bond de Sean Connery et l'esthétique des années 1950 et 1960. Ces dernières saisons, il a notamment puisé dans l'œuvre de Vasarely et l'architecture de La Grande-Motte. *« Cet été, c'est au tour de l'Hôtel Parco dei Principi en Italie, conçu de A à Z dans les années 1960 par Gio Ponti (1891-1979), des têtes de lit aux meubles en passant par les appliques,* explique le fondateur. *C'est l'un des rares architectes qui a dessiné des meubles, des bâtiments, des imprimés, des fresques et même des bateaux de croisière. »* Planté en haut d'une falaise à Sorrente sur la côte Amalfitaine, l'hôtel, restauré dans son jus et aujourd'hui 5-étoiles, a gardé son camaïeu de bleus qui dialoguent avec le blanc, notamment sur les carrelages géométriques ou figuratifs selon les endroits. *« Cette saison, nous proposons quatre motifs qui reprennent ceux des carrelages du Parco dei Principi, dont celui en forme d'étoile que Ponti avait imaginé pour le lobby. Nous avons simplement revu les proportions et les couleurs sont un peu moins tranchées que celles d'origine. »* Un motif graphique disponible dans les cinq formes de shorts et les trois types de slips proposés par la marque, entièrement confectionnée au Portugal.



Short Oxford court en polyester, Robinson les Bains, 155 €. www.robinsonlesbains.com

VU SUR LE NET

Ailes du plaisir.

***« Démocratiser le plus vieux rêve de l'humanité » :* l'ambition d'Emeric de Waziers, cofondateur de Wingly, laisse songeur. Sur le modèle de Blablacar, cette plateforme propose de mettre en relation des pilotes d'avion privé certifiés (ils doivent fournir numéro de licence et certificat médical à l'inscription) avec des voyageurs curieux de nouvelles expériences. L'occasion de tester le voyage en avion privé à prix abordable (environ 45 € pour une balade de trente minutes), au départ de toute la France, avec une offre régulière autour de Paris, Bordeaux et la Côte d'Azur. Mais aussi des escapades à Deauville, des vols au-dessus des côtes sauvages de Bretagne ou un week-end toscan. Pour un cadeau original, à condition de fermer les yeux sur l'empreinte carbone de ce luxueux plaisir.** *N. Lq.*

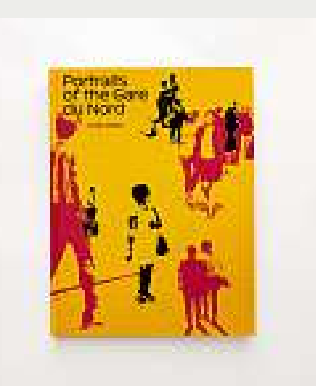
www.wingly.io/fr



LECTURE DE SALON

Vies de quartier.

Pages : 224 — **Poids :** 1,2 kg
Dimensions : 286 × 219 cm
Palette graphique :



Chaque jour, plus de 700 000 voyageurs transitent par la gare du Nord, dans le 10e arrondissement de Paris. Pour faire découvrir le quartier à ses clients, le 25hours hotel Terminus Nord, ouvert en janvier à deux pas de la gare, a demandé à Alex Toledano, cofondateur d'une agence de conseil en images, de dresser le portrait de 19 figures locales. Julie, qui tient le Walrus, un café-disquaire rue de Dunkerque, Medhi, colleur d'affiches, ou encore Jocelyn, styliste d'origine congolaise qui tient la boutique Sape & Co rue de Panama, se racontent et livrent leurs adresses favorites. Sous le le regard des photographes Juliette Abitbol et d'Édouard Sanville, le quartier revêt un nouvel attrait. *N. Lq.*

Portraits of the Gare du Nord, d'Alex Toledano, Visto Images, 45 €. Disponible dans les chambres de l'hôtel et à la vente au public au 25hours hotels Terminus Nord.

Héléna Kadji/ M Le magazine du Monde. Hôtel Parco dei Principi, Sorrento. Robinson les Bains. Wingly

VARIATIONS

Sec plus ultra.

Concurrencée depuis quelques années par la fouta, linge de coton tissé traditionnellement utilisé dans les hammams tunisiens, la serviette de plage fait de la résistance. Moins légère et moins adaptée à la fonction paréo, elle reste pourtant plus moelleuse, plus douce. En un mot, plus confortable. Et alors que la fouta est souvent rayée, la serviette est un terrain d'expression infini : des modèles unis et indémodables chez les célèbres marques de maillot Eres et Vilebrequin, imprimés comme un carré de soie géant chez Hermès ou graphiques chez La Serviette Paris, jeune maison qui propose un service de broderie personnalisable. Un bon moyen de ne pas se faire voler sa serviette sur la plage. *F. Kh.*

DE GAUCHE À DROITE, TAPIS DE PLAGE 3 SURFS, HERMÈS, 440 €. WWW.HERMES.COM
DRAP DE PLAGE COLORIS EAU DOUCE, ERES, 95 €. WWW.ERESPARIS.COM
SERVIETTE DE PLAGE JACQUARD TORTUES, VILEBREQUIN, 70 €. WWW.VILEBREQUIN.COM
SERVIETTE DE PLAGE DANIEL BLEU, LA SERVIETTE PARIS, 79 €. SHOP.LASERVIETTEPARIS.COM



1er juin 2019 — Photo Matthieu Raffard et Mathilde Roussel pour M Le magazine du Monde. Stylisme Fiona Khalifa.



LIGNE DE MIRE

Juge de lignes.

PAR **JEAN-MICHEL TIXIER**

Illustration Jean-Michel Tixier/Talkie Walkie pour M Le magazine du Monde



CI-CONTRE, ROBE EN TAFFETAS DE SOIE, **VALENTINO.**

PAGE DE DROITE, MANTEAU OVERSIZED EN COTON, **MAX MARA.** SACS EN COTON SUPERPOSÉS, **ANDREAS KRONTHALER FOR VIVIENNE WESTWOOD**.



UN PEU DE TENUES

Opéra baroque.

MANCHES SURDIMENSIONNÉES, ÉPAULETTES GÉANTES, ROBES VOLUMINEUSES… L'AMPLEUR ET LA DÉMESURE OCCUPENT LE DEVANT DE LA SCÈNE.

PHOTOS **LÉA COLOMBO** — STYLISME **KAREN LANGLEY**





PAGE DE GAUCHE, VESTE EN COTON À DÉCOUPES ET PULL EN LAINE, **MAISON MARGIELA.** JEANS EN DENIM, **032C COSMIC WORKSHOP.** BASKETS EN TOILE, **MARGARET HOWELL.**

CI-CONTRE, VESTE EN LAINE ET SOIE AVEC BASQUE AMOVIBLE, **CHARLES JEFFREY LOVERBOY.** PANTALON EN CUIR, **BERLUTI.** BOTTES EN CUIR, **CHURCH'S.**





PAGE DE GAUCHE, À GAUCHE, VESTE EN CUIR, **PAUL SMITH.** À DROITE, ROBE EN SATIN, **CELINE PAR HEDI SLIMANE.** CHEMISE EN COTON, **PAUL SMITH.** JEANS EN DENIM, **GUCCI.**

CI-DESSOUS, À GAUCHE, ROBE PORTÉE EN VESTE EN TOILE DE COTON, **YOHJI YAMAMOTO.** ROBE EN POLYESTER, **ISSEY MIYAKE.** ROBE PORTÉE EN CHEMISE EN COTON EFFET VERNI, **ALBERTO ZAMBELLI.** CHAPEAU EN COTON ET POLYESTER, **ISSEY MIYAKE.** À DROITE, TRENCH-COAT EN NYLON, **BOSS.** ROBE EN DENIM, **PROENZA SCHOULER**.

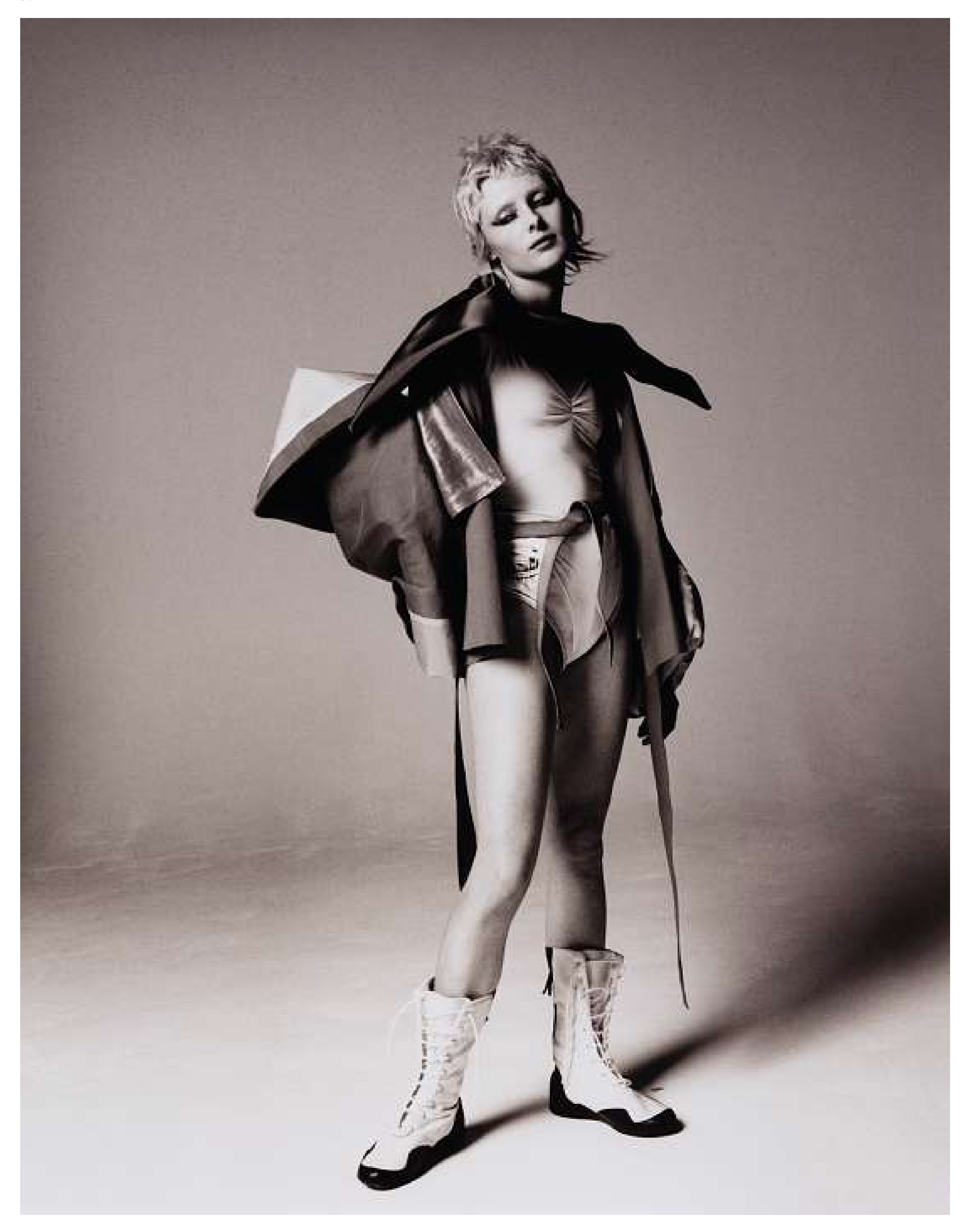






CI-CONTRE, ROBE PORTÉE EN MANTEAU EN TOILE DE COTON, **YOHJI YAMAMOTO.** PONCHO EN NYLON, **CANADA GOOSE.** JEANS EN DENIM, **1017 ALYX 9SM.** SANDALES EN CUIR, **RICK OWENS.**

PAGE DE DROITE, TRENCH EN COTON ET FOULARD EN CUPRO, **RICK OWENS.** BODY EN POLYAMIDE ET CEINTURE EN CUIR, **FORTE FORTE.** CULOTTE EN DENIM, **Y/PROJECT.** BOTTES EN COTON ET CUIR, **YOHJI YAMAMOTO × ADIDAS.**





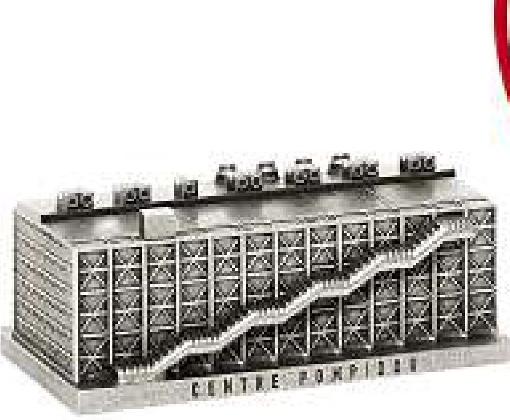
PAGE DE GAUCHE, COL ROULÉ EN COTON, ROBE À BRETELLES EN SATIN, JUPE MOSAÏQUE EN SATIN PORTÉE EN TOP, PANTALON EN LAINE, **PACO RABANNE.** ROBE EN TISSU TECHNIQUE ALUMINIUM **ALBERTO ZAMBELLI.** BOTTES EN CUIR ET COTON, **YOHJI YAMAMOTO × ADIDAS.**

CI-CONTRE, ROBE EN COTON, **MOLLY GODDARD.** JEANS EN DENIM, **MARTINE ROSE.** CHAUSSURES EN CUIR, **CHURCH'S.**

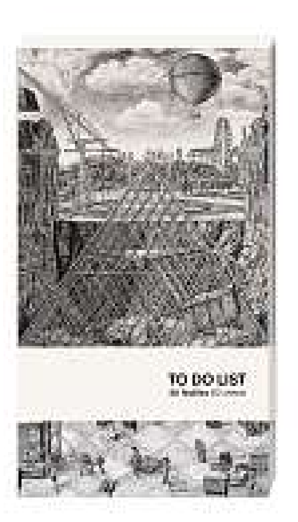


MODÈLES : FLORENCE HUTCHINS @OUI
ALEXANDER CAREY MORGAN @TIAD.
ASSISTANTS PHOTOGRAPHES : DALE CUTTS, GEORGE EYRES, VASILIS KALEGIAS.
ASSISTANTE STYLISTE : MARINA DE MAGALHAES
COIFFURE : SHON HYUNGSUN JU, ASSISTÉ DE DELPHINE BONNET
MAQUILLAGE : MATHIAS VAN HOOF, ASSISTÉ D'ABIGAIL LEMAR
SCÉNOGRAPHIE : MIGUEL BENTO, ASSISTÉ D'AMELIA STEVENS ET DE JAMES CROSS.
DIRECTEUR DE CASTING : NOAH SHELLEY
PRODUCTION : DANNY NEEDHAM

De gauche à droite, une miniature du Centre Pompidou, une assiette de la faïencerie Georges et un bloc-notes créé par JR pour le Louvre.









Les jolis souvenirs de Paris.

MUSÉES ET GRANDS MAGASINS DE LA CAPITALE RELOOKENT LEURS OBJETS TOURISTIQUES. DES CRÉATEURS DE RENOM SONT MÊME SOLLICITÉS POUR DES COLLECTIONS HAUT DE GAMME.

PAR **MARIE GODFRAIN**

LE CENTRE POMPIDOU SE SENT MAL AIMÉ… Les touristes étrangers lui préfèrent la trilogie tour Eiffel-Arc de triomphe-Sacré-Cœur. Aussi le musée a-t-il décidé cet hiver de commercialiser ses propres versions miniatures du bâtiment conçu par Renzo Piano et Richard Rogers. Il a même engagé des vendeurs de rue pour les écouler. Qui aurait pu penser que ce musée à l'avant-garde lors de son inauguration aurait recours à un objet si commun pour accroître sa notoriété? D'autres monuments parisiens collaborent avec de jeunes créateurs pour développer un merchandising de meilleur goût. Comme l'explique Marianne Lesimple, directrice marketing et commerciale de la Réunion des musées nationaux : *« Nous enrichissons notre offre pour dépoussiérer l'image des musées en faisant appel à des artistes. »* Les nouveaux produits dérivés du Louvre sont ainsi signés JR.
Le musée vient aussi de nouer un partenariat avec Swatch, qui a imaginé des designs de montres inspirés de trois tableaux emblématiques. Même volonté de modernisation de la part de la Ville de Paris. *« Nous travaillons sur notre image à travers des objets dérivés qui associent savoir-faire français et créativité »,* déclare Caroline Fontaine, directrice de la communication de la mairie. Lancée en 2014, la collection « Ville de Paris » compte maintenant 320 références allant de thés estampillés Gare du Nord à des assiettes tour Eiffel. *« Pour attirer les voyageurs, les monuments recherchent un esprit ludique qui prend les clichés à contre-pied, et joue de manière décomplexée avec le patrimoine »,* analyse Vincent Grégoire, directeur art de vivre du bureau de tendances Nelly Rodi. À en croire Marielle Dhuicque, directrice de la création de la Faïencerie de Gien, il y aurait un *« engouement »* des touristes pour les souvenirs haut de gamme : *« Les voyageurs acceptent de dépenser plus d'argent pour repartir avec un bout de France. »* En perte de vitesse il y a quelques années, Gien est revitalisée grâce à ses collections de petits objets évoquant Paris, aujourd'hui disponibles dans les musées et les magasins. *« La gamme "Ça, c'est Paris", fabriquée dans le Loiret, a permis à notre collection destinée aux distributeurs touristiques – les boutiques de musée, d'aéroport… –, de bondir de 25 % »,* s'enthousiasme Marielle Dhuicque. *« Les touristes recherchent de la singularité,* abonde le duo aux commandes de la marque Astier de Villatte. *Notre réponse est de revendiquer un côté parisien très personnel, que ce soit dans nos céramiques ou notre guide de bonnes adresses,* "Ma vie à Paris" ». Les grandes enseignes se sont évidemment positionnées sur le créneau : Le Bon Marché a mis en place le corner permanent L'Esprit de Paris ; depuis sa réouverture sur les Champs-Élysées en novembre dernier, Monoprix a développé un espace de 150 m² baptisé « Gifting Paris », décliné dans une centaine de points de vente de la marque. On y vend des serviettes en papier, des boîtes d'allumettes et des sweat-shirts au logo « La vie parisienne », destiné aux millennials, une génération sensible à l'artisanat et aux objets déco. *« On sentait poindre une envie sur le thème de Paris de la part des jeunes voyageurs »,* confie Carole Georges, de la Faïencerie Georges, à Nevers. *« Nous avons choisi de reproduire sur des assiettes la vue sur les toits en zinc avec les monuments au loin. »* L'illustrateur Marin Montagut, quant à lui, propose une série de coussins reprenant les archétypes de la capitale dans un kitsch revisité (CFAO), s'amusant, lui aussi, avec les codes de la ville, entre humour et déclaration d'amour.

Centre Pompidou. Faïencerie Georges. RmnGp

CECI N'EST PAS…

une étiquette bagage.

Dans quelques années, elle aura peut-être disparu, relique d'un temps où prendre l'avion était une aventure. Certaines compagnies proposent déjà aux voyageurs d'imprimer leur étiquette bagage à domicile. Sur certains modèles de valises dernier cri, elle a même été remplacée par un petit écran indiquant toutes les informations utiles au transport en soute. Alexandra Senes, fondatrice de la marque Kilometre.Paris, a détourné cet objet en un bracelet trompe-l'œil. *« Depuis toute petite, je conserve mes cartes d'embarquement et mes étiquettes bagages en souvenir. Et avec un père et deux frères dans l'aviation, j'ai toujours su les déchiffrer. Enfant, je savais mieux reconnaître les modèles d'hélicoptères dans le ciel que les espèces d'oiseaux »*, explique cette infatigable voyageuse. Elle a ainsi dupliqué l'une de ses étiquettes bagages, conservant sa taille oblongue et ses codes graphiques. Mais elle l'a fait confectionner en coton épais, brodée, avec des pressions en guise d'attaches. Au choix pour la destination : quinze aéroports, de Sydney à Los Angeles, Paris ou Zurich. *« On peut les porter en bracelet en faisant un double tour ou les attacher à son bagage… Sauf si on l'enregistre : une hôtesse de l'air m'a déjà demandé de la retirer pour éviter toute confusion. »* Un trompe-l'œil efficace. *V. Ch.*

BRACELET EN COTON, KILOMETRE.PARIS, 100 €. KILOMETRE.PARIS




Au premier étage, galerie et bar sont réservés aux salariés, pour une faire une pause ou se réunir.



Dans le bureau de Sharan Pasricha, le fondateur du groupe, comme dans le reste du bâtiment, les murs ont été laissés bruts.

L'ENVERS DU DÉCOR

Maître d'hôtels.

À LONDRES, PARIS, AMSTERDAM OU CHICAGO, LA CHAÎNE D'HÔTELS THE HOXTON RÉHABILITE DES BÂTIMENTS DE DIFFÉRENTES ÉPOQUES POUR EN FAIRE DES ÉTABLISSEMENTS QUI MÊLENT DESIGN, CULTURE ET ÉVÉNEMENTS. C'EST DANS CET ESPRIT QUE L'ENTREPRISE A TRANSFORMÉ UN PALAIS DE JUSTICE LONDONIEN CLASSÉ POUR Y ACCUEILLIR SON SIÈGE.

PAR **CLAIRE MITCHELL** — PHOTOS **SOPHIE GREEN**

DANS L'EST LONDONIEN, SUR CLERKENWELL GREEN, la Old Sessions House, ancien tribunal de la fin du XVIIIe siècle, est un immeuble classé, historique à bien des égards : dans le roman de Charles Dickens, c'est ici qu'est jugé Oliver Twist, injustement accusé de vol. On s'attendrait à ce que cette façade majestueuse, tout en colonnades et hauts vitraux, abrite un hôtel de ville ou un musée. Personne n'imaginerait y découvrir des bureaux. Pourtant, c'est bien là qu'il y a à peine un an, Sharan Pasricha, fondateur du groupe hôtelier Ennismore, propriétaire des établissements The Hoxton (rue du Sentier à Paris, Londres, Amsterdam, New York, Portland, Chicago et bientôt Los Angeles), a fait déménager 130 de ses 200 salariés. L'entrepreneur a poussé la porte du bâtiment pour la première fois à l'occasion d'un défilé de la marque anglaise Burberry. L'édifice appartient à une famille suédoise, qui l'a restauré et le loue ponctuellement pour des événements. Sharan Pasricha a un coup de cœur. C'est le début de huit mois de négociations avant qu'Ennismore n'obtienne le bail et n'y installe son QG. Et c'est là que le vrai défi commence. Avec sa hauteur sous plafond démentielle, son acoustique compliquée et ses deux siècles d'histoire sur les murs, le lieu n'est absolument pas conçu pour abriter des bureaux : il faudra le rendre fonctionnel pour les salariés sans en trahir l'esprit… *« C'est sûrement l'une des décisions les moins pratiques que j'ai prises »* a l'habitude de plaisanter •••





Des cours de fitness ont lieu au sous-sol, dans les cellules où patientaient les prisonniers de cet ancien tribunal du XVIIIe siècle.

••• Sharan Pasricha. *« Mais au final ces bureaux représentent parfaitement qui on est en tant qu'entreprise et en tant que marque. Je ne peux pas imaginer que l'endroit où nous travaillons ne soit pas en phase avec les espaces que nous concevons pour notre clientèle. »* Depuis l'ouverture de son premier établissement à Shoreditch en 2006, le groupe défend et incarne une vision de l'hôtellerie globale : au Hoxton, on ne fait pas que dormir, on vient voir une expo, on prend le pouls des dernières tendances gastronomiques ou design, on se montre, et on fait la fête. Une philosophie qui a depuis fait des petits. Quand on pénètre dans la Old Sessions House, l'effervescence est bien la même que lorsqu'on débarque dans le lobby de l'un des hôtels du groupe. Ici se mêlent les salariés d'Ennismore, les freelances et les équipes des marques « amies », qui peuvent louer l'une des quatre pièces du rez-de-chaussée pour un shooting, un brainstorming, un *product launching* ou toute autre activité créative en « ing ». Par conséquent, il est difficile de savoir qui travaille vraiment ici (et qui travaille vraiment tout court, préciseront les rabat-joie de l'open space).
À gauche dans l'entrée, sous l'immense coupole inspirée du Panthéon romain, plusieurs employés se sont isolés dans une série de fauteuils vintage, les yeux rivés sur leur ordinateur portable. Dans une pièce un peu plus loin, on attend un célèbre rocker anglais pour une séance photo, pendant qu'à l'étage se tient une réunion informelle… au bar, sur fond de musique pop. *« Si l'équipe adore ce lieu, c'est bien sûr à cause de son histoire mais aussi parce qu'il nous permet à tous d'être incroyablement créatifs, de faire des rencontres, de nous mélanger et de collaborer avec les marques qui viennent travailler dans nos locaux »,* commente Sharan Pasricha. Les plus grandes pièces du palais, aux murs laissés bruts et aux moulures restaurées, ont été transformées en open space où s'alignent les bureaux collés-serrés des équipes de la communication, de la stratégie ou du graphisme. C'est le camp de base, mais chacun est mobile et libre de s'installer où il le souhaite. Alors pour un peu d'intimité, mieux vaut réserver une salle de réunion fermée au troisième étage… ou s'isoler dans l'une des deux cabines téléphoniques du premier portant l'inscription *« Good news »* pour l'une, et *« Bad news »* pour l'autre. C'est l'équipe design (une vingtaine de décorateurs d'intérieurs en interne) qui a eu l'idée de ces isoloirs modernes, repérés sur un salon du meuble à Stockholm.
Pour l'heure, trois d'entre eux sont dans la *« salle des échantillons »,* finalisant le choix des assortiments de tissus pour le toit-terrasse du nouvel hôtel de Southwark, qui ouvrira cet été au sud du London Bridge. Dans les tiroirs : marbres, papiers peints, briquettes s'entassent par dizaines, rangés par motifs et couleurs.
C'est ici que s'invente *« la touche Hoxton »,* un mélange de pièces artisanales créées sur mesure et de meubles chinés dans toute l'Europe, un jeu sur le contraste entre les styles et les époques. Ici aussi que se testent parfois certaines pièces imaginées pour de nouveaux projets. Les bureaux qui servent aujourd'hui à une partie de l'équipe sont ainsi des prototypes, que l'on devrait retrouver dans les espaces de coworking bientôt lancés par le groupe. *« Chacun des lieux que nous créons est différent,* explique Charlie North, à la tête du studio de design. *Nous voulons que leur décoration reflète l'histoire des bâtiments, comme à Los Angeles où l'intérieur de l'hôtel est inspiré par le building Art déco qui l'abrite. Mais il y a un langage commun, bien sûr : un style résidentiel, cosy et chaleureux. »*
À CLERKENWELL, LA CHALEUR MONTE JUSTEMENT D'UN CRAN LE VENDREDI SOIR, à 17 heures, quand l'équipe se réunit au bar du 1er étage pour l'apéro. Miracle du design, la grande table de travail se transforme alors en table de ping-pong pour un tournoi amical. Le reste de la semaine aussi, tout est fait pour laisser penser qu'il n'y a pas plus cool échappatoire à la vie de bureau… que la vie de bureau. L'équipe peut ainsi s'inscrire à des cours de pancakes dans la cuisine professionnelle au sous-sol, suivre un atelier de prise de parole en public, une session de yoga dans les anciennes cellules du palais, ou s'initier au running avec Alice, de l'équipe communication… Une approche qui rappelle celle des géants américains de la tech – Google, Facebook… – où le bien-être au travail est un graal, censé nourrir l'innovation, et attirer de nouveaux talents. *« Prenez notre directeur marketing. Il a passé quinze ans chez Nike, jamais il n'aurait imaginé poursuivre sa carrière dans l'hôtellerie. Je passe la moitié de mon temps à convaincre des gens incroyablement brillants de rejoindre notre aventure. Parce que nous sommes tellement plus qu'une série d'hôtels »,* veut croire Sharan Pasricha. Une profession de foi qui demande sans cesse à être réinventée… en commençant par ses propres locaux.



La coupole est inspirée de celle du Panthéon de Rome.



Dans l'open space, parquets anciens, moulures restaurées et bureautique dernier cri.



Les tiroirs en bois fabriqués sur mesure contiennent les échantillons de l'équipe du studio de design.



Les locaux sont meublés de pièces chinées sur plusieurs marchés aux puces d'Europe.



Photo Marie-Amélie Tondu pour M Le magazine du Monde — *1er juin 2019*



DANS LE BUREAU DE…

Jean-François Rial.

LE FONDATEUR ET PRÉSIDENT DE L'AGENCE DE TOURISME VOYAGEURS DU MONDE OUVRE LES PORTES DE SON ESPACE PARISIEN, EMPREINT DE SPIRITUALITÉ, DE SOUVENIRS FAMILIAUX ET DE RENCONTRES AVEC LES CULTURES DE PLUSIEURS PAYS.

PROPOS RECUEILLIS PAR **MARIE GODFRAIN**

1. LE PORTRAIT

« L'ancien directeur général de Voyageurs du monde, Philippe Roméro, est décédé il y a un an et demi d'une tumeur au cerveau. C'était un grand ami. Nous avons rebaptisé notre fondation de son nom tant il incarnait des valeurs d'éthique et de bienveillance. Il était très attaché à l'écologie, à la juste répartition des richesses, et avait une grande sensibilité artistique. »

2. LA CROIX ÉTHIOPIENNE

« Cette croix en argent me rappelle mon mariage dans l'église éthiopienne du Saint-Sépulcre, à Jérusalem, qui est la plus belle du monde. Les objets spirituels et, plus généralement, tout ce qui a trait au mysticisme m'interpelle, m'inspire : j'aime autant les mosquées que le désert… »

3. LA PEINTURE

« J'adore cette peinture orientaliste de la fin du XIXe siècle que j'ai achetée avec mon épouse, Nathalie. Il s'agit d'une vue du Gange, le fleuve sacré de Bénarès, en Inde. Le jour où je quitterai Voyageurs du monde, j'emporterai ce tableau avec moi car je ne peux me passer de sa dimension spirituelle et esthétique. Avec l'Italie, le Maroc et l'Égypte, l'Inde fait partie de mes pays favoris. »

4. LA CALLIGRAPHIE

« Je suis fasciné par le Maroc et sa beauté inouïe. Le monde arabe en général m'intéresse beaucoup, il m'a donc semblé naturel d'afficher près de moi mon prénom tracé en calligraphie arabe. C'est le cadeau d'un ami marocain. »

5. LE DESSIN

« Ma fille Maya nous a quittés il y a vingt ans. Son frère Tom l'a représentée sur ce dessin, quelques jours après son décès. Il était alors âgé de 5 ans et ce portrait m'a tant marqué que je l'ai fait reproduire en plusieurs formats. Depuis, il me suit partout : il est dans mon porte-cartes, au mur de mon bureau… »

6. LA PHOTO DU BURON

« Le Cantal, d'où je suis originaire, est l'endroit que je préfère au monde. Je me suis offert ce buron *[petite cabane de berger]* du XVIIe siècle en bois et pierre sèche qui fait face au puy Mary et que j'ai rénové durant dix longues années avec l'aide de mon père. À quelques mètres, j'ai acquis un second buron qui nous sert de lieu de méditation. »

7. LE TABLEAU DE GANDHI

« Cette œuvre a une triple valeur pour moi. D'abord, elle représente un homme que j'admire infiniment et qui – hasard de l'Histoire – fut détenu dans la même prison que Mandela ; ensuite, il s'agit d'un tableau pop art, à la Warhol, un artiste que j'adore ; et enfin, c'est Philippe Gloaguen, le fondateur du *Guide du routard*, un ami proche, qui me l'a donnée. »

8. LA STATUE DE MANDELA

« Nelson Mandela symbolise, plus que quiconque, la tolérance, l'universalisme et l'égalité entre les hommes. L'un des grands regrets de ma vie est de ne l'avoir jamais rencontré, mais je suis néanmoins heureux de posséder cette statue qui m'a été offerte par la curatrice et spécialiste de cette figure historique, Lauren Segal. »

Thessalonique, l'égérie d'Égée.

LA CITÉ GRECQUE A ÉTÉ EN GRANDE PARTIE RAVAGÉE PAR UN INCENDIE EN 1917. MAIS LES RUES EDESSIS ET AGIOU MINA, DANS L'ANCIEN QUARTIER DE NÉGOCE ET D'HUILE D'OLIVE, ONT ÉTÉ ÉPARGNÉES. SES RESTAURANTS ET BARS CÔTOIENT DES LIEUX CULTURELS PÉTRIS DE MÉMOIRE.

PAR **MARIE GODFRAIN** — ILLUSTRATION **L'ATELIER CARTOGRAPHIK**



1 — CULTURE UNDERGROUND AU BENSOUSAN HAN

Abandonné au mitan des années 1970, ce bâtiment de 1910 a été transformé il y a une dizaine d'années en centre culturel alternatif. Dans ce lieu superbement décati, on vient voir des expositions de photos, des installations d'art contemporain, des spectacles de danse, et écouter des concerts de piano. Un vestige à découvrir autant pour son atmosphère fantomatique que pour sa programmation.

Du lundi au vendredi, de 11 h à 22 h ; les samedis et dimanches, de 11 h à 15 h. Edessis 6.

2 — NUITS BLANCHES ET BLEUES CHEZ BAHAR

C'est dans un immeuble bourgeois des années 1930 que ce boutique hotel a ouvert il y a un an. Dans les chambres, des pans de mur en brique dialoguent avec une décoration d'une sobriété contemporaine, portée par des teintes bleues et blanches typiques de la Grèce. L'hôtel se veut un symbole de cette ville multiculturelle : si Bahar signifie « épices » en grec, il veut aussi dire « renaissance » en turc…

Chambre à partir de 90 € avec petit déjeuner. Edessis 10 & Katouni. baharboutiquehotel.com

3 — COCKTAILS EN HAUTEUR AU MATUTE

À l'intersection des rues Edessis, Agiou Mina et Katouni, ce rooftop est ouvert tout l'été. Pour y accéder, il faut emprunter un ascenseur au fond du couloir d'un immeuble d'habitation et monter jusqu'au troisième étage. On arrive alors sur une terrasse posée sur les toits où les barmen proposent une carte de cocktails à base de fruits frais. Vue unique sur la ville, le port et la mer Égée au loin.

Cocktails entre 8 € et 10 €. Tous les jours de 20 h à 4 h. Agiou Mina 1.

CARNET PRATIQUE

Y ALLER
À partir de 190 € l'A/R Paris-Charles-de-Gaulle-Thessalonique avec Aegean Airlines. www.aegeanair.com

PLUS D'INFOS
Office de tourisme de Grèce : www.discovergreece.com
Office de tourisme de Thessalonique : www.thessaloniki.travel/en/



4 — PAUPIETTES ET SAGANAKI CHEZ TAKADUM
C'est en partie grâce à lui que la rue Agiou Mina est aujourd'hui si festive. Le restaurant traditionnel Takadum étale sa terrasse colorée sur une agréable place au centre du quartier depuis vingt ans. Parmi ses spécialités locales, deux plats n'ont jamais quitté la carte : le saganaki aux fruits de mer – à base de sauce tomate, vin blanc et feta fondue – et les paupiettes de viande hachée. Authentique, sain et bon.
À partir de 5 € à la carte. Tous les jours de 12 h à 2 h. Agiou Mina 1.

5 — DEUX MILLE ANS D'HISTOIRE AU MUSÉE JUIF
Jusqu'à la seconde guerre mondiale, une importante communauté juive peuplait Thessalonique. Ce musée tout juste rénové raconte ses deux mille ans d'histoire à travers des documents et des objets, parmi lesquels d'impressionnants cercueils antiques. Une partie de l'exposition est consacrée au génocide perpétré par les nazis, qui ont envahi le pays en 1941.
Du lundi au vendredi, de 9 h à 14 h ; mercredi, de 9 h à 14 h et de 17 h à 20 h ; dimanche, de 10 h à 14 h. Agiou Mina, 11. www.jmth.gr

6 — CUEILLETTE FAMILIALE CHEZ VOTANA OLYMPOS
Herbes médicinales, thés, huiles essentielles et plantes aromatiques… Cette boutique discrète abrite une herboristerie familiale emblématique du quartier de gros, tel qu'il existait avant la gentrification. Sur les rayons, de l'origan, des savons végétaux mais surtout des bouquets de « thé des montagnes » ou Tsaï Vounou, une décoction de *sideritis* (la crapaudine), des plantes herbacées très populaires en Grèce.
Du lundi au vendredi, de 7 h à 16 h ; samedi de 7 h à 15 h 30. Agiou Mina 18.





UNE AFFAIRE DE GOÛT

Bonnes graines.

L'ENTREPRENEUR ET DESIGNER URBAIN CYRIL AOUIZERATE A COFONDÉ LES PREMIERS MAMA SHELTERS, AVANT DE LANCER LES MOB HOTELS. DES ÉTABLISSEMENTS PROPICES AU PARTAGE, COMME CE COUSCOUS VÉGÉTARIEN.

PAR **CAMILLE LABRO** — PHOTOS **JULIE BALAGUÉ**

« **SI JE SUIS DEVENU HÔTELIER, C'EST EN GRANDE PARTIE DU FAIT DE MA GRAND-MÈRE,** et de son couscous. Je suis issu d'une famille juive séfarade, installée à Constantine, en Algérie, durant plusieurs siècles. Un an avant l'indépendance algérienne, ma famille a dû quitter le pays et s'est installée à Toulouse. Même si je suis né et ai passé toute ma vie en France, mes racines identitaires sont encore là-bas, à commencer par la cuisine. J'ai vécu une enfance très libre et joyeuse, avec une ribambelle de cousins, lâchés dans les rues du Mirail, le quartier populaire toulousain où nous habitions tous. Nous faisions ce que nous voulions, à condition de rentrer à l'heure à la maison… Ma mère était une femme forte et libre, qui n'aimait pas faire la cuisine : hors de question pour elle de perdre son temps à ça. Nous mangions des plats réchauffés au micro-ondes sans moufeter, toute la semaine, en attendant avec impatience le week-end. Car le vendredi, pour shabbat, nous allions dîner chez ma grand-mère. Et ma grand-mère était une cuisinière et une hôtesse merveilleuse. Toute la famille se retrouvait chez elle, autour d'un délicieux couscous, qui évoluait au fil des saisons et des légumes disponibles. Parfois, nous étions plus de cinquante à nous rassembler dans son modeste deux-pièces. Elle installait une grande table carrée avec quatre portes qu'elle avait retirées de leurs gonds, les plus jeunes mangeaient au centre, à l'intérieur du carré. Elle mettait des nappes et décorait les tables avec des petites fleurs fraîches. Preuve que l'hospitalité, la beauté et les saveurs d'un repas n'ont pas grand-chose à voir avec le porte-monnaie. Il y a des gens, comme ma grand-mère, capables de transcender leur habitat et de créer un lieu chaleureux, un moment magique, avec pas grand-chose. Quant au couscous, c'est un plat formidable, consensuel par excellence, surtout s'il est végétarien. Il paraît que c'est l'un des trois plats préférés des Français, ce qui prouve bien que cela dépasse l'origine du mangeur ou du cuisinier. Dans ma famille, le couscous a toujours été le liant, le symbole de la fête et le plat de shabbat (où l'on n'a pas le droit de toucher aux fourneaux) puisqu'il pouvait être préparé à l'avance et réchauffé. Cela représentait beaucoup de travail, mais pour ma grand-mère, c'était toujours naturel, simple, généreux. C'était de l'amour à l'état brut, sans rien attendre en retour. Évidemment, le métier d'hôtelier dans lequel je me suis lancé n'est pas gratuit, il rapporte de l'argent. Mais c'est cet esprit-là que je veux conserver. Quand on a en mémoire ce que l'on peut faire avec peu, cela pose le curseur et la responsabilité. Ce qui m'anime, c'est l'envie de créer des lieux d'apaisement au sein du désordre mondial, des lieux où l'on ne juge pas, où l'on n'est pas dans une opposition sociale ou culturelle, où l'on peut partager un moment de musique ou de création, et bien sûr un bon couscous. »

www.mobhotel.com/paris/

LE COUSCOUS DE CYRIL AOUIZERATE

Pour 6 à 8 personnes

500 g de couscous fin
1 verre d'eau froide
3 carottes, 3 courgettes, 3 navets, ou selon la saison : panais, courge butternut, blettes, épinards
250 g de pois chiches (trempés une nuit s'ils sont secs)
1 gros oignon,
6 tomates bien mûres, en purée
2 c. à s. de concentré de tomate
Huile de tournesol ou de colza
Poivre, 2 c. à c. de sel

I

Dans un grand saladier, mélanger le couscous avec le sel et l'eau, laisser gonfler jusqu'à ce que le couscous ait séché, égrener entre les doigts. Transférer la graine dans la passoire d'un couscoussier et le faire cuire à la vapeur 20 minutes environ.

II

Préparer la sauce : dans un grand faitout ou une Cocotte-Minute, peler et émincer l'oignon, le faire revenir dans 2 à 3 cuillerées d'huile, ajouter les pois chiches, les carottes et les navets pelés coupés en gros tronçons. Les autres légumes (qui cuisent plus vite) seront ajoutés en milieu de cuisson (courge, panais, blettes) ou peu avant la fin (courgettes en gros cubes, épinards). Ajouter les tomates et le concentré, couvrir d'eau (au moins 1,5 l), saler, poivrer. Porter à ébullition, puis réduire à feu doux et laisser mijoter 2 h (1/2 h pour une Cocotte-Minute).

III

Pendant ce temps, poursuivre la préparation de la graine : reverser le couscous dans le saladier. Ajouter 2 cuillerées d'huile (ou de beurre) et remuer lentement, pour que le couscous tiédisse et que les grains s'ouvrent. Remettre dans la passoire du couscoussier et répéter l'opération deux fois en remplaçant l'huile par de l'eau pour que le couscous gonfle. Après le dernier passage en passoire, remuer vigoureusement une dernière fois. Goûter et ajuster la sauce, la servir avec le couscous parsemé de quelques feuilles de persil plat. Accompagner éventuellement d'une salade.

PRODUIT INTÉRIEUR BRUT

Le sureau.

PAR **CAMILLE LABRO** — ILLUSTRATION **PATRICK PLEUTIN**

Endémique d'Europe centrale, le sureau noir, ou *Sambucus nigra,* est auréolé de légendes depuis la nuit des temps. Apprécié des hommes comme des oiseaux et des insectes, on prête à ses fleurs, baies et écorce d'innombrables vertus thérapeutiques – pour traiter la fièvre, la toux, les infections respiratoires et urinaires, les troubles digestifs, les affections cutanées, les rhumatismes, sans oublier ses propriétés diurétiques, dépuratives, antioxydantes et anti-inflammatoires. « Nourriture des dieux » pour les Romains et les Grecs de l'Antiquité, les civilisations celtes et germaniques le considèrent comme une « plante magique », et les Scandinaves le plantent près de leurs maisons, comme ange gardien. On le surnomme tantôt « arbre aux fées », « arbre de sorcier » ou « arbre de Judas ». Arbuste résistant et verdoyant, pouvant vivre centenaire, il affectionne les zones boisées humides et les haies bocagères, bénéfiques pour la biodiversité. Hélène Reglain, productrice maraîchère en Loire-Atlantique, en compte plusieurs dans sa ferme d'Artaud. *« Notre plus beau sureau pousse près du poulailler, car c'est un arbre qui aime les terres bien azotées »,* explique-t-elle. Au printemps, ses petites fleurs blanches suaves, délicieuses en beignets légers, peuvent parfumer limonades, sirops et vinaigres, et l'on récolte ses baies noires à la fin de l'été pour des confitures et gelées, mais aussi pour infuser vins, bières, liqueurs… À Rennes, la cheffe Virginie Giboire, de Racines, cuit son homard dans un sirop de sureau, tandis que Florent Ladeyn le décline en tartes, glaces ou babas à l'auberge du Vert Mont. Chez Substance à Paris, fleurs de sureau, acacia et cerisier composent un subtil pré-dessert blanc et printanier.



OÙ EN TROUVER

Dans les jardins, les bois et les forêts www.lamaisondusureau.com

OÙ EN GOÛTER

Racines, 12, rue de l'Arsenal, Rennes (35).

Auberge du Vert Mont, 1318, rue du Mont-Noir, Boeschepe (59).

Substance, 18, rue de Chaillot, Paris 16e.

COMME SI VOUS (Y) ÉTIEZ

Opération sandwich.

PAR **MARIE ALINE**

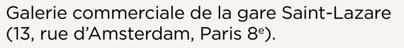


VOUS ÊTES CETTE NEW-YORKAISE AUX CHEVEUX BRUNS ET FRISÉS, aux yeux verts, et au sens acerbe du devoir de mémoire. Cette année marque les 75 ans du Débarquement. Vous êtes venue en France pour rendre hommage à la 1re division d'infanterie américaine, The Big Red One, à Omaha Beach. Votre père y a débarqué en 1944, en tant que soldat et reporter de guerre. En attendant gare Saint-Lazare le train pour Caen, la voiture de location et la longue plage de sable épais, vous voulez casser la croûte… À la française ! Hors de question de vous contenter d'un sandwich de chez Paul, ou d'une mauvaise bavette à l'échalote (de toute façon vous n'avez pas le temps pour un resto), mais vous savez qu'Éric Fréchon, du Bristol, vient d'ouvrir un comptoir de vente à emporter qui porte le nom d'une sauce que vous adorez : Rémoulade.
Juste en face de sa brasserie de gare (Lazare) qui ne désemplit jamais, ce chef normand, 3-étoiles au Michelin, a investi un petit coin de galerie commerciale pour en faire le joyau du *take-away*. Entre acajou, granit brut et zellige lazuli (un décor signé par l'agence Reinh, à laquelle on doit déjà Zebra, près de la Maison de la radio, et Daroco, tous deux à Paris), les jambon-beurre et carottes râpées sont obligés de jouer la partition du chic et simple. L'espace d'une seconde, vous envisagez de céder à l'originalité en commandant le sandwich saucisse grillée-purée ou le tartare de saumon à l'huile de curry et tzatziki. Finalement, vous vous rabattez sur des classiques, qui sont souvent ce qu'il y a de meilleur : un jambon-fromage, une salade de haricots verts aux noisettes et un clafoutis poire-framboises. Vous ne savez pas où vous asseoir pour faire bombance. Après une errance de sept minutes entre bornes automatiques et boutiques franchisées, vous repérez près des quais des tables en libre-service que se partagent des clients de fast-foods. Le comble pour l'Américaine que vous êtes ! Mais soit. Votre ventre gargouille, il est temps de déballer vos trésors. Vous prenez place auprès d'un vieux monsieur qui joue aux courses. Il prend ses tuyaux par téléphone, vous l'observez, amusée. Malgré votre déambulation, la salade de haricots verts n'a pas eu le temps de se réchauffer : les gousses sont bien croquantes, mais avec cette texture plastique des légumes qui ont trop pris le frigo. La vinaigrette au xérès, annoncée comme « raffinée », ne vous arrache aucun soupir d'émotion. Vous êtes loin de



l'excitation de votre voisine qui finit son KFC dans le contentement le plus total. Vous reprenez confiance en Fréchon en mordant dans le sandwich jambon-emmental. Il a toutes les qualités requises : pain croustillant (de chez Éric Kayser), beurre liant la chair et le fromage. Pourtant ce petit goût de froid est encore de trop, il anesthésie les saveurs fruitées que l'on attend de l'emmental. Il n'a finalement rien de particulier, ce sandwich. Heureusement, le clafoutis poire-framboises est généreux, et à bonne température. Il vous redonne foi en la France et en ses étoiles. Vous êtes fin prête pour la Normandie.

RÉMOULADE



Galerie commerciale de la gare Saint-Lazare (13, rue d'Amsterdam, Paris 8e).
Ouvert tous les jours de 7 h à 20 h 30.
Tél. : 01-42-66-40-36.
www.remoulade.fr



L'ADDITION
Formules déjeuner à 9 €, 11 €, 12 € ou 15 €.

DÉLIT D'INITIÉS
N'essayez pas de manger dans la gare. Emportez votre sandwich dans le train et regardez défiler le paysage.

LES INCONTOURNABLES
Le clafoutis, le sandwich jambon-fromage.

LE BÉMOL
La salade de haricots verts, sans intérêt gustatif.

LA SENTENCE
Pas extraordinaire, mais parfois l'ordinaire est suffisant.

Illustration Satoshi Hashimoto pour M Le magazine du Monde. Marie Aline. Romain Ricard

GARDEN-PARTY

Promeneur solitaire.

PAR **JOHN TEBBS,** JARDINIER ANGLAIS

AVANT DE VISITER UN JARDIN, JE PRENDS TOUJOURS EN CONSIDÉRATION LE NOMBRE DE TOURISTES susceptibles de s'y trouver en même temps que moi. J'évite de me rendre à certains endroits à certains moments, parce que j'ai le sentiment que l'affluence affectera directement ma perception du lieu. La foule de visiteurs – comme c'est le cas pour bien d'autres types de destinations touristiques – peut interférer profondément avec mon ressenti.

Parfois, ces promeneurs ne menacent pas ma conversation personnelle avec le lieu. Dans le parc du château de Versailles, par exemple, ou dans certains jardins paysagers anglais, leur présence n'est pas si gênante. La superficie et la nature même du terrain permettent d'accueillir un tel volume ; observer les lieux ainsi peuplés n'est pas un problème et ajoute même à l'expérience.

Il en va différemment des petits jardins. Les touristes s'y pressent le long de sentiers étroits, attendant leur tour pour prendre des photos. Dans des endroits comme le château de Sissinghurst, dans le Kent ; Hidcote Manor Garden, dans le Gloucestershire ; ou le jardin de Claude Monet, à Giverny, j'ai envie de ressentir le lien qu'a tissé le créateur avec son jardin. Peut-être plus que le visiteur moyen, étant donné que je suis moi-même jardinier ? Dans ces lieux autrefois privés, que le public découvre aujourd'hui, je ressens souvent une déception, une frustration de ne pas avoir d'espace disponible pour m'isoler, respirer, et me connecter à ce lien originel. Mais peut-être que tout le monde n'éprouve pas le même besoin que moi ? Il y a ceux que la foule dérange, et ceux qu'elle ne dérange pas. Tant mieux pour ces derniers.



Traduction : Agnès Rastouil

Pages réalisées par Chloé Aeberhardt, Vicky Chahine et Fiona Khalifa. Et aussi Marie Aline, Carine Bizet, Claire Dhouailly, Marie Godfrain, Camille Labro, Noémie Leclercq, Aurore Magari, Claire Mitchell, John Tebbs et Jean-Michel Tixier.



Céleste Boursier-Mougenot, assis sur son installation *Plage*, à la Fondation François Schneider, à Wattwiller (Haut-Rhin).

Ses œuvres sont portées par le mouvement, la nature et les ondes. À l'écart du marché et à l'écoute de ses intuitions, l'artiste français

Céleste Boursier-Mougenot

s'immerge dans son élément favori avec l'exposition "Liquide liquide", présentée à la Fondation François Schneider, en Alsace.

Par Roxana Azimi — Photos Guillaume Chauvin



L'artiste devant son œuvre « ∞ », un piano à queue Estonia autonome et robotisé.

« LIQUIDE LIQUIDE ». LE TITRE DE LA NOUVELLE EXPOSITION DE CÉLESTE BOURSIER-MOUGENOT, à partir du 8 juin à la Fondation François Schneider, à Wattwiller, parlera assurément aux initiés, qui se souviendront d'un groupe post-punk new-yorkais de la décennie 1980. Les autres se raviront d'un couloir inondé accueillant le visiteur, appelé à vagabonder jusqu'au sommet du bâtiment, à patauger dans deux bassins, et à marcher, à ses risques et périls, sur une étendue de calcins de verre crissant sous ses pas. Une ambiance aquatique dont est coutumier l'artiste français de 58 ans. *« Mon travail, c'est que tout se passe comme dans la vie,* commente l'artiste. *Les vélos croisent les trottinettes, des voitures longent des chantiers et pourtant il n'y a pas tant d'accidents que ça ! Ça tient du miracle ! »* Un miracle auquel ce magicien de l'onde, à la fois artiste atmosphériste et musicien expérimental, nous a habitués. À la Biennale de Venise, où il représentait la France en 2015, il a ainsi fait déambuler trois arbres, dont les montées de sève déterminaient le déplacement. La même année, au Palais de Tokyo, il embarquait les visiteurs, transformés en ombres spectrales, dans un voyage métaphorique dans les eaux troubles d'une rivière artificielle.

La nature, l'art et la musique. C'est sur ce trépied que l'autodidacte au look de rockeur – boots et Perfecto de rigueur – a construit sa vie et son œuvre. Dans sa famille, à Nice, on écoute de tout, du free-jazz



au tango. Et on fait table ouverte aux artistes les plus atypiques, comme Robert Malaval. À 17 ans, le jeune Céleste décroche du lycée, rejoint le conservatoire, redouble, monte une demi-douzaine de groupes éphémères – *« à chaque fois tu t'embrouilles avec le batteur »*. En 1985, le voilà dans la compagnie de théâtre et de danse qu'avait montée un copain de lycée, Pascal Rambert, très branché musique lui aussi. Pas question toutefois de se fondre dans un groupe, une troupe ou un quelconque destin commun. Céleste Boursier-Mougenot tient à son indépendance et, plus encore, à sa singularité de *« créateur non pas d'objets mais d'expériences »*, comme le souligne Emma Lavigne, directrice du Centre Pompidou-Metz. Il lui faut peu de choses – l'eau, du vivant, du mouvement et aussi quelques guitares, batteries et pianos – pour créer des dispositifs qui enchantent durablement le spectateur.

Son répertoire compte quelques tubes qu'il rejoue et perfectionne à chaque représentation. *« Je suis comme les auteurs qui écrivent le même roman toute leur vie,* résume-t-il. *Les matériaux évoluent, les différences entre les pièces actuelles et celles d'il y a vingt ans sont énormes. »* Prenez *Clinamen,* dont une première version fut réalisée en 1997. Il s'agit d'une piscine gonflable dans laquelle flottent des bols de porcelaine dont le tintement produit une mélodie aussi cristalline qu'un concert de gamelan, cet ensemble instrumental traditionnel indonésien. Bête comme chou ? Pas du tout. À chaque nouvelle présentation, l'artiste optimise la température de l'eau et la qualité des bols. Autre hit créé en 1999 et maintes fois reformulé depuis 2002, *From Here to Ear* s'appuie sur le mouvement aléatoire des oiseaux mandarins grattouillant des guitares-perchoirs. *« Je voulais montrer que par inadvertance, ou non-intentionnalité, on peut produire quelque chose d'époustouflant »*, explique-t-il.

SA MÉTHODE EST INTUITIVE. EN « MÉDIUM ET SOMNAMBULE », SELON SES MOTS, IL PART D'UNE OBSERVATION DU QUOTIDIEN, des moineaux du Japon qui se posent sur son balcon ou des jeux aquatiques de ses enfants dans la cuisine, qu'il transpose en *« musique pour les rétines »* en détournant pour cela les instruments de musique de leur fonction. Pour animer l'inanimé, faire avancer des arbres ou concevoir un ballet de pianos qui se frottent et se décroisent, l'artiste s'appuie sur une technologie sophistiquée peaufinée au fil des ans. Convaincu que *« le son parfait, contrôlé est un mythe »*, il laisse libre cours au vivant, qu'il s'agisse d'oiseaux, de tortues produisant des larsens ou, plus récemment, du bourdonnement des abeilles déclenchant des brumisateurs.

De son compagnonnage avec Pascal Rambert, Céleste Boursier-Mougenot a retenu un vrai sens de la mise en scène. Au spectateur, il n'accorde qu'une place, celle de *« sujet interpassif »*, dont il veut *« aiguiser les perceptions »*, pointe François Quintin, directeur de la Fondation Galeries Lafayette. Lors de la Biennale de Venise, il traitait ainsi le visiteur en *« substance vivante qui habite l'exposition le temps de sa visite »*, invité à s'arrêter, voire prendre racine, pendant que des arbres circulaient dans le pavillon. *« Je pense que l'art n'est pas destiné à tout le monde, mais aux gens qui y attachent de l'importance,* affirme-t-il. *Si on donne trop d'emblée au visiteur, il est complètement dans la consommation. »*

C'est de l'autre côté de l'Atlantique, au pays de la surconsommation, que Céleste Boursier-Mougenot a connu ses premiers succès. Après une résidence en 1998 dans le prestigieux centre d'art MoMa P.S. 1, à New York, il est recruté par la non moins respectée galerie Paula Cooper, rejoignant ainsi le sculpteur minimaliste Carl Andre et quelques autres grands noms.

En France, où il revient au début des années 2000, il occupe une position ambiguë, ni favori ni outsider. Depuis dix-sept ans, il a d'ailleurs choisi de vivre à Sète, loin du cœur de réacteur parisien, mais au bord de l'eau. Certes, il jouit du soutien inconditionnel de quelques responsables d'institutions, d'une toute petite poignée de collectionneurs, dont Antoine de Galbert, et d'une galerie respectée, Xippas, qui vient de lui consacrer une exposition. Mais, fidèle à ses idéaux de jeunesse et à son esprit rock'n'roll, il ne joue pas le jeu du marché. Faute de produire de jolis objets qui égaieraient un salon ou un jardin, il ne vend rien ou presque, si ce n'est les cessions de droit temporaire sur ses œuvres pour les expositions. Du liquide, oui, mais pas de cash.

***Liquide liquide*, Céleste Boursier-Mougenot, Fondation François Schneider, 27, rue de la Première-Armée, Wattwiller (68). Du 8 juin au 22 septembre. www.fondationfrancoisschneider.org**

Making of. Aretha Franklin en état de grâce.

Par Clémentine Goldszal

UNE MODESTE ÉGLISE DU QUARTIER DE WATTS, À LOS ANGELES, VOILÀ OÙ PLONGE CE DOCUMENTAIRE D'ALAN ELLIOTT ET SYDNEY POLLACK. Nous sommes en janvier 1972, et une jeune femme de 29 ans enregistre quatorze chansons, principalement tirées du répertoire gospel qui a bercé son enfance. Elle s'appelle Aretha Franklin, et six mois plus tard, le double album connaîtra un succès retentissant. Deux millions d'exemplaires écoulés, un Grammy Award… *Amazing Grace* est le disque de gospel le plus vendu de l'histoire, le plus grand succès de la Lady Soul. Pour autant, les images qui sortiront le 6 juin prochain en salle sont inédites. Car il s'est écoulé des décennies avant que le documentaire *Amazing Grace - Aretha Franklin* puisse être vu.

Fin 1971, fort du succès du film musical *Woodstock,* l'année précédente, le studio hollywoodien Warner Bros, propriétaire du label d'Aretha, Atlantic Records, commissionne le jeune réalisateur Sydney Pollack pour filmer l'événement. Le jour J, cinq caméras 16 mm et plusieurs micros furent donc disposés dans la salle et sur la scène. Mais l'équipe, inexpérimentée, commet une terrible erreur : ils ne synchronisent pas les prises de son et les images. Les vingt heures de rushs sont inutilisables et échouent sur les étagères de la Warner, où elles prennent la poussière pendant vingt ans, jusqu'à ce qu'Alan Elliott, jeune producteur fraîchement embauché chez Atlantic, les exhume au début des années 1990, rêvant de monter enfin le film.

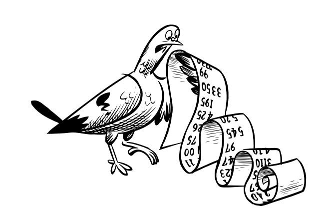
Il y travaille avec acharnement mais sans grand succès jusqu'en 2007, quand de nouvelles techniques de numérisation lui permettent enfin de synchroniser son et image. Il hypothèque sa maison pour racheter les bandes à la Warner, et quatre ans plus tard, une date de sortie est fixée pour *Amazing Grace*. Mais la malédiction a la dent dure : cette fois-ci, c'est Aretha Franklin en personne qui s'oppose à la diffusion du documentaire. En 2015, l'œuvre est programmée aux festivals de cinéma de Telluride et de Toronto, mais une fois encore, les avocats de la diva opposent un veto catégorique et les projections sont annulées in extremis.

Pourquoi donc empêcher la diffusion de ce film magnifique ? Les rumeurs évoquent différentes raisons : pécuniaires, sentimentales, égotistes et spirituelles. Aretha n'étant pas propriétaire des droits, elle ne toucherait pas un denier sur les recettes ; malade et déjà atteinte du cancer qui l'emportera trois ans plus tard, elle n'aurait pas supporté de se voir apparaître dans la force de l'âge, chantant le magnifique *Never Grow Old,* qui clôt l'album. En 2018, le bassiste Chuck Rainey, qui l'accompagnait sur scène dans les années 1970, suggérait au *Los Angeles Times* que la diva aurait été mal à l'aise avec la production du show, trop hollywoodienne à son goût (on aperçoit dans le public Mick Jagger et Charlie Watts, la légende du gospel Clara Ward et le père d'Aretha, le révérend C.L. Franklin). La reine de la soul a pourtant déclaré publiquement aimer la captation, mais il faudra attendre son décès, en août 2018, pour que Sabrina Owens, sa nièce et héritière testamentaire, autorise enfin la sortie du documentaire. Quarante-sept ans d'attente pour une heure vingt-sept de magie pure.

***Amazing Grace - Aretha Franklin*, d'Alan Elliott et Sydney Pollack, en salle le 6 juin.**



Le documentaire consacré à la « Lady Soul » voit enfin le jour, quarante-sept ans après son tournage.



Déchiffrage. Michael Fassbender.

30 — Nombre de longs-métrages tournés par l'acteur germano-irlandais, à l'affiche de *X-Men: Dark Phoenix,* de Simon Kinberg, en salle le 5 juin. **2** — Nombre de nominations (infructueuses) aux Oscars, pour ses rôles dans *12 Years a Slave* et *Steve Jobs*. **3** — Nombre de films tournés sous la direction de Steve McQueen : *Hunger*, *Shame* et *12 Years a Slave*.

Jeune pousse.

Sharon Eyal, élans d'affection.

Par Rosita Boisseau



Sa danse est nerveuse, disloquée, d'une intense bizarrerie. Elle ploie les corps, comme soufflés par une vague. En 2017, à l'affiche pour la première fois du Théâtre national de la Danse-Chaillot, la chorégraphe Sharon Eyal, qui a récemment signé la mise en scène du défilé Dior printemps-été 2019, imposait son électricité et sa rage dans *OCD Love,* pièce pour sept danseurs, habillés en justaucorps noirs échancrés et chaussettes mi-mollet, sur la musique électro secouée d'Ori Lichtik. Cet opus très clubbing dans sa montée de transe lançait dans la mêlée de la danse contemporaine le nom de l'artiste israélienne. De nouveau à Chaillot, *« ce spectacle sur les trous »,* ceux de l'amour selon Sharon Eyal, premier volet de son *Love Cycle,* est proposé en doublette avec *Love Chapter 2,* annoncé encore *« plus noir »* que le précédent. Sharon Eyal collabore depuis 2005 avec Gai Behar, organisateur de soirées – d'où sans doute sa tendance rave techno ! –, son partenaire à la ville et père de ses enfants. Ils ont fondé ensemble la compagnie L-E-V (« cœur » en hébreu) en 2013 et cosigné six pièces. Elle ne conçoit aucun spectacle sans lui. *« Gai a un regard et des sensations aiguisées,* confie-t-elle. *Je lui fais une totale confiance et j'aime sa façon de toujours ouvrir de nouveaux chemins durant la création. Sa manière de travailler est unique et me permet de me dépasser en tordant de façon intéressante la précision du geste. »* Née à Jérusalem en 1971, Sharon Eyal prend ses premiers cours de danse à l'âge de 5 ans. *« J'ai toujours dansé, je suis née pour ça ! »,* affirme-t-elle. Elle intègre comme interprète la fameuse compagnie Batsheva en 1990, y reste dix ans et jette ses premiers croquis chorégraphiques avant de devenir artiste associée de 2005 à 2012. *« La Batsheva m'a donné la liberté de créer et de découvrir mon propre chemin »,* dit-elle. *« J'improvise d'abord et les interprètes me filment et étudient ensuite mes mouvements sur vidéo,* détaille la chorégraphe. *La musique est conçue simultanément et tout naît ensemble, dans un même élan. »* Parallèlement, Sharon Eyal collabore avec de nombreuses troupes internationales comme Carte Blanche, en Norvège, l'Opéra de Göteborg, en Suède, ou la Hubbard Street Dance, de Chicago. Après *OCD Love,* grâce auquel Sharon Eyal a pu sortir *« comme une pierre sombre* [qu'elle avait] *dans la poitrine », Love chapter 2* entend en prolonger la violente vibration. *« Je suis le lien entre les deux spectacles,* énonce l'artiste. *Ils sont à la fois connectés et séparés comme des faux jumeaux auxquels la mère a donné la vie : ils peuvent vivre chacun de leur côté mais sont reliés par le sang. »*

OCD Love et *Love Chapter 2,* de Sharon Eyal.
Du 6 au 15 juin au Théâtre national de la Danse-Chaillot, 1, place du Trocadéro, Paris 16ᵉ.

Illustration Satoshi Hashimoto pour M Le magazine du Monde. Amazing Grace Movie LLC. Regina Brocke. Eyal Nevo



Plein les yeux.

Corée graphique.

Par Frédéric Potet

La réputation de l'École supérieure des arts décoratifs de Strasbourg, intégrée à la Haute École des arts du Rhin (HEAR) en 2011, n'est plus à faire. C'est sur les bancs de ce vivier de jeunes illustrateurs que s'est formé, il y a douze ans, le duo graphique Icinori, composé de Mayumi Otero et Raphaël Urwiller. Envoyé à Séoul par Louis Vuitton pour le compte de sa collection de livres de voyage, le binôme – également couple dans la vie – a rapporté un catalogue enchanteur d'instantanés voués à capturer l'âme et le tumulte de la capitale sud-coréenne. À égale distance de l'estampe asiatique et du design pop, leur carnet de route use de la même élégance pour inventorier les mille et une façons de tenir son smartphone et figer les gestes ancestraux des découpeurs de poisson dans la rue. Des golfeurs perfectionnent leur swing en haut de buildings, non loin s'exercent des danseurs de K-pop, grimés en fantassins. Devant le palais de la Longévité vertueuse, la relève de la garde en costume traditionnel contraste avec l'agitation des boutiques de babioles et autres salons de chirurgie esthétique. Ligne claire numérique et palette aux teintes pastel accentuent l'effet de télescopage. Ne manquent que les effluves de kimchi – plat typique à base de chou fermenté – à cette immersion au pays du Matin (pas si)-Calme.

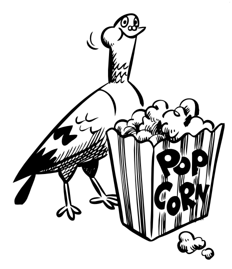
Travel Book Seoul, **Icinori, Louis Vuitton, 160 p., 45 €.**





Icinori/Louis Vuitton

Le DVD de Samuel Blumenfeld. **"L'Équipage".**



À L'ORIGINE, « L'ÉQUIPAGE » EST UNE AFFAIRE DE RUSSES. Ou du moins d'anciens Russes qui ont dû fuir l'antisémitisme des tsars, ou le totalitarisme qui coïncide avec l'installation au pouvoir des bolcheviques suite à la révolution de 1917, au cours des deux premières décennies du XXe siècle. Parmi eux, le réalisateur Anatole Litvak, le romancier et scénariste Joseph Kessel ainsi que les producteurs Noë Bloch et Simon Schiffrin. Kessel avait écrit *L'Équipage* en 1923, inspiré de ses années passées dans l'armée de l'air durant la première guerre mondiale. Ce récit de la vie d'une escadrille avait été adapté une première fois, en 1928, par Maurice Tourneur, sans que l'écrivain-journaliste ne participe à l'adaptation de son roman.

En 1935, après l'avènement du cinéma parlant, tout ce qui se rapporte au muet est frappé d'obsolescence, destiné à l'oubli et à la destruction : la première version de *L'Équipage* ne signifie donc plus rien. En outre, la Grande Guerre, loin d'apparaître comme une horreur du passé, fait de nouveau l'actualité au milieu des années 1930, en Allemagne, deux ans après l'accession d'Hitler au pouvoir, en 1933. Le chancelier nazi officialise la remilitarisation de son pays, dénonçant les clauses du traité de Versailles. C'est avec une tout autre inquiétude que le spectateur français découvre l'antagonisme franco-allemand. La guerre flotte désormais dans l'air.

Anatole Litvak, passé par la Russie et l'Allemagne, puis par la France, avant d'arriver à Hollywood, était un dandy. Habillé chez les meilleurs tailleurs, roulant en voiture de sport, il parlait indifféremment russe, français, anglais ou allemand. Une sophistication qui séduisait Joseph Kessel, porté sur la fête et l'alcool, et qui explique la qualité de leur collaboration.

Litvak imaginait les scènes, Kessel leur adjoignait les dialogues. Les deux hommes étaient liés par un esprit du romanesque et du mélodrame, hérité sans doute de leur culture russe, avec cette idée à l'œuvre dans ce magnifique film d'un mensonge traversant les personnes et les relations humaines, conditionnant les rapports entre les individus.

Car le propos de *L'Équipage* ne consiste pas seulement à reconstituer les affrontements aériens du premier conflit mondial, ce qu'il accomplit avec une virtuosité impressionnante. Il s'agit aussi de dépeindre un triangle amoureux : un aviateur, sur le point de rejoindre son escadrille, embrasse une dernière fois sa maîtresse qui lui dissimule qu'il retrouvera son mari dans la même unité. Cette vision pessimiste des relations humaines rejoint la noirceur de la guerre, rarement montrée avec autant de cruauté dans le cinéma des années 1930 : une journée de brouillard, des aviateurs envoyés au casse-pipe, sur ordre de leurs supérieurs, et un écran blanc d'où surgit un soldat, pour seul indice du carnage annoncé. *L'Équipage* raconte le scandale d'une guerre, tout en suggérant la tragédie du prochain conflit mondial à venir.

***L'Équipage* (1 h 51), d'Anatole Litvak, édité dans un coffret Blu-Ray et DVD par Pathé.**

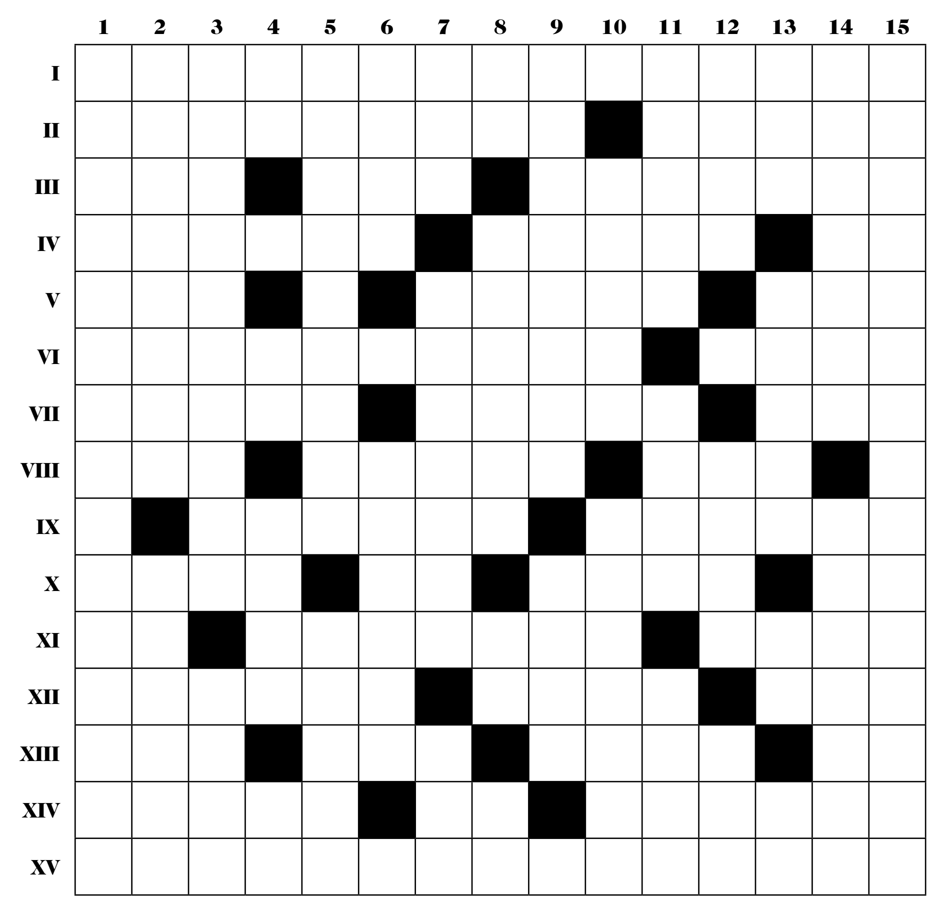
Les batailles aériennes sont reconstituées avec virtuosité.



Pages coordonnées par Clément Ghys

Mots croisés GRILLE N° 402

PHILIPPE DUPUIS



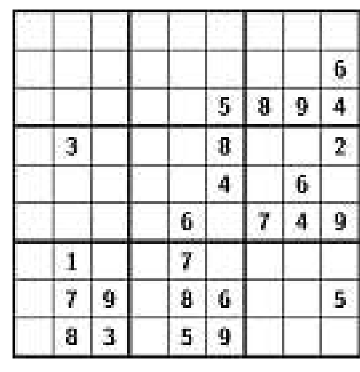
Horizontalement I Il ne s'intéresse qu'aux têtes et aux pieds. **II** Retours gagnants. Ouverture en façade. **III** Met le feu aux organes. Pour se recueillir sur le « tombeau » d'Homère. Homme de peine méritant. **IV** Tenue d'artiste. Affliges cœurs et âmes. Chez le Grec. **V** Ridicule dans la répétition. Doucement agréable. Forme d'avoir. **VI** S'installent dans les sables. Passer à l'action. **VII** Habitent aujourd'hui l'Estonie et la Lettonie. Habitudes à respecter. Assure l'égalité. **VIII** Malet et Ferré. Ses pouvoirs sont extraordinaires. Poudre d'écorce. **IX** Grec, évêque de Lyon. Jeté pour faire son choix. **X** L'autre moitié. Part de gâteau. Riche entre la cage et le fromage. Conjonction. **XI** En avant. Sortie de l'ensemble. Complètement foutue. **XII** S'installer douillettement. Facilite la glisse. Il est parfois bon d'en changer. **XIII** Fait appel. Ouvre les portes des études supérieures. Auxiliaire. Jeune propos. **XIV** Région d'Asie mineure. Dieu. M'inclinai sur scène. **XV** Gros paquets d'ennuis.

Verticalement 1 Où il n'est pas question de perdre la boule. **2** Association politique en Grèce. Godille à l'arrière. **3** Commencer l'enregistrement. Face de dé. **4** Possessif. Négation. *Caporal épinglé* puis *Capitaine Conan*. Dans la pliure. **5** Bonnes dispositions, douloureuses à tenir. Province chinoise. **6** De même. A le poil long et doux. **7** Couchai. Préparai mon opinion. Grand, il faut le conserver. **8** Arrivé chez nous. En feuillets. Rayon du fantastique. Paresse sous les tropiques. **9** À l'entrée du vestibule. Ouvertures sur la mer. **10** Parfumé à la badiane. On la retrouve dans les nuages. **11** Expressionniste allemand. À négocier dans la descente. Suit sa voie en ville. **12** Conviendras. Gouffre régional. Blonde au pub. **13** Titre chez Elizabeth. Sa méthode a laissé faire les enfants. Cours du Nord. Ouverture de compte. **14** Donnas des couleurs. Grattât sur tout. **15** Causerais des chocs mortels.

Solution de la grille n° 401
Horizontalement I Agates. Défoncés. **II** Navigateur. Ardu. **III** Trimai. Néon. Sor. **IV** Insolent. Cal. Me. **V** Ci. Risées. Sue. **VI** Atget. Élève. Lac. **VII** Purées. Épi. Auch. **VIII** Iris. As. Atov (vota). Ré. **IX** Tes. Évier. Baser. **X** Acharnement. **XI** Laie. Retrait. Cs. **XII** Ill. Oise. Tracas. **XIII** Spleen. Réa. Gobe. **XIV** Tiens. Iroise. An. **XV** Ensanglantèrent.
Verticalement 1 Anticapitaliste. **2** Garniture. Alpin. **3** Avis. Grisailles. **4** Timorées. Ce. ENA. **5** Égalité. Eh. OESN. **6** Saies. Savarin. **7** Née. Sires. Il. **8** Dentelé. Enterra. **9** Eue. Séparer. Éon. **10** Froc. Vit. Matait. **11** Nase. Obéir. SE. **12** Na. Lu. Avantager. **13** CRS. Élu. St. Co. **14** Édom. Acre. Caban. **15** Surenchérissent.

Sudoku N° 402 - DIFFICILE

YAN GEORGET

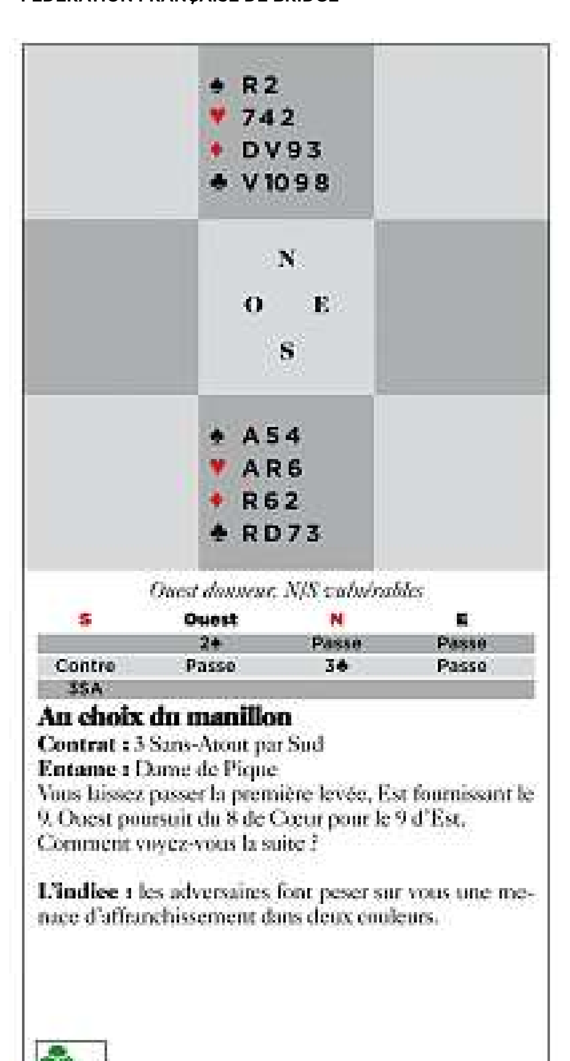


Compléter toute la grille avec des chiffres allant de 1 à 9. Chacun ne doit être utilisé qu'une seule fois par ligne, par colonne et par carré de neuf cases.

SOLUTION DE LA GRILLE PRÉCÉDENTE

Bridge N° 402

FÉDÉRATION FRANÇAISE DE BRIDGE



Ouest donneur. N/S vulnérables

S	Ouest	N	E
	2♠	Passe	Passe
Contre	Passe	3♣	Passe
3SA			

Au choix du manillon
Contrat : 3 Sans-Atout par Sud
Entame : Dame de Pique
Vous laissez passer la première levée, Est fournissant le 9. Ouest poursuit du 8 de Cœur pour le 9 d'Est. Comment voyez-vous la suite ?

L'indice : les adversaires font peser sur vous une menace d'affranchissement dans deux couleurs.

FFB
Solution sur le site de la Fédération Française de Bridge www.ffbridge.fr

MUSIC • ART • FOOD • TALKS • NATURE

1ER & 2 JUIN

BOIS DE VINCENNES, PARIS

WE LOVE GREEN FESTIVAL

THINK TANK

avec Le Monde

CONFÉRENCES • DÉBATS • GRANDS ENTRETIENS

THÉMATIQUE

QU'EST-CE QUI DÉBLOQUE ?

Pourquoi la transition écologique ne s'amorce-t-elle pas plus rapidement et plus largement ? Les penseurs et acteurs viendront témoigner des blocages et changements qui s'opèrent déjà malgré tout et partout !

PREMIERS INTERVENANTS ANNONCÉS

DÉSOBÉISSANCE CIVILE : POUR UNE JUSTICE CLIMATIQUE ET UNE PAIX DURABLE ?
Kumi Naidoo, secrétaire général d'**Amnesty International**, ex-directeur de *Greenpeace* et ex-militant anti-apartheid auprès de Nelson Mandela - AFRIQUE DU SUD

HISTOIRE D'UN COMBAT : 30 000 PAYSANS FACE À LA PUISSANCE PÉTROLIÈRE
Pablo Fajardo, **avocat équatorien** qui a intenté un recours collectif contre la compagnie pétrolière *Chevron Texaco* pour le désastre écologique en Amazonie - ÉQUATEUR

300 KM : UN INGÉNIEUR POUR SAUVER LE LITTORAL
Mohammed Oussama Houij, ingénieur Tunisien ayant parcouru 300 km le long du littoral mediterranéen en ramassant des déchets pour sensibiliser à la pollution - TUNISIE

“ SI LE CLIMAT ÉTAIT UNE BANQUE, ON L'AURAIT DÉJÀ SAUVÉ ”
Pierre Larrouturou, un économiste et **avocat à la Banque Européenne pour le Climat** - FRANCE

GÉNÉRATIONS CLIMAT
Nakabuye Hilda Flavia, militante écologique ougandaise de 20 ans, initiatrice de **Youth for Climate - Uganda** ; **Martial Breton**, étudiant à *AgroParisTech* et coordinateur de *Youth for Climate* France ; **Vincent Verzat**, Youtuber et militant - *Partager C'est Sympa* ; **Clément Sénéchal**, porte-parole de **Greenpeace France**.

DÉCLIN DE LA BIODIVERSITÉ : IL N'EST PAS TROP TARD POUR AGIR
François Veillerette, directeur de *Générations Futures* et cofondateur du mouvement des *Coquelicots* et **Dominique Bourg**, philosophe et président du conseil scientifique de *La Fondation pour la Nature et l'Homme*.

ARCTIQUE : LE DROIT AU FROID ! “ LE COMBAT D'UNE FEMME POUR PROTÉGER SA CULTURE ET LA PLANÈTE. ”
Le témoignage exceptionnel de **Sheila Watt-Cloutier**, **écrivaine Inuit** & militante environnementale - CANADA

“ QUI TIENT LA MER… TIENT LE MONDE ” ?
Claire Nouvian, lauréate du Prix Goldman pour l'environnement et fondatrice de **Bloom** et avec **Jérôme Delafosse**, Chef d'expédition d'**Energy Observer**, créateur du 1er bateau à hydrogène, sans émission de gaz à effet de serre.

TRANSITION ÉCOLOGIQUE : ACTION SUR LE TERRAIN, ACTION EN JUSTICE !
Damien Carême, maire de Grand-Synthe, vice-président de la communauté urbaine de Dunkerque, qui a mis en place une **politique sociale et environnementale révolutionnaire** dans sa ville.

CARTE BLANCHE à **Columbia Earth Institute**, l'institut New Yorkais pionnier qui rassemble les plus grands chercheurs et scientifiques en physique, sciences sociales & solutions concrètes pour le Climat.

CARTE BLANCHE à **Cyril Dion**, réalisateur militant et co-fondateur du *Mouvement Colibris*





KERING

INFOS & BILLETS SUR WELOVEGREEN.FR



Le verre d'eau de Laure Prouvost.

LA PLASTICIENNE RÉCOMPENSÉE EN 2013 DU TURNER PRIZE INVESTIT LE PAVILLON FRANÇAIS POUR LA 58e BIENNALE D'ART CONTEMPORAIN DE VENISE. ELLE PREND SOIN D'ALIMENTER RÉGULIÈREMENT UN VERRE D'EAU "MAGIQUE" QUE LUI AVAIT OFFERT SA GRAND-MÈRE.

PROPOS RECUEILLIS PAR **MARIE GODFRAIN**

« Depuis toujours, j'aime collecter des objets que je transforme en petits sujets mystiques. Parmi ceux qui me sont les plus chers, il y a ce verre d'eau offert par ma grand-mère, il y a une dizaine d'années, alors que je passais la soirée chez elle. Elle me l'a tendu et m'a expliqué d'un air mystérieux que cette eau provenait d'un lieu où personne n'était jamais allé. Même si elle était très pragmatique, elle se laissait parfois emporter par son imagination pour me livrer ce genre de cadeaux. C'était l'épouse d'un artiste, une force de vie incroyable. Elle n'a jamais été reconnue pour ses qualités, comme c'était souvent le cas pour les femmes à l'époque, mais elle m'a beaucoup inspirée. J'ai toujours été proche de mes grands-parents. J'aime la distance qu'il y a entre eux et nous, ils nous font entrer dans une histoire de la famille au temps long. Ma grand-mère a été très importante pour moi : elle m'a nourrie de sa curiosité et a soutenu ma vocation, dès que je suis entrée dans le monde de l'art. Avec ce verre, elle m'a transmis la foi en la magie, l'envie d'explorer ces autres espaces mentaux que l'homme ne connaît pas, et qui me seraient propres. Alors je l'ai conservé, et je l'«arrose» régulièrement. Je le montre aussi souvent dans mes expositions, car il correspond parfaitement à mon travail à travers lequel j'espère ouvrir les portes de l'imagination. Que les objets domestiques puissent raconter nos croyances est une idée qui me passionne. Pour moi, une coulure de café peut retracer l'histoire de l'humanité. L'objet n'est pas grand-chose jusqu'au moment où on lui porte une attention précise: c'est alors qu'il prend toute sa force, sa magie. »

À VOIR

PAVILLON FRANÇAIS DE LA BIENNALE D'ART CONTEMPORAIN DE VENISE. JUSQU'AU 24 NOVEMBRE.

Laure Prouvost

peugeot PULSION

***PEUGEOT MOTOCYCLES** révolutionne le segment des GT et GT compact et annonce l'arrivée de son **Peugeot Pulsion**, renforçant ainsi son offre premium. Ce scooter dernière génération, 100% Made in France, est le premier de la gamme à intégrer une technologie entièrement développée par la marque : i-Connect, inspirée de l'i-Cockpit Peugeot. Doté d'une grande maniabilité et agilité en ville, Peugeot Pulsion embarque des technologies inédites sur le segment GT et GT compact et crée à lui seul un nouveau segment « Urban GT »*



www.peugeot-motocycles.fr

CARDO paris

*Emmanuelle Cardosi créatrice de **CARDO PARIS** et aqua-gymanaste de longue date, imagine une ligne de maillots de bain et de bonnets élégants dans des matières techniques premium fabriqués en France et en Italie. Les maillots de bain **Cardodive** et **Cardomini** allient éthique et esthétique avec des tissus en polyamide recyclé. Elle lance également une jupe en matière recyclée certifié Oeko-Tex coupé à la hauteur de son choix et qui s'enfile et s'enlève en une seconde.*

cardo.fr





gommage MAGIQUE



*Offrant une pratique utilisation visage & corps, ce **Gommage Magic Perfection BOTAN** se distingue grâce à sa formule associant une double action à la fois mécanique et enzymatique. En associant astucieusement acides de fruits (papaye / mangue / citron / fraise / fruit de la passion / abricot / pêche / framboise / ananas…) et cristaux de sels marins, sa recette aussi naturelle que rassurante fait apparaître en 5 minutes à peine une peau douce et resplendissante.*

BOTAN Tube 200g, 28€ en instituts

www.botan-cosmetics.com

POTAGER intelligent

*Qui n'a jamais rêvé d'avoir à simplement tendre le bras pour récolter ce qu'il a semé et ainsi agrémenter facilement ses recettes de cuisine ? Dans une démarche de mieux vivre et prônant le fait maison tout en simplicité, **BOSCH ÉLECTROMÉNAGER** dévoile **SmartGrow** : un potager d'intérieur intelligent. Grace au système d'éclairage et d'arrosage breveté entièrement automatique, les plantations poussent sainement à partir de petites capsules de graines recyclables, sans terre ni pesticides les rendant savoureuses et particulièrement riches en nutriments, tout en respectant l'environnement.*



www.bosch-home.fr

ROCK couture

*Le style de **YOXEONE**, créé par Selim Gouaned, peut se définir « **Rock couture** ». Tel un chercheur, il travaille à tester, dans son Atelier à Paris, de nouvelles techniques sur ses vêtements. Les mélanges hétéroclites et inattendus de matières, broderies, peintures à la main sont les codes iconiques Yoxeone. Il est aujourd'hui l'innovateur de la manière dont il travaille et sculpte le galuchat, matière unique et exceptionnelle qui jusqu'alors n'était utilisée artisanalement que dans l'univers de la maroquinerie. Tous les vêtements sont réalisés en France, dans des matières nobles de grande qualité aux coupes exemplaires et sophistiquées.*



www.yoxeone.com


EST. 1873
Heineken®
Heineken
Tchin!
Tim tim!
COTE D'IVOIRE
BRESIL
PUBLICIS CONSEIL RCS Nanterre 414 842 062
L'Édition Limitée
qui a son mot à dire*